MONTRÉAL
Mai/Juin 1994

# viceVersa 45

SOCIETE • LITTERATURE • CINEMA • ART • THEATRE • MUSIQUE 6,50 $

## LE TEMPS DU SIDA

**Michel Bounan**



CINÉMA

## SPLENDEURS ET MISÈRES DE HOLLYBEC

**Denis Martineau**

## Discours de SARAJEVO

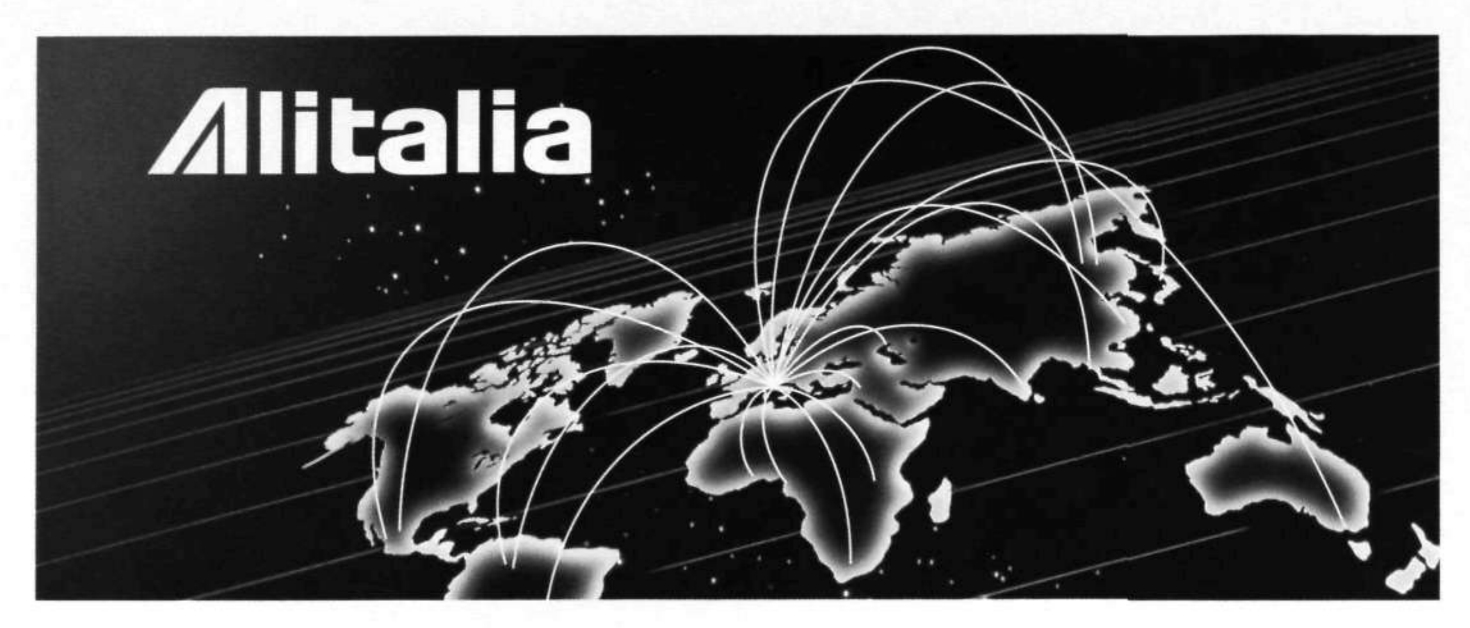
**Edgar Morin**

## AIDS in California

**CASANOVA**: une entrevue exclusive de H. Weinmann • **PORTRAITS DESIGN**: J-F Jacques • **ILLUSTRATION**: R. Parent • **PHOTO**: M. Doyon • **LETTRE DE JERUSALEM**: S. Ouaknine • **VAN GOGH**: R. Akstinas

FRANCE 35F – BELGIQUE 200F
9 770821 682006 22

# Voyager aux quatre coins du monde. Même si la Terre est ronde.




Avec 114 destinations et plus de 4 000 vols par semaine, Alitalia transporte plus de 18 millions de passagers chaque année. Toutes les deux minutes en moyenne, un avion d'Alitalia atterrit ou prend son envol quelque part dans le monde, vers un des cinq continents. Alitalia offre le maximum de confort et d'efficacité sur ses vols intérieurs et internationaux, en utilisant une flotte des plus modernes. En plus de ses nouveaux MD 11, Alitalia prendra livraison d'un nouvel avion tous les deux mois, d'ici 1995. Après tout, vous faire voyager aux quatre coins du monde, ça fait partie de notre travail.





Photo: Philippe Guillaume


**viceVersa**

*Date de parution, mai 1994. Magazine transculturel publié cinq fois par année par les Éditions ViceVersa inc., C.P. 991, Succ. «A», Montréal, QC, Canada H3C 2W9 • ISSN: 0821-6827.*
*Rédaction – 3575, boul. St-Laurent, bureau 405, Montréal, QC, Canada H2X 2T7 Tél.: (514) 847-1593 Publicité-Abonnements: 847-7576*
*Fax: (514) 847-1593*

**Directeur**
Lamberto Tassinari

**Comité de rédaction**
Fabrizio Gilardino, Baruch Levinstein, Denis Martineau, Lamberto Tassinari

**Collaborateurs**
Elettra Bedon, Giancarlo Calciolari, Ioana Georgescu, Anna Gural-Migdal, Wladimir Krysinski, Régine Robin, Christian Roy, Marie José Thériault, Nicolas van Schendel

**Ont aussi participé à ce numéro**
René Akstinas, ¡Qi Balam, Frédéric Bernier, Gilles Bibeau, Michel Bounan, Gherardo Colombo, Patrick Coppens, Áine Costigan, Véronique Dassas, Anne-Marie Desbiens, Mel Freilicher, Carl George, Jean-François Jacques, Barnabé Labarrière, Sylvain Latendresse, Joseph Lévy, Andrée Martin, Edgar Morin, Alexis Nouss, Serge Ouaknine, Sarah Shulman, Heinz Weinmann

**Directeur artistique**
Gianni Caccia

**Correspondants**
*New York:* Paolo Spedicato
*Paris:* Fulvio Caccia, Giancarlo Calciolari
*Toronto:* Domenico D'Alessandro
*Los Angeles:* Pasquale Verdicchio

**Correction**
Michel Rudel-Tessier, Elisa Shenkier

**Photographe invitée**
Martine Doyon

**Photographes**
5 Alligator, Gabor Boros, Massimo Chiaradia, Mariana Djogo, Yves Dubé, Gilbert Duclos, Emmanuel Galland, Philippe Guillaume, Caroline Hayeur, Edward Hillel, Claire Jachymiak, Marcel Jolibois, Miodrag S. Jovanovic, Yann Le Derff, Gigi Tassinari

**Illustrateurs**
Jacques Cournoyer, Richard Parent, Alain Pilon

**Publicité/Abonnements**
Sylvain Latendresse (514) 847-7576, 3575, boul. St-Laurent, bureau 405, Montréal, QC, Canada H2X 2T7 tél. et fax: (514) 847-1593. Envoyer les abonnements à Vice Versa, C.P. 991, Succ. «A», Montréal, QC, Canada H3C 2W9

**Production**
Denis Martineau

**Infographie**
Folio infographie

**Photogravure et impression**
Groupe Boulanger-Lithochrome, tél.: (514) 353-2220

**Distribution**
LES MESSAGERIES DYNAMIQUES (Québec) tél.: (514) 332-0680.
CMPA (Ouest canadien et Maritimes) tél.: (416) 362-2546
Envoi aux abonnés: Château des Lettres, tél.: (514) 276-2493.
Dépôt légal: Bibliothèque du Canada et du Québec. Deuxième trimestre 1994. Envois de publications canadiennes – Contrat de vente n° 6385. Envoyer tout changement d'adresse à: Vice Versa, C.P. 991, Succ. «A», Montréal, QC, Canada H3C 2W9.



# Sommaire 45

MAGAZINE TRANSCULTUREL • RIVISTA TRANSCULTURALE • TRANSCULTURAL MAGAZINE





PHOTO: MARTINE DOYON



PHOTO: MARCEL JOLIBOIS





PHOTO: MARTINE DOYON



**VICE VERSA**

is glad to announce that **Antonio D'Alfonso**, a former montrealer, has won a prestigious American award. "*Benedetta in Guysterland*", **Giose Rimanelli**'s novel published last year by **Guernica Editions**, has been selected as a winner of the *Fifteenth Annual American Book Award 1994* presented by the *Before Columbus Foundation.*

*The Award winners will be announced at the American Booksellers Association Convention in Los Angeles on Sunday, May 29, 1994 from 6-9 pm. at the Mayan Club.*

Éditorial

# SIDA, QUÉBEC, ITALIE

DEPUIS LONGTEMPS chez *Vice Versa* nous avions en tête ce numéro sida/peste. Nous voulions repondre à la bouleversante nouveauté du sida, interroger cette épidémie étrange qui montre plus clairement que tout autre fléau à quel point la vie est fatiguée. La *vie même, par laquelle les êtres sont, a arrêté* en effet de se défendre dans certains hommes,



PHOTO: MARCEL JOLIBOIS

femmes, enfants et elle s'enfuit, qu'on le veuille ou non, chassée par quelque chose de mystérieux, rentré un jour par une fêlure de leur corps ou de leur âme. Il faut que la recherche des causes aille au-delà du vaccin, du remède isolé contre un virus. Elle devra aller au fond, aux racines de notre civilisation, pour transformer notre mode de vie. On vit mal: c'est là que le sida blesse. Et l'Afrique alors? disent d'aucuns, croyant y voir une exception. Le continent noir, origine de la vie, est à la dérive. Il est l'abime de ténèbre où se précipitent déjà la victime et son bourreau. Il ne s'agit pas là d'une métaphore usée, mais de la réalité même. C'est un grand honneur pour *Vice Versa* de présenter en ce dossier celui qui mieux que tous tient ce discours, Michel Bounan. Vous lirez l'ample extrait d'un livre écrit par ce médecin de Paris auquel le questionnement sur le sida a ouvert la voie de l'écriture. Livre splendide, puissant et douloureux que les grands éditeurs de France ont réfusé et que le docteur Bounan a publié en 1990 chez Allia, très petite maison de Paris. Ignoré par les académiciens, boudé par les scientifiques, *Le temps du sida* est un geste visionnaire d'intelligence et de douleur qui vous marquera.

### Gauche ou droite Québec ou Canada

*Où va Vice Versa?*

Dans l'espace d'un mois le magazine *Vice Versa* a subi trois petites attaques: deux de *gauche* et une de *droite*[1]. Même sans entrer dans les détails, déjà cette ironiquement vice-versienne contradiction de la critique serait suffisante, si cela était encore nécessaire, à nous prouver l'insignifiance de l'opposition *droite-gauche*.

Donc, *Vice Versa* dans le contexte québécois. Allons par ordre et soyons concis. La revue n'a jamais été accusée d'être séparatiste ni souverainiste. Et cela, tout à fait à raison. Nous ne l'avons jamais été. Par contre, on lui a souvent reproché d'être fédéraliste. Ils ont eu raison. *Fédéralistes difformes toutefois, s'il est* vrai que les politiciens fédéralistes nous ont jamais reconnus. Pas étonnant qu'ils ne nous aient pas reconnus d'ailleurs, notre position étant toujours non conforme, critique. Critique de la culture de l'émigration et des politiques gouvernementales; critique des pratiques majoritaires maladroites des représentants politiques et culturels des partis et des médias québécois; critique de l'antagonisme ethnique, exaspérant et morbide entre Anglais et Français au Canada; critique de l'obtuse politique linguistique qui s'acharne sur les inepties et manque la substance de la question; critique du nationalisme avec l'inévitable mesquinerie de sa vision du monde et du capitalisme pour ses excès et pour son incapacité à dépasser la logique du profit. Soit dit en passant, la prophétie de Marx peut encore s'accomplir et cette fois non à partir de la Russie tsariste mais, dans des formes imprévisibles et inédites, juste du cœur des pays du Capital. Cela, c'est la substance de notre critique. En même temps nous avons toujours voulu plaire, séduire, parfois en prenant des risques mais sans jamais oublier nos objectifs de culture et de politique.

Toutefois notre critique n'a pas eu assez de vigueur et de continuité, je dois le reconnaître. Nos rangs se sont dispersés: Antonio D'Alfonso quitte en 1986 pour se dédier entièrement à sa maison d'édition, Fulvio Caccia à Paris depuis 1987 et la dissidence de Bruno Ramirez. Et puis tant de voix passagères, plus préoccupées d'écriture que de critique, plus d'académie que de vraie communication. Et encore et surtout une société molle, anémique, indécise comme son Robert Bourassa: trois fois élu et pas par hasard (tout pays a les chefs qu'il mérite). Il est surprenant que le journaliste Jean-François Lisée soutienne que Bourassa ait triché avec son peuple: l'ambiguïté du chef reflète celle des électeurs, ni plus ni moins. Si Bourassa a trompé les Québécois, les Québécois ont certainement trompé René Lévesque. Comment est-il possible d'oublier ça au Québec! Mais de quelle trahison parle-t-on,quand les gens hésitent encore après quatorze ans de *Québec inc.* entre indépendance, souveraineté et fédéralisme? et quand les points des sondages suivent ceux du taux d'escompte? Mais ces gens, ont-ils tort ou raison d'hésiter? Franchement ils n'ont pas eu tort d'hésiter. Mais maintenant il est temps qu'ils le disent, qu'ils le crient même, leur choix. Qu'ils prouvent de ne pas être *malades*, ni *dépravés*, ni *traîtres* ces messieurs dames des sondages comme le pense la minorité ultra-nationaliste viscérale et/ou opportuniste à la recherche d'«un pays comme tous les autres», d'«un pays normal», bercée par l'insupportable rhétorique de Parizeau. Ce «vouloir rester» au Canada, avec le Canada, n'a rien d'obscène, il n'est pas un geste de colonisé, n'est pas coupable. Il est simplement juste.

Nous en avons assez du jeu absurde joué par des politiciens, des journalistes, par certains intellectuels et artistes prudents, sans face et sans idées. Qu'elles s'expriment ces intelligences-là, qu'elles dénoncent le climat de régime qui étouffe le Québec. Qu'on liquide cette fatigante petite démagogie. Le Québec n'est rien sans le Canada et vice versa. Le *fédéralisme est là, développons-le*. Mais au-delà des faux conflits, du populisme, quoi dire des jeux de pouvoir, des luttes entre clans fédéraux et provinciaux pour le contrôle de milliards de dollars? Quand les gens sentiront que le chantage patriotique, sentimental aura cessé, alors ils seront libres d'être, de redevenir Canadiens. *Il ne faut plus se taire.* Alors la tension entre Ottawa et Québec se réduira et il sera plus facile de réformer le fédéralisme. Cela, nous l'avons pensé au fil des ans. Sommes-nous à *gauche* ou à *droite* ? Question insensée. Nous vous invitons plutôt à nous écrire, à vous abonner, à participer davantage à la vie de *Vice Versa* et, à travers le magazine, à la vie culturelle et politique du pays.

### TV

Enfin, un mot sur l'autre pays, l'Italia, où les financiers et les publicitaires sont en train de devenir premiers ministres... Le triomphe de la publicité. On a beaucoup parlé de ça. De la TV à la TV. En plus d'être le pays de Mussolini, l'Italia est aussi le pays de Benetton. Là où les marchands de pulls s'arrogent le droit (à force de milliards) d'interpréter et de guider l'opinion, peut-on vraiment s'étonner que Berlusconi vole au pouvoir?

### Le Québec et le reste du monde

Ces notes constituent, je l'espère, une réponse à la petite lettre d'un lecteur bien connu, M. Daniel Latouche, qui, comme tous les mandarins de l'Occident a la plume à gauche (le Québec évidemment est du même côté...) et le portefeuille à droite. Où va-t-elle la revue, s'interroge notre abonné? Nous ne cherchons évidemment pas les mêmes choses. Notre Québec, à la différence du sien, doit se reconnaître hors de ses frontières. Plus le Québec est capable de parler des autres, de penser à autre qu'à soi, plus il sera authentique, ce qui veut dire égal à soi-même. Malheureusement cela n'a jamais été compris ou au moins dit et pratiqué par personne, ni à Québec ni à Ottawa. Tous les responsables des politiques culturelles et trop de gens du milieu artistique et culturel ne jurent que sur le *contenu national* quand il est question de penser promotion ou d'évaluer une initiative culturelle. Ils se trompent. Maintenant c'est clair. •

***Lamberto Tassinari***

1. *Il s'agit, à gauche, de la lettre de Daniel Latouche reproduite en page 56 et du livre* Les habits neufs de la droite culturelle *de Jacques Pelletier. À droite, de l'article de Mario Roy,* Cette bonne vieille gauche altra-réac qui refuse de mourir, *publié dans Lecture, avril 1994.*

SEE PAGE 46 FOR THE ENGLISH VERSION

# Lettre de Jérusalem



SERGE OUAKNINE

*Photographies de Edward Hillel*



Chers amis,

IL NE FAUT PAS TROP M'EN VOULOIR DE mon silence. Ici en Israël, la vie est plus forte que l'art, je veux dire que le quotidien l'emporte sur son récit. Vivre y est surréel. L'histoire la plus ancienne réapparaît dans la richesse archéologique de chaque pas dans la ville. Et vous vous doutez bien qu'à l'échelle des multiples civilisations qui ont marqué ce sol, sans jamais vraiment avoir réussi à le posséder; chacun porte sa mémoire avec une telle vivacité que chaque rencontre, chaque impromptu dans un autobus, chaque visage connu ou inconnu dans la rue vous sollicite à l'entendre vous raconter le feuillet des jours qui le rend présent et auquel vous ne pouvez pas échapper.

Il est difficile de résister à la tentation de l'histoire. Ainsi, un jeune couple me soutient que le futur est à Mévasseret Tsion, un village en pleine expansion, à l'entrée de la ville, vers Tel Aviv. On m'y emmène et dans les yeux je sens toute l'attente de me voir m'y installer aussi, avec épouse et famille et amis. Un voisin arrive et me dit combien la vie est par ici difficile avec ses juifs du Kurdistan qui font tout le temps griller des viandes dehors. Il faut dire qu'il est artiste peintre et que l'odeur ne lui permet pas de s'abstraire du paysage, pour s'en désaisir justement.

Une étudiante palestinienne qui suit ses classes de théâtre dans le cursus israélien vient me confier, au bord des larmes, que la «Centrale politique» de son théâtre, de l'autre côté de la ville, à Jérusalem est, ne veut pas de ses réflexions sur les mythes et l'interculturalité des sources du théâtre moderne. Les temps ne sont pas aux noces des peuples et des religions mais à une définition «politique et critique» de la place de son propre peuple en marche vers son émancipation. Je crois réentendre Paris, le quartier latin des années 1960. Le temps des poètes n'est pas le temps des idéologues, car l'histoire s'aveugle, jalouse de l'éternité. L'écriture, cette terre toujours promise, est la seule victoire des utopies, d'elle se forge ensuite la mémoire des peuples, du récit impossible. Je me souviens de comment on fit disparaître Garcia Lorca en 1936, com-

ment Staline fit exécuter Meyerhold et l'acteur Mikhoels, comment on exila Dubcek de Prague, comment ont disparu les intellectuels du Chili. Les temps sont toujours aux préparations lentes et souterraines, pour que ne meure pas la parole... Elle, arabe, et moi, juif, en parlant nous avons compris que ce n'est pas la terre que poursuivent les peuples mais leur raison, le discours qui les rend légitimes au regard du monde. L'entendement de Dieu est celui du temps qui n'a pas de prise et peut combler l'histoire... La terre est la métaphore visible de l'enfant qui veut grandir librement... L'étudiante repart vers son futur.

Elle écrira seule sa pièce de théâtre. Écrire, en attendant que des acteurs puissent l'entendre.

Hier, je pensais rentrer chez moi avec mes sacs à provisions. Viens dans mon «atelier» (un abri souterrain de protection civile et laissé aux artistes en temps de paix pour y faire leurs affaires, y compris des cours de peinture aux enfants). Viens, tu vas entendre des prières hassidiques pour faire venir le Messie... J'écoute, pensant à ma boîte de crème glacée en train de fondre. Mais qu'est-ce qu'un dessert quand il s'agit de faire venir le rédempteur du monde? Tel autre me soutient qu'il faut être fou pour rendre le plateau du Golan... qui accepterait d'avoir une mitrailleuse pointée sur sa salle à manger? Vêtue de noir, une femme dont le visage est un vieux livre, me soupire que son fils a été assassiné mais qu'elle préfère la paix aux territoires — la mort ne vaut pas une tragédie tant la vie souffle du côté du souvenir.

Ville de parole. Représentation de la parole, sans le délai d'aucune scène. Et bien sûr, il y a ici une foule nombreuse de conférenciers (je ne parle plus de la rue) qui s'organisent au cœur de quelques disciples... Le cosmopolitisme est entier. Quant aux panneaux officiels et jusqu'aux noms des rues, ils sont en trois langues, l'hébreu, l'arabe et l'anglais. Si vous ne savez pas l'hébreu, la terre entière est dans un autobus. Bien sûr il y a aussi des clivages de classes, d'ethnies et de croyances. Et tout cela tient dans une ruche qui ne cesse d'interroger sa fièvre. Le climat aussi le veut, le rebondissement des pluies intenses suivies d'un coup de chaleur.

L'organisation des choses les plus simples est difficile. Nous sommes en Orient. Promesse, horaire, matériel, précision technique, tout est extensible ou sujet à modification. Sans préavis. Triomphent l'oralité, l'improvisé, le miracle de la dernière minute et une générosité faite de repas copieux et de mille petits services. Arabes et juifs partagent un même sens du chaos, du fouillis et de la rhétorique; la famille justifie toutes les obligations, les devoirs à la collectivité sont si omnipotents que chacun de son côté est jaloux de sa démonstration personnelle. Chacun se prouve qu'il peut, qu'il doit, qu'il fait. Folie totale sur les routes... Chaque être ici court pour sa survie: trois petits boulots et d'autres tâches encore. La vie à Jérusalem est aussi chère qu'à Paris, Buenos Aires ou New York. Les salaires sont simplement trois à cinq fois inférieurs... ceux des femmes, bien moins encore. Elles occupent les secteurs sous-payés: l'éducation et les services.

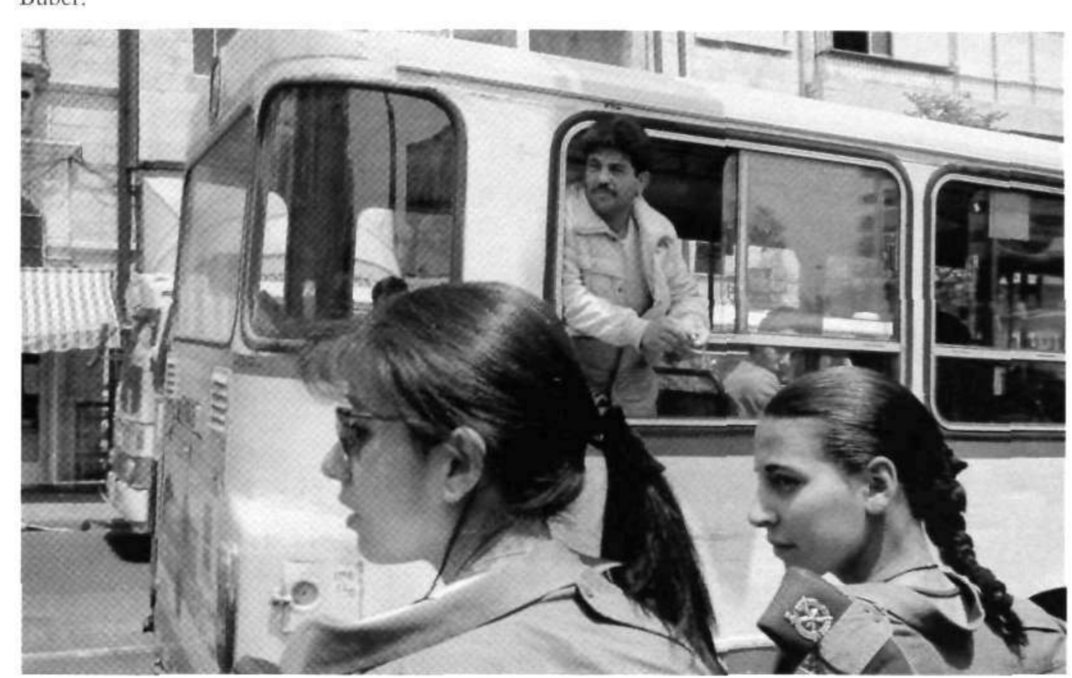
Qu'est-ce que je fais de mes jours? Je peins. Submergé par la force tellurique du désert. Je jette des calligraphies de couleurs sur des papiers à grains comme la rocaille et la terre et des papiers lisses comme le ciel. Je me suis soumis à la force du lieu. Figuratif abstrait. Je ne connais plus la catégorie des styles. Je dévore les journaux. Je dessine les acteurs du spectacle pour lequel je suis ici en recherche, une longue étude sur le «Gog et Magog» de Martin Buber.

Sur les sentiers des Bédouins, sur les traces des Nabatéens, ce peuple disparu qui sut tirer du blé et des fruits en canalisant les pluies, en protégeant la rosée, j'ai traversé une partie du désert à dos de dromadaire. Nous dormions dans des hôtels à mille étoiles. Les nuits du désert, fraîches. Les journées en cet hiver, chaudes à peine. J'ai vu après l'orage des océans de boues courir vers la mer. Enfin j'écris, confus parfois de brasser différentes langues, puits artésiens de mes pays traversés.

Une prochaine fois, peut-être, je vous parlerai de la nourriture. Bonne et heureuse année 1994! •

Je vous embrasse,

Serge



# Post Scriptum de Hébron

***Jérusalem, 30 mars 1994***

VOILÀ QUELQUES JOURS, Yaël Dayan, l'écrivain et journaliste, fille du célèbre général d'armée, déclarait au *Jerusalem Post*: «Arabes et juifs ne prient pas ensembles, pourquoi voulez-vous qu'ils partagent le même territoire?» Et tout est là. On pourra rétorquer qu'il y a près de huit cent mille arabes de nationalité israélienne en Israël pour quatre millions de juifs et que la coexistence et une relative prospérité fut possible. Pourtant, après le massacre d'Hébron, il y eut de violentes manifestations arabes à Jaffa (quartier sud de Tel Aviv) et dans le désert du Négev, chez les bédouins. Et d'aucuns de prédire déjà une *intifada* de l'intérieur, en plus de la violence quotidienne des territoires.

Nous sommes en pleine Pâque juive, et aujourd'hui, pour les arabes, c'est «Le jour de la terre», journée commémorative accompagnée d'une grève générale et de manifestations. On craignait le pire après le massacre d'Hébron, les appels à la vengeance du Hamas et la liquidation de six membres d'une faction extrémiste de l'O.L.P., à Gaza, par l'armée israélienne. La journée fut relativement calme. Mais hier... seulement un mort, quatre vingt-sept blessés, en différentes escarmouches. Chacun ici vit au rythme des nouvelles, ponctuellement, toutes les heures. Les chauffeurs d'autobus montent le volume de la radio. Il y a une guerre larvée au Sud Liban sous la protection de la Syrie et, en Israël, des assassinats quotidiens de juifs des deux côtés de la ligne verte par des palestiniens. Dans la Markhpéla, la vaste Caverne des Patriarches qui abrite les tombeaux des ancêtres communs d'Ismaël et d'Israël, celui d'Abraham mais aussi ceux de Sarah, d'Isaac et de Jacob... il y a une mosquée. Jusqu'à 1967 le lieu était banni aux juifs qui ne pouvaient s'avancer que jusqu'à la septième marche des escaliers qui gravitent vers l'imposante bâtisse. Hébron est la seconde ville sainte pour les juifs, après Jérusalem. Les religieux ne manquent pas de rappeler qu'Abraham prit le soin d'acheter pour «400 sicles d'argent» la caverne pour y enterrer Sarah «comme propriété tumulaire au milieu de vous» (Genèse: 23). Je prends le soin de citer ce fragment de la Bible pour situer l'enjeu passionné qui se cache derrière l'acte sacrilège du docteur Baroukh Goldstein, médecin des colons de Hébron et du village mitoyen de Quyriat-Arba, construit depuis 1967.

Musulmans et juifs, en fait, se disputent la légitimité d'une paternité unique, la bénédiction que chaque descendance d'Abraham réclame pour elle-même, à l'exclusion de l'autre. Des deux côtés,

la nature du combat n'est plus seulement celle du partage de la terre — chacun sait bien qu'il faudra procéder à une séparation de corps et de biens, par la négociation, par la force des nations ou par la guerre. Le drame qui se joue est métaphysique. Il est sans doute difficile, vu de loin, de comprendre cela, à l'heure des satellites et de la mondialisation de l'économie. Le massacre d'Hébron par la démence de Goldstein a fait glisser (ce qui était rampant) une guerre nationale en une guerre de religion et dont les racines sont archaïques. Il y a ceux qui veulent provoquer la venue du messie (ce qui est un sacrilège selon la pensée juive) et ceux pour qui seul le Dieu de Mahomet est grand (Allah-u-Akbar).

Sur de telles bases, l'O.L.P. d'Arafat est dépassée et en perte de crédibilité pour plus de 50% des palestiniens. Rabin et Arafat se dépêchent de négocier une paix matérielle pour prendre de vitesse leurs fondamentalistes. Les accords d'Oslo et la poignée de mains de Washington, orchestrées par Clinton, offensent l'eschatologie de tous les extrémistes. À l'exception d'une minorité de zélotes irrédentites juifs, le massacre d'Hébron a été dénoncé par tout Israël. Goldstein a commis rigoureusement seul son abomination.



Autant que théologique le drame est psychanalytique. Les extrémistes vivent une compulsion mortifère du passé et du présent, en plus des certitudes quant aux fins dernières de l'homme. L'*acting out* tragique du docteur Goldstein eut pour toile de fond les morts et blessés constants de ses amis, dont le père et le fils Lapid assassinés dans la rue quelques semaines plus tôt. Son acte réactualise un deuil immédiat sur le lieu d'un deuil millénaire. La cave servant ici de scène première et dernière, livre et prière confondus à l'éradication de l'autre. Le Livre (Bible, Évangiles et Coran), dès l'instant qu'il est lu «à la lettre», est hypothéqué par l'autisme violent de qui veut accélérer la fin des choses. Goldstein a commis une atteinte aux Commandements les plus sacrés: «Ne pas tuer», «Ne pas invoquer Dieu en vain». À cinq heures trente du matin, à la prière de l'aube, après être passé devant les tombeaux d'Abraham et de Sarah, et être entré dans la salle du tombeau d'Isaac (celui du fils...) où se situe la mosquée, avec quatre chargeurs et un fusil d'assaut, Baroukh Golstein a cru régler ses comptes avec la «Vérité» et «l'Histoire»...

Il fut ensuite massacré par un poursuivant muni d'une barre de fer.

Je ne m'étendrai pas sur la cohorte de délégations venues présenter des condoléances, ni sur les réparations, ni les déclarations véhémentes de rabbins, politiciens et de l'ensemble de la presse, ni l'établissement immédiat de la Commission Shamgar, du nom du président de la Cour Suprême d'Israël.

Après les accords d'Oslo, les négociations intensives de Taba et du Caire, «le main dans la main» d'Arafat et de Pérès à Davos, tout semblait irréversiblement s'acheminer vers l'établissement de l'autonomie de Gaza et Jéricho... Le 15 avril l'armée israélienne se retirera de ces régions. Une évacuation des juifs d'Hébron semble simplement retardée. Connotation symbolique et prélude à d'autres retraits, cette action, si elle a lieu, divisera Israël et déstabilisera une forme de consensus national pour signer une paix et quitter «l'enfer de Gaza».

Le calendrier de la «réconciliation» sera mené de l'avant, au nom de la promesse de prospérité pour tous. C'est alors qu'il faudra craindre d'autres terribles dérapages, des deux côtés.

Quelque chose d'irréversible a eu lieu à Hébron: un Sarajevo nu et sans le laisser-faire hypocrite des nations. Que feront les observateurs italiens, danois et norvégiens... quand les factions en présence voudront tirer chacune de leur côté — pour des gains politiques et matériels, pour des victoires à courtes vues? Sur le terrain, les partisans de l'apocalypse s'activent. Ils voient les signes d'une inévitable dernière guerre... celle de Gog et Magog, celle de la fin des Temps, d'autres, dans la même veine, prédisent la venue imminente du Rédempteur du Monde, d'autres le triomphe universel de l'Islam... et tout cela entouré de la lassitude de deux peuples qui voudraient avoir le sentiment d'un havre, enfin et pour toujours.

Et pourtant ce drame n'empêche pas la vie de couler doucement. Chacun court et porte ses paquets, en cette partie du monde où le désert semble refléter le ciel. Sur le retrait israélien, on voit aussi venir un règlement de comptes entre forces palestiniennes qui prendra la relève de l'absurde...

Ionesco est mort hier, «le jour de la terre». •

*Serge Ouaknine, homme de théâtre, poète, professeur d'université, se trouve actuellement en Israël.*

# Portraits

PHILIPPE GUILLAUME est un photographe belge, né à Zurich, demeurant à Montréal et voyageant continuellement à travers le monde. Il a publié dans de nombreux magazines dont *Vogue britannique* et *Elle*, il a réalisé des reportages photographiques pour le Cirque du Soleil et les Grands Ballets canadiens. Il s'est déguisé en photoreporter en Thaïlande, en Italie, en France et dans plusieurs autres pays. Philippe Guillaume est amoureux et adore la vie. Ce sont là deux éléments qu'il communique constamment à travers son art. On retrouve dans son travail des univers souvent très particuliers où le mouvement et la richesse de l'expression «anti-expressive» permettent de développer des ambiances oniriques. Des éclairages simples, une mise en scène sobre font de chaque prise de vue une expérience humaine où la technique n'a plus d'emprise. Il y a dans ses photographies une recherche esthétique qui le rapproche de certains peintres français du XIX$^{e}$ siècle. Dans ses portraits de Colleen présentés ici, le sujet est morcelé, fragmenté mais il appelle la beauté des formes, une sensualité nostalgique qui pousse doucement notre mémoire à la dérive. D.M.

## PHILIPPE GUILLAUME

***Portraits de Colleen. Maquillage et coiffure: Julie Bégin***





Portraits

# Richard Parent

# Dark is the grave...

VÉRONIQUE DASSAS



Emporté dans un bateau, une machine à chimères; redevenu vapeur. Que fais-tu? Squelette récent, mort debout, flambeau à la main, posant, incrédule, pour une postérité interminable. Mais qui rit, sous la croix du bateau fantôme, comme la jeune Parque pleure devant l'océan: *...mais qui pleure/Si proche de moi-même au moment de pleurer*[1]*?* Un squelette heureux, libre enfin de la chair et libre du tourment, un squelette léger.

*«The Dead Ship», B. Traven. Couverture de livre pour Picador Classics, coul., 11 1/2 sur 13, Londres Angleterre, 1988.*

Il est mort en août dernier. Très vite. Quelques mois à peine pour dire au revoir et faire son deuil d'une vie qui ne lui a pas assez donné — comme si la vie donnait. Mais on sait que le vrai affleure surtout dans les expressions qu'on aimerait mépriser. Il avait trente-cinq ans, Richard Parent, quand il est mort : ça fait jeune pour mourir. Et c'est bien ce qu'il se disait.

Il naquit à Montréal et y vécut jusqu'à ce que l'envie, la curiosité et l'impression d'étouffer le conduisissent à Londres. Pour trois ans et pour peindre. Parce que Richard Parent était peintre alors qu'il se prenait pour un illustrateur. Pas au sens où l'on se prend pour un autre. Non. Au sens où parfois la peur des mots vous gagne.

Il revint à Montréal. Retrouva la ville avec quelques difficultés et se remit à échaffauder plans et rêves. Il aimait le rêve du solitaire qui impose l'ordre. Il rêvait volontiers avec obstination, avec brutalité.

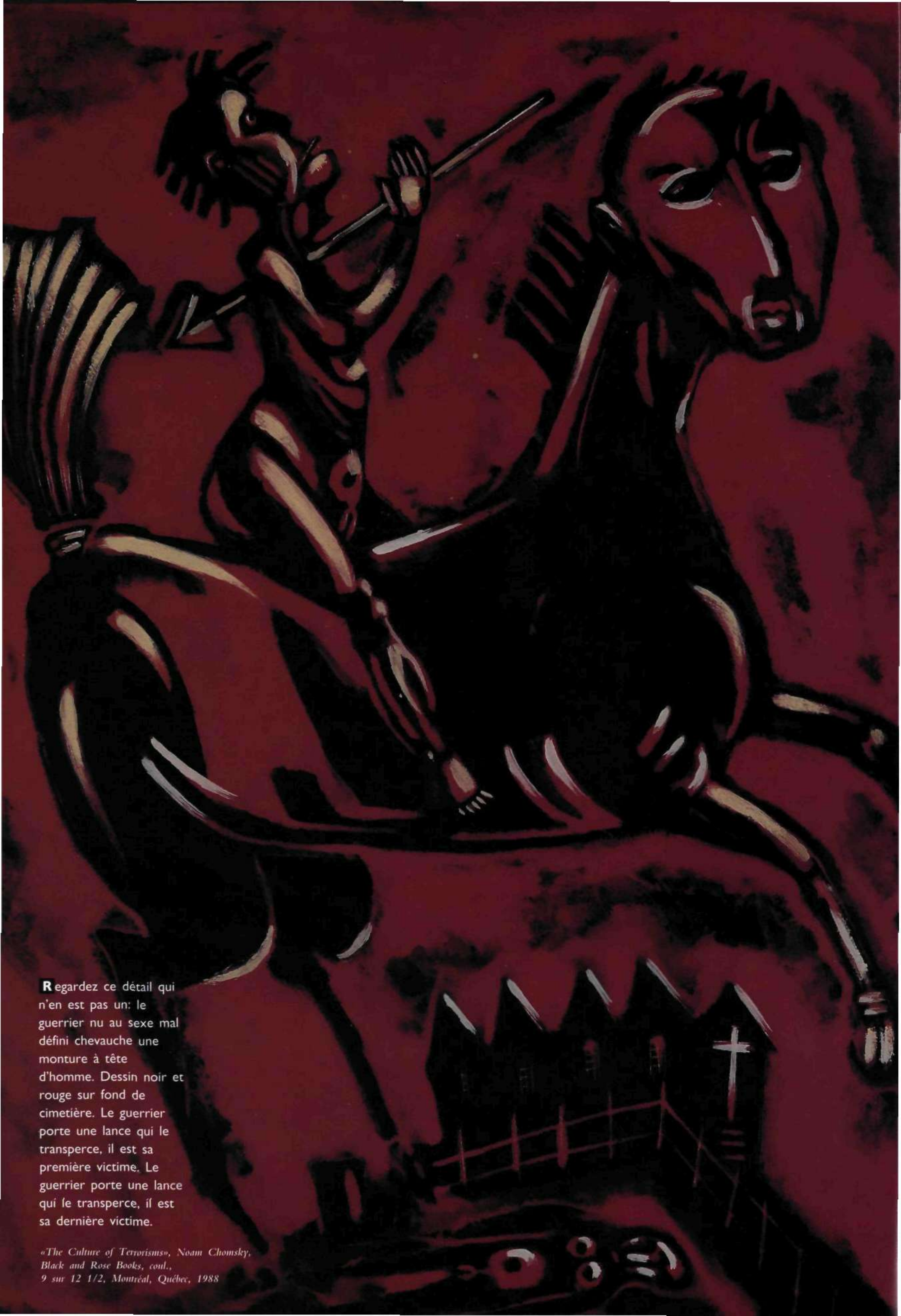
Il était pressé et il avait raison. Il était pressé et il avait tort.

«Ici au Canada, je choque, je fais peur[2].» Pas beaucoup de concession à la décoration. Aucune. Même dans l'exercice de style, la note grinçante, douloureuse et tragique, surgit de l'harmonie et casse la complaisance du trait. L'œil du maître, l'œil du père, guette, impassible dans le musée ouvert. Il y a place sur les murs pour d'autres audaces. Le sculpteur à deux têtes en a sacrifié une à l'académie. Elle repose noble sur la colonne noble. Restent les traces du massacre.

(Le détail assassin, jamais n'omettras.
Les douleurs en coulisse, jamais ne laisseras.
À la raison esthétique, jamais ne sacrifieras.
L'insoutenable condition de mortel, jamais n'oblitéreras.)



*«Rothschild Drops its Guard», Business Magazine, coul. 13 sur 14, Londres, Angleterre, 1987*



**R**egardez ce détail qui n'en est pas un: le guerrier nu au sexe mal défini chevauche une monture à tête d'homme. Dessin noir et rouge sur fond de cimetière. Le guerrier porte une lance qui le transperce, il est sa première victime. Le guerrier porte une lance qui le transperce, il est sa dernière victime.

*«The Culture of Terrorisms», Noam Chomsky, Black and Rose Books, coul., 9 sur 12 1/2, Montréal, Québec, 1988*

Il était d'accord pour parler, d'accord pour prendre un verre et pour deviser le temps que les bouteilles se vident, mais le lendemain il téléphonait pour vous rappeler les engagements pris. Du bon vivant, il n'avait que les apparences: juste avant le rire l'inquiétude durcissait le regard ou la voix.

Il voulait dessiner, arrêter un peu le cours des commandes, des contrats à faire et à envoyer en express. Il voulait devenir l'éditeur du magazine *Noir, le* magazine, celui qui donnerait aux illustrateurs la place de choix, sur des pages pleines à côté de textes choisis. Bref, il rêvait d'être maître d'œuvre, comme son impulsion et son ambition le lui commandaient.

Une des rubriques du magazine *Noir,* et qui, dans une version autre, complètement chamboulée par la maladie, aurait pu s'appeler *l'Incurable,* devait être consacrée à l'exercice suivant: écrire à partir d'un dessin, d'une illustration. Inverser l'ordre des choses, en somme. Cette idée lui plaisait et lui mettait aux lèvres un sourire un peu saugrenu, comme au souvenir d'une revanche.

*Dark is the grave where my friend is laid.* Malcolm Lowry s'est retourné dans sa tombe quand il a vu, avec ses yeux de fantôme, les vitrines des libraires et dans les vitrines, cette illustration-là. Tout y est: le clair obscur et l'enfer et l'envol. Et la danse du squelette libre. Figure de Dionysos, le dieu du vin et de la danse, dieu sombre et joyeux, qui toujours acquiesce à la vie, qui jamais ne renie la douleur.



*«Dark is the Grave Where my Friend is Laid», Malcolm Lowry, Picador Classics Books, coul., 10 par 14 1/4, Londres, Angleterre, 1989.*

*Glisse, barque funèbre*

*Mystérieuse Moi, pourtant tu vis encore!*
*Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore*
*Amèrement la même...*

*... À la lueur de la douleur laissée*
*Je me sentis connue encore plus que blessée*

*Terre trouble, et mêlée à l'algue, porte-moi!*

*L'ombre qui m'abandonne, impérissable hostie,*
*Me découvre vermeille à de nouveaux désirs,*
*Sur le terrible autel de tous mes souvenirs.*

*Hier la chair profonde, hier, la chair maîtresse*
*M'a trahie... Oh! sans rêve, et sans une caresse!...*

*Par quel retour sur toi, reptile, as-tu repris*
*Tes parfums de caverne et tes tristes esprits?*

À regarder les dessins aujourd'hui, il est évident que leur style s'est joué des commandes — magnifique retournement de logique qu'il n'arrivait pas à admettre. Il y a installé sa cohorte de compagnons d'infortune, ses personnages ailés, ses chimères, son bestiaire, ses enfants perdus, ses buveurs inquiets, ses squelettes facétieux, les chiens rats, la hiérarchie ecclésiastique, les bicéphales, les demi-sourires, les regards borgnes, les cadavres morts de peur, les hommes aux visages d'oiseaux, leurs dents, les machines qui mangent les arbres, les loups porteurs de chandelles, les avaleurs de soldats, et les poissons qui rêvent de leurs arêtes.

Il y a installé une lumière singulière, le lieu de toutes ses histoires. En elle, s'éclairent les plaies, se retournent les corps et les visages. Sans elle, venue du centre de la terre, incandescente, le noir serait insoutenable. Lumière réelle, seul réel, lumière venue de l'arrière-scène mystérieuse, paradis et enfer.

Les textes pâlissent vite. Enfoncés, les textes, brûlés à ces flammes venues du fond. Oubliés les textes de *Elle UK, Montréal ce mois-ci, Vice Versa, Conjoncture, NewScientist,* et les autres, oubliés. Morceaux d'une piètre chronique verbeuse. Richard, nos textes ne sont pas à la hauteur de tes dessins. On le lui avait dit. Et il hochait la tête, incrédule, railleur. Pas convaincu. On lui disait: tu verras, un jour, tu verras... et le jour est venu.

Et puis les choses ont basculé. Très vite. Plus d'avenir.

Retour du passé, vertigineux retour. Tout est fiché, daté, authentifié, avalisé et l'histoire s'écrit à toute allure, claire enfin. Bien sûr, l'enfance fut douloureuse, comme toutes les enfances. Bien sûr, je regrette tout mais je ne regrette rien. Les malheurs avaient fait leur temps, il n'y avait pas grand- chose à en dire, parce que les divans, les alcôves chuchotantes, les arrière-cours, toute la plomberie gargouillante de l'inconscient qui remonte, lui donnaient envie de hurler et de mordre. Et qu'on tire sans sommation sur le premier qui se lève pour parler de résistance. Que les psy restent enfermés dans leurs cerveaux et qu'ils crèvent tous d'asphyxie. Le reste: la rue, les filles, le cinéma, les arbres, c'est pour nous!

La peinture de Richard Parent est tragique. Elle prend sa couleur dans le sang et le rire. Elle éclaire.

*Dark is the grave where my friend is laid.*
*Dark is the world where my friend is no more.* •

Notes

1 *Toutes les phrases en italique sont tirées de* La Jeune Parque *de Paul Valéry.*

2 *Tiré d'un entretien donné à Nicolas Finet pour le magazine français* B.A.T., Les cent créateurs qui feront la décennie 90. *Avril 1990.*

*N.d.R.: En 1988, Richard Parent s'est approché de* Vice Versa *pour une brève mais assez problématique collaboration qui s'est terminé après la parution du n° 22-23 dont il a signé, avec Gianni Caccia, la direction artistique.*




*«Public-Bar», Publication inconnue, coul. 8 X 12, Montréal, Québec, 1985.*

Buvez, braves gens du public bar, et vous, ceux qui n'y êtes pas encore, entrez chez Pinch, mettez vos masques de fêtes. Échangez vos mines blafardes de travailleurs solitaires contre des mines blafardes de joyeux drilles et quand la bière aura coulé encore et encore, il sera temps de rouler sous les tables où vous attendent vos femmes. Good guys. Derrière la peau, vous êtes déjà squelettes.

# Mani pulite, anno secondo

## INTERVISTA AL GIUDICE GHERARDO COLOMBO

PHOTO: MARTINE DOYON

GIANCARLO CALCIOLARI



**VICE VERSA: Chi ha usato per primo la denominazione «mani pulite»?**
GHERARDO COLOMBO: Dovrebbero essere stati i carabinieri che nel procedere dell'indagine hanno usato il termine «mani pulite» per identificare l'inchiesta. Premetto che io ho cominciato a occuparmi dell'inchiesta non immediatamente, ma dopo circa un paio di mesi. All'inizio non si conoscevano le possibilità di sviluppo. L'inchiesta è nata con un arresto in flagranza il 17 febbraio 1992, per un fatto che poteva ipoteticamente portare a sviluppi, ma poteva anche più facilmente fermarsi lì. C'è stato questo arresto in flagranza per il pagamento di sette milioni da parte di un imprenditore che lavorava presso l'Albergo Trivulzio, a Milano, a cui era stata chiesta una tangente. Il processo è nato così e poi si è via via sviluppato per la tempestività delle indagini e per la conoscenza dell'ambiente e di dati, perché questo fatto si è inserito in un procedimento che già esisteva e nel quale si stavano raccogliendo notizie su scala più ampia. Resta che l'indagine è decollata con quell'arresto e che all'inizio non c'era la possibilità di prevedere che poi tutto si sarebbe ampliato in questo modo.

**Perché dice che avrebbe potuto arenarsi lì?**
Non è la prima indagine che si fa sul tema della pubblica amministrazione e su temi analoghi. Che cosa succedeva prima? Prima è generalmente successo che si riusciva a ottenere qualche squarcio su episodi specifici. Da questi episodi specifici, che si potevano conoscere, passare ad altri è stato di solito impossibile.

**Borelli, il responsabile del pool d'inchiesta, ha detto che ciò che ha reso possibile l'operazione «mani pulite» è stato un cambiamento di clima. Andando al di là di questa teoria climatica, in che cosa consiste il cambiamento, che cosa si cela dietro la parola?**
Secondo me si è trattato di un cambiamento di clima nel senso di cambiamento della mentalità. Da un certo punto in avanti, che è più o meno coinciso con l'inizio di questa indagine, mi sembra che l'idea dell'illecito, scritta nella norma, è sempre più stata introiettata nella coscienza del cittadino. Quanto meno per quel che riguarda questi reati contro la pubblica amministrazione; mentre precedentemente si poteva assistere ad una certa indifferenza in ordine alla scoperta e alla punizione di comportamenti illeciti di questo tipo: corruzione, concussione, eccetera. Ci si è trovati di fronte, a partire dalla primavera dell'anno passato, a questo atteggiamento completamente nuovo da parte della popolazione, che si è manifestato in centomila modi diversi, e che ha notevolmente influenzato l'atteggiamento tenuto dalle persone coinvolte nell'inchiesta. Ora, non è soltanto questa la causa del diverso risultato processuale che si sta ottenendo rispetto a prima. Ci sono sicuramente alcune cause attinenti al processo in senso stretto, per esempio è cambiato il codice di procedura penale, e il nuovo codice dà qualche possibilità in più di mantenere coperta l'indagine per un periodo di tempo limitato, senza scoprire subito le carte. Da un'altra parte l'introduzione dell'informatica sicuramente, per quanto ancora utilizzata a livello artigianale, è stato un altro granellino che ha consentito di tenere una memoria delle carte molto più rapida e molto più sicura rispetto a quel che succedeva prima. Io penso che anche la professionalità dei magistrati col passare del tempo sia aumentata, e poi tutti noi

abbiamo avuto la possibilità di avvalerci delle esperienze professionali comuni: anche questo è stato un elemento intraprocessuale importante.

Inoltre è stato decisivo, proprio sotto il profilo delle indagini, riuscire a focalizzare immediatamente situazioni e quindi avere la possibilità di fare collegamenti tra una corruzione ed un'altra. E dal momento in cui si sono potuti fare collegamenti tra funzionari pubblici e imprenditoria l'indagine ha cominciato a crescere subito attraverso una specie di spirale, per cui delle risultanze da parte pubblica rimandavano a persone dell'imprenditoria e viceversa.

**Allargando ancora di più il campo d'analisi, la crisi ideologica del regime politico italiano non è nata dal crollo del muro di Berlino? E non si è trattato anche di una crisi economica dei partiti in seguito al cessare dei finanziamenti da Est e Ovest? E' una domanda di fantapolitica?**

So che molti opinionisti identificano tra le cause anche la caduta del muro di Berlino. Secondo me non è sbagliato pensare anche alla caduta del muro di Berlino come cambiamento dell'atteggiamento della collettività nei confronti della legge. E' possibile che precedentemente alla caduta del muro di Berlino potessero esistere delle motivazioni forti a assumere, diciamo, atteggiamenti di parte più facilmente che non dopo. Forse qualche comportamento, come il circondare la contrattazione pubblica con il mercimonio di denaro, ancorché illegittimo, poteva essere giustificato dalla esigenza di contrastare un nemico. Cosa che successivamente, invece, è venuta a mancare.

**In questo anno secondo a che punto si trova l'inchiesta? Esiste un rischio di prescrizione dei processi?**

Sotto il profilo delle investigazioni il lavoro da fare è ancora molto. Dovremo lavorare ancora per degli anni, e non solo per alcuni mesi, intorno alla raccolta di prove per i fatti per i quali stiamo procedendo; perché abbiamo potuto notare finora che più si va avanti e più si scoprono nuove cose. Sotto il profilo dei processi occorre ricordare che si è passati dal rito sostanzialmente inquisitorio, seppur molto corretto dalle disposizioni introdotte dalla costituzione, a un rito analogo ai riti anglosassoni accusatori. Presupposto perché funzioni un rito di tipo anglosassone è che al dibattimento, quindi al giudizio pubblico nel quale si raccolgono le prove attraverso il contraddittorio, si arrivi in una minoranza di casi, e che invece la stragrande maggioranza dei casi sia risolta attraverso i cosiddetti riti alternativi: giudizio abbreviato e patteggiamento. Mantenendo quindi una certa proporzione tra i dibattimenti e i riti alternativi, il rischio di prescrizione esiste ma non deve generare degli allarmi esagerati. Se invece non si riuscisse a mantenere questa proporzione, allora il rischio che molti reati cadano in prescrizione è notevolissimo.

**Nei media in Italia, attorno all'operazione della magistratura si è creato un clima di caccia alle streghe. Da posizioni ideologicamente differenti, e talvolta opposte, si paventa che poche vittime sacrificali paghino per tutti. La magistratura offre un'esca a questo linciaggio mediatico?**

Io penso che la magistratura non offra nessuna esca. La magistratura si trova nella posizione di essere obbligata costituzionalmente ad accertare tutti i reati in relazione ai quali pervenga una notizia alla procura della repubblica. La magistratura svolge una funzione di controllo: verifica se sono stati commessi dei fatti, se questi fatti costituiscono reato, e verifica chi sia stato l'autore di questi reati attraverso le indagini...è una verifica che passa attraverso delle scoperte. La magistratura ha la funzione di controllo assegnatale dal principio della divisione dei poteri; se non esistesse una magistratura indipendente che controlla, esisterebbero poi in sostanza soltanto due poteri, o addirittura soltanto uno. La magistratura, in uno stato di diritto, non deve porsi nessun problema che riguardi il funzionamento dello stato attraverso altre sue istituzioni, perché altrimenti svolgerebbe lei una funzione di supplenza, invaderebbe delle sfere che appartengono ad altri poteri. Quindi tutto quello che si verifica al di fuori del processo è estraneo alla magistratura, sempre che la magistratura svolga la sua funzione di controllo nell'ambito istituzionale.

**La cultura che ha favorito la possibilità dell'illecito ha avuto un peso singolare nell'instaurazione del regime detto «tangentopoli». Ora, dall'America ci viene una cultura che delega al tribunale la soddisfazione che manca nei rapporti umani: non sta emergendo in Italia una cultura che delega al tribunale la soddisfazione che manca nei rapporti politici? E se il puritanesimo americano ha come risvolto l'abiezione nei rapporti umani, non accadrà al purismo politico italiano d'accompagnarsi a una nuova stagione di corruzione?**

Io non sono tanto d'accordo. Su questo Cicerone ha scritto pagine e pagine un bel po' di secoli fa...Qui mi sembra che culturalmente la situazione sia estremamente piatta: si tratta di scegliere se la funzione pubblica può essere accompagnata dal mercimonio di denaro a fin di parte o a fini personali piuttosto che no. Mi sembra che il paragone non sia calzante: qui non è questione di andare a regolar ex novo delle cose che prima non erano regolate, ma di decidere se la nostra vita sociale è regolata dalle norme del codice o se è regolata da altre norme, che non stanno scritte e che conoscono in pochi. E una democrazia non può che basarsi sul principio della trasparenza e della universalità delle norme. Se invece alcune norme valgono e altre no, non ci si trova più in uno stato di diritto, ci si trova in uno stato che è parzialmente di diritto. I casi sono due: o si applicano le norme o si cambiano. Quello che sta succedendo adesso in Italia a livello di opinione pubblica va verso il primo caso: è la conferma concretissima che la cittadinanza italiana nel suo complesso percepisce l'illecito descritto dalle norme come un illecito sentito al proprio interno. C'è coincidenza tra la coscienza della stragrande maggioranza dei cittadini e quello che è espresso dalla normativa penale in tema di reati contro la pubblica amministrazione.

**E' il mondo politico che è in ritardo allora sulla trasformazione attuata dalla magistratura?**

La magistratura non ha affatto attuato una trasformazione. Io limiterei di molto il ruolo della magistratura. Non fa altro che ridurre a legalità delle situazioni che sino all'altroieri erano rimaste ignote. •

*Giancarlo Calciolari, laureato in psicologia all'Università di Padova, vive a Parigi dal 1985.*

# Jean-François Jacques

## *designer*

FRÉDÉRIC BERNIER

Si vous pensez qu'entrer dans un atelier de design n'est pas une expérience qui sort de l'ordinaire, détrompez-vous! Chez *Météore Design* à Montréal le décor invite à sortir des sentiers battus au profit d'une intrusion soudaine dans un univers où les objets nous parlent. C'est dans cet environnement qui porte bien son nom que s'exercent depuis plusieurs années déjà le talent et la passion de Jean-François Jacques.

En effet, là où nous pensons trouver une aire de travail comble de grandes tables à dessin, truffée d'ordinateurs, d'équerres et de règles de calcul, nous sommes au contraire conviés à une expérience esthétique dont la pertinence découle d'une rencontre avec l'objet non pas en tant que matière inerte mais bien plus comme une entité rendue vivante par la complicité, la relation émotive évoquée chez celui qui est appelé à en devenir l'usager.

Chez *Météore*, outre la considération purement utilitaire de l'objet domestique, celui-ci doit émouvoir, provoquer une réaction qui est le prolongement d'une démarche esthétique bien précise. La charge évocatrice qui fonde la notion d'image forte de l'objet a trop souvent été négligée dans la conception et la réalisation de ces petites choses qui remplissent la quotidienneté. Une chaise, c'est beaucoup plus que l'espace nécessaire pour s'asseoir, c'est aussi un lieu où peut s'inscrire la puissance du paradoxe, où l'allusif ouvre sur un monde d'images étrangères à la fonction de l'objet.

JEAN-FRANÇOIS JACQUES PHOTOGRAPHIÉ PAR MARTINE DOYON



***Chaise «ST-120», 1990, acier et multiplis teint.***

C'est dans cet esprit que débuta l'aventure de Jean-François Jacques et du studio *Météore*. En 1983, alors qu'il est finissant en design industriel à l'UQAM, il décide, de concert avec trois autres étudiants, qu'il est grand temps de revendiquer l'espace nécessaire pour la nouveauté dans un contexte culturel qui est à l'heure du meuble décapé et du bois de grange récupéré. Mais l'aventure est risquée, c'est toujours le cas quand on remet en question des habitudes affectives traditionnelles, surtout dans une contrée où l'histoire du design domestique reste à faire. Car à cette époque, ce n'est que par l'importation que l'environnement domestique québécois prend une allure plus contemporaine aux teintes du nouveau design international dont les tendances s'expriment en Italie, en France et au Japon. On fabrique des meubles, certes, mais en reprenant les modèles étrangers, notamment américains.

*Météore* lance alors une première famille d'objets pour l'habitat dont le style est en marge de tout ce qui s'est fait à ce jour au Québec. L'approche de *Météore* ne passe pas inaperçue. Une bourse du Conseil des arts du Canada permet d'aller plus de l'avant dans la fabrication des objets conçus. Malgré cela, les quatre associés ne peuvent se donner entièrement à cette passion. Ils y investissent quelques heures par semaine tout en travaillant ailleurs pour survivre.

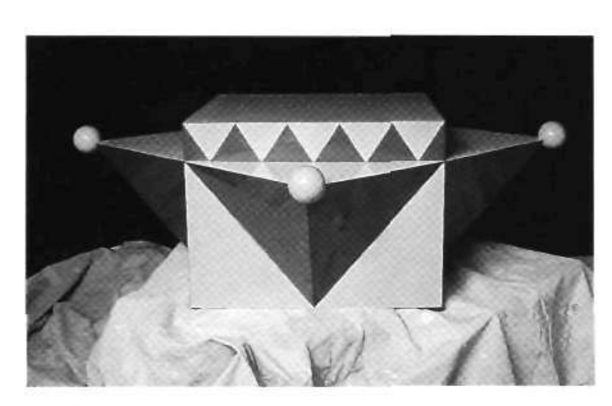


***Table à café «Circus», 1982, stratifié et bois laqué***

«À cette époque là, il y avait une effervescence au niveau du nouveau design international, particulièrement en Italie, mais un peu partout aussi, et nous représentions ce mouvement pour le Québec. Nous sommes arrivés avec une série de productions très marginales, d'une fabrication artisanale, et qui avait beaucoup de discours», raconte Jean-François Jacques.

Les designers qui ont marqué sa formation? «Parler d'influence dans son propre travail est toujours difficile. Toutefois, je dirais que Andrea Branzi m'a toujours impressionné par son audace, Achille Castiglioni par ses nombreuses inventions, Ettore Sottsass pour son apport au développement idéologique du design et enfin personne ne peut ignorer Philippe Starck dont la qualité des formes est remarquable.»

Malgré les affres du métier, le but demeurait. Il s'agissait d'offrir une alternative au fonctionnalisme pur, de faire du mobilier un fleuve d'images aux significations variées, allant du paradoxal à l'insolite le plus déconcertant. Bref, en finir une bonne fois pour toutes avec cette image de la tradition du meuble colonial que projetait encore le Québec. La mentalité du consommateur devait s'ouvrir à un nouveau champ d'expérience esthétique, et pour que cela puisse s'accomplir, il était d'une grande importance que les fabricants et les artisans emboîtent eux aussi le pas en acceptant l'audace de la démarche. La difficulté de la fabrication de ces objets consacrés à l'habitat poussait *Météore* à produire en petites quantités, mais l'originalité des créations attirait de plus en plus l'attention d'une clientèle avide de nouveautés.



***Horloge «Kiki», 1984, aluminium et néoprène***

«Nous faisions de petites productions, mais on a déclenché un boom médiatique, quand on a eu l'occasion de faire une vitrine avec nos produits, dans un magasin connu de la rue Saint-Denis. Ça a attiré l'œil, énormément, plusieurs personnes ont vu cette vitrine et en ont parlé...»

Le studio *Météore* compléta ainsi sa première collection d'objets pour l'habitat et offrit des expositions dont l'une inaugura la galerie de design de l'*UQAM*. C'est l'époque de la table de salon *Circus*, faite de stratifié et de bois laqué aux couleurs vives, dont les formes rappellent l'atmosphère joyeuse d'une journée de foire. Si cette visibilité acquise ouvrait sur de nouvelles possibilités dans un marché plus vaste, elle portait aussi un lot appréciable de défis. L'objet, encore trop inaccessible, devait s'offrir davantage afin que le client puisse se l'approprier. De confection artisanale, et donc onéreuse, la distribution des œuvres de *Météore* ne pouvait se faire aussi aisément qu'il aurait été souhaité. Jean-François Jacques se lança alors dans la confection d'objets qui se prêtaient mieux à une production massive. Sa lampe *Zénith*, ou encore ses horloges en acier incurvé sont les vestiges de cette transition vers un travail semi-industriel qui permet une mise en marché plus facile. C'est en restant fidèle au discours de départ que le studio *Météore* a amorcé ce virage. La notion de la force de l'image dans l'objet en tant que paradoxe alliée à une référence au high-tech, à la marque d'un produit d'industrie, fonde le cachet des créations de *Météore Design*:

«J'ai toujours aimé le high-tech, nous dit Jean-François Jacques. Le high-tech a cette expression de solidité et de permanence, c'est pour cette raison qu'on privilégie cette référence à l'industrie, et que nos produits en portent l'estampille.»

Mais il y a des problèmes auxquels le disign québécois doit faire face s'il veut s'imposer à l'échelle internationale.




***Video Box***



PHOTO: MARTINE DOYON



*Lampe «Zénith», 1987, aluminium anodisé*

«Il y a un triangle composé des créateurs, des fabricants et des consommateurs avec en son centre les distributeurs et les détaillants. Le design québécois ne pourra jamais véritablement prendre son envol tant que toutes ces composantes ne fonctionneront pas en harmonie. Aujourd'hui, l'un de nos principaux problèmes ce sont les fabricants. Ils manquent très souvent de professionnalisme et de culture. Contrairement à d'autres sociétés où l'on retrouve de véritables artisans-fabricants, au Québec l'unique préoccupation des fabricants c'est le profit et la rentabilité. La qualité passe généralement en deuxième lieu».



*Chaise «Bowling», 1992, merisier massif teint.*

L'accès à une production plus importante donna à *Météore* cette notoriété suffisante pour être connu ailleurs qu'au Québec. Ainsi, la conquête du marché étranger devenait accessible. Les produits de *Météore* ont été présentés à New York, et aujourd'hui on les achète à San Francisco. L'Europe et le Japon ont aussi vu passer les créations de Jean-François Jacques.

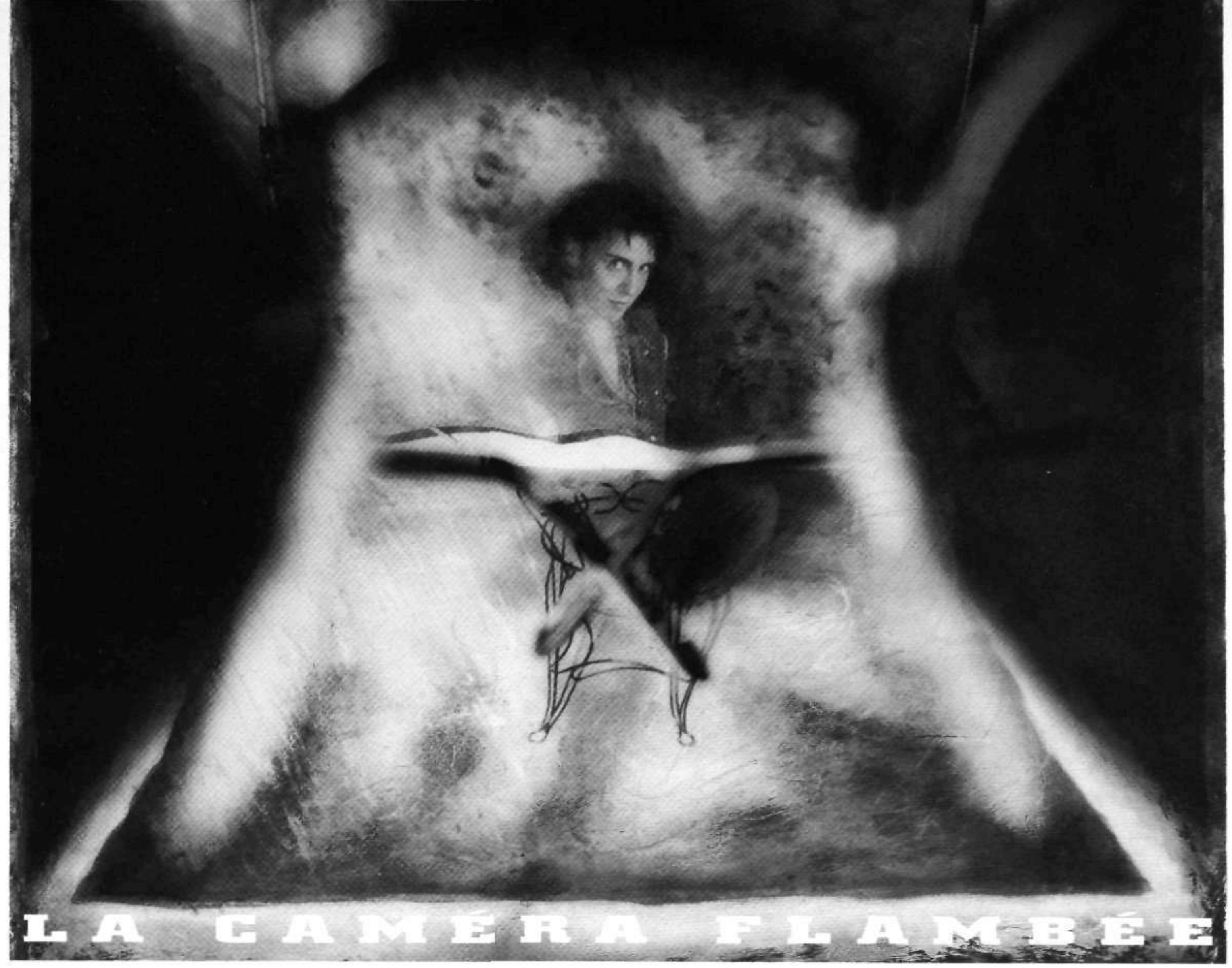
Un des problèmes pour un designer québécois est de trouver un distributeur pour ses créations. Sans avoir cette chance d'accès au marché, c'est tout son travail qui en subit le contrecoup. On peut difficilement vendre et créer à la fois. Pour les créations *Météore* c'est *Dismo International* qui assume ce rôle de distributeur. Jean-François Jacques a donc pu se consacrer à sa véritable passion qui commence par une esquisse pour se préciser graduellement dans la matière. Car le design est en première instance un travail graphique, c'est là que l'élan de création est à son comble. L'étude de la faisabilité, où se confrontent matériaux et mesures, arrive dans un deuxième temps et la fabrication d'un prototype vient couronner le tout. Mais ce qu'on peut sentir dans les créations de Jean-François Jacques, c'est peut-être un peu de cette imagerie des années 1950. À cela il répond:

«Je pense qu'il y a une influence de ces années-là dans mon travail. C'est surtout le futurisme des anéées 1950 qui m'intéresse; c'était une époque très riche qui a vu apparaître beaucoup de nouveaux matériaux, où tout était en ébullition. Les nouvelles générations de plastiques naissaient, les stratifiés aussi, et l'ornement était très présent dans le mobilier. C'est une très belle époque...»

La renommée de Jean-François Jacques n'est plus à faire, certains le nomment même *the chairman of the chair*, puisqu'il s'est spécialisé dans la création de chaises qu'on peut retrouver dans plusieurs restaurants de Montréal, ainsi qu'aux États-unis. Il participe aujourd'hui à une foule de projets en plus d'enseigner le design à l'Université de Montréal. Un contrat important pour le casino de Montréal lui ouvre déjà un nouveau marché. Si vous aimez les machines à sous, vous avez probablement eu l'occasion, sans le savoir, de goûter au confort d'un tabouret dont la première ébauche était de la main de l'artiste.

Ses nouveaux projets? «Je travaille actuellement sur plusieurs nouveaux produits et concepts de mobilier et aussi sur un projet pour l'organisme multimédia Zone Productions. Je développe pour eux un nouveau concept d'appareil devant servir à la diffusion publique de CD-ROM et de vidéodisques. C'est un appareil qui devrait se retrouver dans différents musées. Enfin, un des projets qui me tient le plus à cœur consiste à créer une division Météore accessoires pour l'habitat. Il s'agit d'une gamme d'objets simples, pratiques qui serviront de manifeste à l'habitat.»

Voilà un *succes story* me direz-vous? peut-être, mais c'est une histoire qui se lit bien en attendant quelqu'un dans la station de métro Acadie, par exemple, assis sous cette horloge si haute, une autre création de Jean-François Jacques. •



# LA CAMÉRA FLAMBÉE

AUTOPORTRAIT

# MARTINE DOYON
## PHOTOGRAPHE

SYLVAIN LATENDRESSE

NOMBREUX sont les artistes dont le travail trouve difficilement audience auprès des centres de diffusion officielle ou des différents paliers gouvernementaux qui ne jurent que par le formalisme esthétique d'une Geneviève Cadieux ou encore par l'univers clos, difficilement accessible au spectateur moyen, d'une Raymonde April ou d'un Evergon.

Dans un tout autre univers, moins formaliste, Martine Doyon fait revivre la peinture à travers la photographie tout en se distanciant des critères académiques.

C'est dans son atelier, en état de transition puisqu'elle se préparait à aménager dans un nouveau, que nous nous sommes rencontrés. Martine Doyon vit à Montréal. Sitôt diplômée en photographie du Cégep du Vieux Montréal, elle a poursuivi sa formation à travers des séjours d'études et de travail à travers le monde. Aujourd'hui, je la rencontre enfin après avoir longuement essayé de fixer un rendez-vous. Martine qui est partout, insaisissable, est finalement là devant moi. Je l'écoute attentivement me parler de son travail. Ses grands yeux s'illuminent, ses mains s'agitent, elle me raconte son expérience, sa découverte du médium, son insatisfaction face à la photographie publicitaire qu'elle pratiquait depuis déjà un moment. Je regarde ses photographies avec intérêt, sa galerie de personnages connus: Denise Bombardier, Gilles Archambault, Luc de La Rochellière, Nanette Workman, Daniel Lavoie, Geneviève Rioux et d'autres encore qui occupent en grand nombre ses portefolios éparpillés sur le plancher du loft du boulevard Saint-Laurent. Parmi ces portefolios, je reconnais des photos de la Martinique qui m'avaient particulièrement impressionné dans le numéro 43 de *Vice Versa*. Avec fébrilité, elle prend soin de m'indiquer qu'elle est déjà loin de ce travail. Un travail qui représente pourtant huit mois de vie et d'engagement.

Vouloir décrire Martine Doyon serait une entreprise périlleuse tellement son énergie nous dépasse. Elle considère sa démarche artistique en mutation et m'avoue timidement qu'elle se sent éloignée de ses préoccupations passées, et qu'elle se consacre déjà à de nouveaux projets. La photographie, pour Martine Doyon, est en fait un champ exploratoire où, telle une alchimiste, elle tente à tout moment de renverser les règles qui commandent les opérations habituelles de la technique. Démarche expérimentale qui lui permet d'obtenir des résultats inédits, surprenants d'audace. Chez Martine, contrairement à certains bonzes qui meublent notre paysage de l'art contemporain, le discours ne prime pas. Elle maintient un difficile équilibre entre la conceptualisation et l'intuition, l'œuvre se doit de faire effet. Sa recherche est animée par un désir profond de vision. Son sujet principal: l'être humain. Le regard, l'histoire, vraie ou fausse, des gens qui l'entourent et auxquels elle accorde un très grand respect. Sa recherche l'amène à remettre en question la photographie comme témoin du réel. Elle intervient alors avec des couleurs saturant ainsi celles de la photographie en utilisant l'aquarelle, l'encre ou encore des couleurs à l'huile adaptées au papier photographique. Ce n'est plus de la photographie au sens strict du terme, ce n'est plus ce témoin privilégié de la réalité mais une provocation subtile de la normalité. L'utilisation de la surimpression, de la couleur et quelquefois l'emploi simultané de ces techniques lui permettent de créer des textures n'appartenant pas en propre à ce médium mais à la peinture et leur confèrent ainsi une accentuation de leur aspect lyrique. Certains de ses personnages développent une relation mimétique à leur environnement, se métamorphosant en arbre, en pierre, en terre.

Les pages tournent et le temps s'écoule au gré de notre conversation. La lumière du soleil m'indique que la fin de l'après-midi approche. Les pensées de Martine Doyon appartiennent

*(Suite à la page 56)*

Fiction

# La saison de l'éveil



ILLUSTRATION: JACQUES COURNOYER

ANNE-MARIE DESBIENS

Novembre était presque trop laid pour être vrai. Plus de couleur, plus rien, un long temps suspendu dans les airs... Les couleurs de l'automne s'étaient éteintes avec la dernière citrouille de l'Halloween et la neige tardait à tomber.
Les gens se pressaient dans les rues, se heurtant sans même prendre le temps de s'excuser. Ils s'évadaient en tout sens, chacun à la recherche de quelque chose, une lumière, une chaleur, un gîte...

La nuit était tombée. Je suivais depuis une bonne demi-heure une femme dont l'allure et la manière m'avaient intriguée. Son visage avait l'expression austère et dramatique de certaines sculptures antiques.

Elle avançait, sûre d'elle, louvoyant et tanguant à travers la foule, le regard bien droit comme si elle fouillait l'horizon obscur à la recherche d'un visage aimé puis oublié.

Elle voguait comme un bateau, son ventre rond, ses flancs généreux, ses fesses rebondies, ses joues pleines, ses jambes et ses bras enrobés; tout cela la rendait imposante comme la coque d'un navire. Une force latente.

**Prescriptions Maya**

Avec une épine d'*ichcanal*
 on extrait du pied l'épine d'ichcanal.
La chair du maïs blanc
 moisie durant neuf jours
 guérit les plaies humaines.
Le sel noir au bout de la langue de maman
 balaie la cataracte vraie et la fausse cécité.
La chaux dans le maïs jaune
 pétrifie les os et affaiblit la paresse.
l'argile rouge ou la toile d'araignée ne permettent pas
 des sentiers de sang sur la surface humaine.
Le *coyotl* donne conseil sur le silence
 et sa graisse renverse le refroidissement.
Un bouquet de *tchiplin* sous l'oreiller fait fleurir le sommeil
 et l'envie d'abandonner l'envie humaine.
Le serpent à sonnette fait de la musique
 et ses dents ne connaissent la haine.
L'épervier annonce la guerre du dedans,
 le hibou la mort de *la coquille*,
 le *Nahual* la renaissance.

*iQi Balam*

Son port de tête majestueux se dressait au-dessus des autres telle une figure de proue au-dessus des flots. Elle voguait comme un bateau et pour continuer l'image, je dirais que la marée humaine semblait presque la porter, la bercer.

Plus nous avancions, et plus j'avais envie de rebrousser chemin. J'avais le sentiment pressant d'avancer contre mon gré. Nous nous dirigions vers le sud, cette partie de la ville que je n'aime pas car elle évoque pour moi toute la misère humaine qui ne semble devoir jamais finir, sans espoir de rédemption.

La femme coulait son chemin devant moi et je sentais presque le remous qu'elle faisait dans l'espace. Il se dessinait autour d'elle un fin tracé opalin. Je mis cela sur le compte des changements climatiques propres à cette entre-saison. Ça sentait la neige. Ce serait tout de même plus agréable que cette pluie pâteuse qui glissait comme un baiser mou sur la peau.

Tout à coup, la femme s'arrêta. Elle huma l'air. Quelque chose de nouveau, de plus frais, se levait dans le vent... Mais bien sûr! Le fleuve. Son odeur... Je reconnus l'endroit. Nous étions dans le port.

Elle tourna son visage vers moi. Je reçus son regard comme une lame de fond venue de l'océan. De ses yeux à mes yeux, le flux et le reflux, une onde grise, le reflet d'un vif argent.

Elle s'est retournée vers l'eau sale du Saint-Laurent. Et sur ses berges, dans la noirceur et la bourrasque, s'est mise à chanter, s'est mise à hurler comme une louve ancestrale. Et tout autour d'elle, les âmes mortes jamais aimées, jamais comblées, les âmes jamais priées, jamais regrettées, les âmes égarées ne sachant où aller ni pourquoi y aller se sont mises à danser. Toutes les âmes! Toutes les âmes à un bal de novembre conviées!

Et quand la femme cessa son chant, les âmes ainsi éveillées remontèrent le ciel, comme des poissons remontent le courant. Et c'est par milliers qu'elles sont retombées, cristallisées en flocons blancs dans nos cheveux et sur nos joues en une froide caresse.

Ce sont les petites âmes de novembre qui font la première neige. Je le sais. Chaque année, quand je sens le premier flocon tomber, je regarde vers le fleuve et je prie. ♥

# DISCOURS DE SARAJEVO

*L'intelligence européenne entre mission et démission*

EDGAR MORIN

La guerre de Bosnie-Herzegovine ne suscite pas seulement en moi l'horreur de la guerre, elle me fait horreur aussi par la destruction d'un tissu poly-ethnique et poly-religieux, très pacifique, où il y avait plus que de la tolérance, plus que de la cohabitation, mais aussi échanges, communications, convivialité, mariages. Cette Bosnie-Herzegovine était la préfiguration concrète de l'Europe que nous souhaitions. Il n'en reste que quelques villes, assiégées, bombardées, asphyxiées, dont Sarajevo.

PHOTO: YANN LE DERFF

**RÉFORMER LA PENSÉE POUR REPENSER LE POLITIQUE**

## Terre-Patrie

*Edgar Morin, Anne Brigitte Kern, Seuil, 1993*

**S**'il y a un livre que j'appellerais au soutien de quiconque serait accusé, n'importe où, de crimes idéologiques contre l'État-nation, ce livre serait bien *Terre-Patrie* d'Edgar Morin et Anne Brigitte Kern.

Cet essai de politique transculturelle peut en effet intervenir efficacement contre le syndrome national-ethnique et donner les moyens, à qui le veut, de transformer son expérience locale en vision globale... Il a une seule lacune, technique toutefois, celle de ne rien révéler d'Anne Brigitte Kern, l'énigmatique collaboratrice de Morin. Le moins qu'on puisse dire de sa collaboration, c'est qu'elle n'a certainement pas nui à la synthèse et à l'organisation des idées exposées dans *Terre-Patrie*.

Remarquable *summa* de la réflexion d'Edgar Morin, le livre devrait être rendu obligatoire dans les écoles du Québec, distribué dans les bibliothèques publiques, promu par le gouvernement. Il aurait avantage à être lu par l'«élite» cultivée de la société. Voici un exemple. De toute la littérature nationaleuse qui se glisse, sous forme d'articles ou de courrier des lecteurs, jour après jour dans les quotidiens de Montréal — véritable culture populiste et schizogène mais aussi version douce et consumiste d' une idéologie fascisante — je ne retiendrai que celle produite par l'affaire Nancy Huston. Il s'agit du cas, comme tout le monde sait, de l'écrivaine canadienne attaquée par la meute des defenseurs des lettres québécoises, guidée par l' éditeur de *race* Jacques Lanctôt, reprochant au jury du prix du Gouverneur général d'avoir primé une œuvre francophone non-québécoise écrite (ils disent *traduite*) d'après la version anglaise du roman. Le cas de Lanctôt est extrême, et son *épaisseur* nationale est telle que même *Terre-Patrie* ne suffirait à égratigner sa cuirasse.

À CHAQUE BOMBE, À CHAQUE DESTRUCTION, à chaque mort à Sarajevo, c'est l'Europe en gestation que l'on disloque et que l'on fait avorter.

Quel chemin parcouru depuis 1989-1990! Ce que nous avions pris pour un splendide lever de soleil n'était que la mortelle explosion d'une gigantesque étoile rouge. Le printemps des peuples, une fois de plus, et pire encore que dans le passé, a été détruit par un regel.

Il faut penser la tragédie, au-delà de la responsabilité immédiate des agresseurs. L'intelligence a toujours pour mission de situer le cas singulier dans le contexte et dans la situation globale. La situation globale est le produit d'un processus inséparable et contradictoire d'unification et de dislocation planétaire. L'ère planétaire dans laquelle nous sommes a rendu interdépendantes toutes les sociétés. Tous les êtres humains, où qu'ils soient, ont en commun les mêmes problèmes vitaux et les mêmes menaces mortelles. Tous les grands problèmes dépassent la compétence des États-Nations, et, pourtant, nous sommes en une époque où se multiplient et se miniaturisent les États-nations.

Pourquoi?

Il faut concevoir le contenu à la fois moderne et archaïque de l'idée de nation. La patrie est une notion de substance maternelle-paternelle: elle porte en elle l'amour et l'enveloppement de la mère, liée à la terre, au foyer, et en même temps l'autorité protectrice du père, incarné par l'État, à qui on doit obéissance et respect inconditionnels. Ainsi, à la décadence de la tribu, de la grande famille, voire de la famille tout court, la patrie ressuscite un complexe mythologique familial, qui unit les «enfants de la patrie» bien que ceux-ci n'aient aucun lien direct de consanguinité.

La formule de l'État-Nation, née en Europe occidentale, s'est mondialisée aux XIX[e] et XX[e] siècles et a été utilisée par les peuples soumis à des empires pour s'émanciper. Ils ont pu ainsi s'enraciner dans leur identité et leur culture, c'est-à-dire leur passé, tout en acquérant un État doté des moyens modernes et techniques de défense, notamment militaires. Ainsi l'État-Nation permet à la fois de renouer avec son passé, d'affirmer son présent et d'affronter son futur.

De plus, à partir des années 1970 surgit et s'étend sur toute la planète une crise du futur. L'Europe occidentale avait répandu dans le monde la certitude du progrès, lequel était assuré par les «lois de l'histoire», la marche en avant inéluctable de l'évolution, les développements toujours bienfaisants de la science, de la technique, de l'industrie. Or partout sur la planète s'effondrent soit la promesse communiste de «l'avenir radieux», soit la confiance dans les progrès de la société industrielle-démocratique. Le futur est devenu incertain, inquiétant. Alors, partout où s'effondre le futur, et surtout lorsque le présent est angoissé et malade, s'opère un retour sur le passé, c'est-à-dire sur les racines ethniques, religieuses, nationales.

C'est ce qui se passe actuellement dans la crise de l'Europe post-communiste: les ethnies ou nationalités veulent se dégager des grands ensembles poly-ethniques (ex-URSS, ex-Yougoslavie, ex-Tchécoslovaquie) et ce sont elles qui aspirent à disposer d'un État.

Mais la différence capitale avec les États nationaux européens de l'Ouest, France, Angleterre, Espagne, c'est que ceux-ci ont été créés par des États et que ces nations ont intégré en leur sein des ethnies très diverses et encore plus hétérogènes que celles de l'ex-Yougoslavie. Ainsi la France a intégré Bretons, Flamands, Alsaciens, Languedociens, etc., mais évidemment au cours d'un long processus



Edgar Morin

Mais les moins coriaces liront avec plaisir et profit ce beau livre.

Je commencerai par citer les textes en exergue car ils balisent la lecture et en révèlent l'essence:

Il faut recomposer le tout
*Marcel Mauss*
Il nous faut des mondiologues
*Ernesto Sabato*
Rien de ce qui est humain ne m'est étranger
*Térence*

Cela suffit déjà: nous sommes à des années lumière de la noirceur de Lanctôt et compagnie.

Par la suite, Morin introduit son sujet dans un prologue qui trace l'histoire de l'Histoire. Qu'est ce qu'il dit? Qu'en établissant l'ère planétaire au tout début de la modernité, les humains ont anéanti leur passé et assassiné leurs savoirs millénaires. Le raccourci du premier chapitre, *L'ère planétaire*, nous replace avec grande efficacité dans les temps et les espaces de l'aventure humaine de l'Homo sapiens-demens. Et c'est bien là, dans ce terme et dans le trait d'union qui unit et sépare en même temps, qu'on peut inscrire tous les développements du livre.

*«Les rencontres de hasard, les rencontres de désir, les viols créent un peu partout des souches métisses dans les Amériques.»*

Les nourritures voyagent d'un bout à l'autre de la planète, tissant doucement des liens très profonds entre les peuples. C'est la mondialisation de la planète qui se fait à travers les marchandises, les idées, les guerres et qui est marquée par la domination de l'Occident. Toutefois, déjà à partir du XIX[e] siècle émerge pleinement l'idée d'une humanité universelle. Après deux guerres mondiales et les «développements» des derniers cinquante ans: *«Non seulement chaque partie du monde fait de plus en plus partie du monde, mais le monde en tant que tout est de plus en plus présent en chacune de ses parties. Cela se vérifie non seulement pour les nations et les peuples, mais aussi pour les individus.»* Ce trait d'union qui sépare est bien la constante du discours de Morin. La mondialisation civilisationnelle *«se développe pour le pire et pour le meilleur: pour le pire, elle entraîne des destructions culturelles irrémédiables; elle homogéinise et standardise les mœurs, les usages, la consommation, la nourriture (fast-food), le voyage, le tourisme; mais cette mondialisation opère aussi pour le meilleur parce qu'elle donne des usages, des mœurs, des genres de vie communs à travers les frontières nationales, ethniques, religieuses, qui font sauter un certain nombre de barrières d'incompréhension entre individus et peuples.* Ainsi il résume: *«Le devenir culturel est un processus ambivalent aux deux aspects antagonistes: 1) homogénéisation, dégradation, pertes des diversités; 2) rencontres, nouvelles synthèses, nouvelles diversités.»* C'est le risque de la transculture, le devenir à double tranchant auquel s'est référé et se réfère *Vice Versa* dans son bref trajet de magazine. Ce que Morin nous dit et soutient avec tant de justesse et d'esprit, c'est la nécessité de courir ce risque. Nous n'avons d'ailleurs pas de choix: hominiser la planète ne peut que comporter des grands risques. *«Migrations et métissages, producteurs de nouvelles sociétés poly-ethniques, polyculturelles, semblent annoncer la Patrie commune à tous les humains [...] mais il n'y a pas encore conscience commune de cette Schicksalgemeinschaft.»* À cette même «communauté de destin» se reférait bien Giacomo Leopardi dans *Le gênet* vers 1834, pas loin de sa mort, comme la seule possibilité de dépasser le nihilisme et re-fonder ainsi la vie civile. Corriger le développement incontrôlé et aveugle de la techno-science est une opération absolument nécessaire dont les politiciens sont incapables. La techno-science *«a envahi tous les tissus des sociétés développées, implantant de façon organisatrice la*

➤ p. 23



***Enfant serbe. Metković, 1992***

PHOTO: MIODRAG S. JOVANIĆ

historique de six siècles. Par contre, à l'est, aujourd'hui, ce n'est plus l'État qui crée une nation englobant des ethnies, c'est l'ethnie qui, créant son État, devient nation.

La Yougoslavie n'a certes pas disposé du temps historique nécessaire pour s'accomplir en nation polyethnique, et elle avait déjà subi les forces de rupture de l'invasion nazie. Mais la Yougoslavie avait en son sein une entité dont le tissu même était multi-ethnique et multi-culturel, la Bosnie-Herzegovine, et, dans l'intégration multiséculaire de sa variété religieuse et ethnique, la Bosnie-Herzegovine était ce qu'il y avait de plus proche d'un modèle national accompli. Comme le révèle la guerre de l'ex-Yougoslavie, la formation d'ethno-nations dans l'est européen a été pervertie par l'héritage des trois empires poly-ethniques, l'ottoman, l'autrichien, le russo-soviétique, où des populations très hétérogènes s'étaient séculairement imbriquées et enchevêtrées. Aussi, dès qu'une ethnie devient nation et transforme ses frontières administratives ouvertes en frontières nationales imperméables, elle va très souvent englober en son sein une ou des minorités étrangères, alors que ses propres minorités seront enclavées dans une nation étrangère. Ainsi le problème des ethnies mêlées se transforme en problèmes de minorités menacées ou opprimées, et un nationalisme furieux se déchaîne au sein d'une triple crise: la crise nationale dont je viens de parler; la crise économique où une société perd les sécurités de l'économie bureaucratique sans gagner encore les avantages de l'économie de marché; une crise politique où des démocraties fragiles sont menacées à la fois par la crise et par le nationalisme (qui tend à réduire au silence toute voix discordante, et dans le cas d'une guerre, toute voix pacifique). En effet, ce nationalisme furieux suscite la dictature qui suscite le nationalisme furieux. Les apparatchicks, reconvertis au nationalisme pour sauver leur pouvoir, y apportent leur brutalité et leur cynisme. Ainsi les justes aspirations à la souveraineté du printemps des peuples se sont transformées en un bouillonnement de nationalismes hystériques avec déjà de multiples guerres dont la plus atroce est ici même. Adam Michnik a pu dire que le nationalisme est le stade suprême du communisme. Disons que la «purification ethnique» est le stade suprême de l'ethno-nationalisme et du total-nationalisme.




La Yougoslavie est désintégrée, la Bosnie-Herzegovine est en voie de désintégration. Si elles n'avaient jamais existées, comme l'ont affirmé certains, alors pourquoi a-t-il fallu les détruire à coups de hache, à coups de canon, à coups de déportation? Ici même se joue à la fois la tragédie de Sarajevo, la tragédie de la Bosnie-Herzegovine, la tragédie de l'ex-Yougoslavie, la tragédie de l'Europe. L'Europe s'était mise en marche vers son union après le suicide de la Seconde Guerre mondiale. Un principe associatif était parti des ex-ennemis France-Allemagne afin de créer une communauté européenne. Certes, ce processus était limité à l'Ouest par le Rideau de fer. De plus, il se heurtait à de nombreux obstacles politiques dus au refus des États nationaux d'abandonner une petite part de souveraineté. Le processus a fait un méandre économique pour contourner les énormes résistances politiques, et, aidé par l'essor économique des années 1955-1975, il a abouti au Marché commun. C'est alors que Maastricht devait stimuler le redémarrage vers une Europe politiquement associée. Mais déjà l'absence d'une organisation politique confédérale n'a pas permis l'ouverture de l'Ouest sur les pays de l'Est qui allaient vers elle; le marché commun ne pouvait être lui-même ouvert sur des économies encore bloquées. De plus, la crise économique à l'ouest amena le recroquevillement de l'ouest sur lui-même, et c'est l'Ouest qui édifia son petit Rideau de fer contre les produits et contre les émigrants de l'Est. Enfin, surtout, cette Europe manifesta une terrifiante impuissance, un mortel aveuglement face à la guerre de Yougoslavie, sans se rendre compte que cette guerre même et singulièrement le dépeçage de la Bosnie-Herzegovine, décomposaient le projet européen lui-même. Aussi voyons-nous en 1992-1993 de formidables forces de dislocation se déchaîner dans toute l'Europe, y compris à l'Ouest.

Mais les bifurcations décisives ne sont pas encore prises. En septembre 1993, tout n'est pas joué. Le destin de l'Europe se décidera dans la lutte entre les forces de dissociation, de rupture, d'exaspération des haines nationales, ethniques, religieuses et les forces d'association, de solidarité et de confédération. Le principe d'association, loin d'être dépassé, est actualisé par cette guerre. Sans maintien ou reconstitution d'associations, on va vers de nouvelles horreurs.

La mission de l'intelligence européenne est de dire oui à la fois aux souverainetés et aux associations. Il ne faut pas dissocier le droit des peuples, le droit des minorités, le droit des individus, le droit de l'Europe elle-même, qui est celui de l'association.

La mission de l'intelligence européenne est de résister à l'hystérie de la guerre où l'on hait un peuple au lieu de condamner un système ou un régime. Cette mission nous impose de poser le problème de Sarajevo dans son contexte qui est l'irruption démente de l'ethno-nationalisme et du total-nationalisme dans la crise du futur, dans la crise du communisme et dans la crise de l'Europe. Il faut comprendre que la dislocation de la Bosnie-Herzegovine porte en elle l'assassinat de l'avenir européen. Mais tout n'est pas encore accompli. Il faut tout faire pour sauver les villes multiculturelles, les villes des citoyens, les villes de démocrates qui résistent encore, au premier chef Sarajevo, et qui doivent résister aussi aux forces de dislocation interne que suscitent les sièges interminables et impitoyables. Et il faut envisager la paix: la paix est la seule voie qui permettra aux forces démocratiques étouffées en Serbie et en Croatie de se réveiller et de secouer l'ethno-nationalisme et le total-nationalisme. Mais cette paix, sous garantie des grandes puissances, doit elle-même garantir des frontières non imperméables, comme le sont celles de la communauté européenne, et préparer de nouvelles associations.

Je parle au sein de l'Université de Sarajevo. Je fais un discours, non d'homme politique, mais de citoyen de l'Europe. Je fais un discours d'intellectuel à d'autres intellectuels. Je fais un discours au sein d'une institution qui doit transcender la politique: l'université. L'université a une mission transséculaire et trans-nationale parce qu'elle con-

serve, transmet, enseigne, produit un héritage culturel et cognitif; parce qu'elle régénère cet héritage et le revitalise en le réexaminant et le transmettant; parce qu'elle est génératrice de savoir et de culture.

L'université n'a pas seulement la mission de former, enseigner pour des professions et techniques, elle doit comporter un enseignement méta-professionel et méta-technique. Elle doit inoculer dans la société une culture qui n'est pas faite pour les aspects éphémères et provisoires de l'esprit du temps. Elle ne doit pas seulement moderniser la culture, elle doit aussi culturiser la modernité. Elle doit défendre des valeurs intrinsèques, au premier chef l'autonomie de la conscience et le primat de la vérité sur l'utilité.

L'héritage culturel européen qu'il faut toujours régénérer est la *problématisation*. C'est bien l'apport de la Renaissance: problematiser le monde, la nature, Dieu, l'homme.

C'est la *dialogique*, c'est-à-dire le jeu fécond d'opposition des grandes idées Foi/Doute/, Raison/Religion, Croyance/Science. C'est la *tolérance*, non seulement la tolérance au premier degré, celle qui accorde le droit d'expression à des idées que nous jugeons erronnées, voire détestables, mais aussi la tolérance au second degré qui comporte la conscience que le contraire de nos vérités profondes sont d'autres vérités profondes, donc conscience de la part de vérité inhérente dans l'idée ennemie. C'est la *rationalité* non seulement critique, mais aussi autocritique, qui, toujours ouverte et en mouvement, s'oppose à la raison glacée, arrogante et fermée. C'est la *résistance* à l'anathème, à l'intimidation, au jugement d'autorité.

Le défi que le vingtième siècle a lancé à ces valeurs n'est pas venu seulement de l'invention monstrueuse que fut le totalitarisme, il ne vient pas seulement de l'hystérie ethnonationaliste ou total-nationaliste. Il vient aussi de la pression d'un processus de spécialisation et de technicisation qui exige que l'enseignement se conforme aux dernières méthodes et techniques (lesquelles se dévaluent très vite), qui tend à réduire l'enseignement général à une part résiduelle, et qui enferme les esprits dans une structure mentale, incapable de contextualiser et globaliser les connaissances partielles et locales. L'intelligence est, comme le disait Herbert Simon un *GPS, general problem solving*, «une machine ayant une aptitude générale à résoudre les problèmes». Aussi la mission de tout enseignement est de développer le plein emploi de l'intelligence générale. Il faut désormais lutter contre la double paupérisation, celle d'une culture humaniste qui n'a plus accès au savoir scientifique, celle d'une culture scientifique qui n'a pas l'aptitude à reflechir sur elle-même et sur la marche aveugle de la science dans le monde contemporain. L'université devrait se vouer à la renaissance d'une culture générale qui viendrait des échanges entre les deux cultures disjointes. Alors prendrait à nouveau sens l'inscription au fronton de l'Université de Heidelberg: «À l'esprit vivant».

Ainsi donc nous sommes dans un lieu trans-séculaire, voué à la fois au passé et au futur. Mais nous sommes aussi dans le siècle et nous sommes en un des lieux les plus tragiques de la tragédie du siècle. Cela nous fait obligation de penser ce siècle, de le comprendre, et aussi de résister à toutes les barbaries qui menacent l'esprit, dont les barbaries qui vous menacent, vous universitaires de Sarajevo, dans l'état d'épuisement et d'abandon qui est le vôtre, barbarie de la ségrégation, de la clôture, du rejet.

Nous sommes venus surtout pour vous remercier d'être vous-mêmes, pour vous dire notre ardente et douloureuse fraternité, car votre destin joue de façon décisive sur notre destin. •

*(Prononcé le 11 septembre 1993 à l'Université de Sarajevo.)*

*Edgar Morin est sociologue, anthropologue et philosophe.*

## RÉFORMER LA PENSÉE POUR REPENSER LE POLITIQUE

*logique de la machine artificielle jusque dans la vie quotidienne [...] La logique de la machine artificielle, quand elle est appliquée à l'humain, développe le programme au détriment de la stratégie, l'hyperspécialisation au détriment de la compétence générale, la mécanicité au détriment de la complexité organisationnelle [...] Celle-ci ignore l'individu vivant et sa qualité de sujet, donc les réalités humaines subjectives.»* Il faut «changer d'ère», affirment les auteurs, reprenant ainsi le propos de Jacques Robin, autre critique aigu du système et souteneur de l'hominisation. Voici le blocage: l'impuissance à effectuer la mutation méta-technique «*vient non seulement de l'insuffisance en connaissances techniques et économiques, mais aussi de la déficience même de la pensée dominante techno-éconocratique. [...] La course de la triade qui a pris en charge l'aventure humaine, science/technique/industrie, est incontrôlée. La croissance est incontrôlée, son progrès mène à l'abîme [...]* Il s'agit d'une crise multiple, complexe, d'une *polycrise* «*la crise de l'anthroposphère et la crise de la biosphère se renvoient l'une à l'autre, comme se renvoient l'une à l'autre les crises du passé, du présent, du futur*».

C'est un défi de taille qui nous attend: «*C'est cela la lutte de ce siècle finissant, sans être pourtant nécessairement la lutte finale qui nous ferait sortir de l'âge de fer planétaire.*» La difficulté suprême est donc celle de réussir à conserver et à revolutionner en même temps: «*Deux finalités apparemment antagonistes. La première est la survie de l'humanité. La seconde est la poursuite de l'hominisation.*» Un inévitable paradoxe, un oxymoron qui,quant à nous, renvoie au destin du Québec, à cette difficulté chronique d'accorder tradition et innovation. Un Québec qui avec tout le Canada, sans faute, peut encore devenir ce qu'il est: terre impure et ouverte au niveau de la langue, de la culture, de la politique. Et justement, le problème est politique. «*Les éconocrates fort capables d'adapter les hommes au progès technique, mais incapables d'adapter le progrès technique aux hommes, ne peuvent imaginer des solutions nouvelles de réorganisation du travail et de répartition de la richesse.*» Donner au développement d'autres finalités que celles de l'économisme: «*Vivre avec compréhension, solidarité, compassion. Vivre sans être exploité, insulté, meprisé.*» Mais la marche de la démocratie n'est jamais constante, elle est faite d'avancées et de reculs. Pour en assurer les assises et *civiliser la civilisation* il faut, dit Morin, «*l'inter-communication entre sociétés, et plus encore: leur association organique à l'échelle planétaire*», puisque «*la nation a épuisé sa fonction historique d'émancipation des peuples colonisés ou subjugués et lorsqu'elle se montre de plus en plus capable de subjuguer à son tour des minorités*». Il faut dépasser la phase de l'État-nation tout en comprenant que le dépassement «*n'est pas sa liquidation, mais son intégration dans des associations plus vastes*». Ailleurs, comme au Québec; il faut à la fois préserver et ouvrir, «*il nous faut lier la sauvegarde des identités et la propagation d'une universalité métisse ou cosmopolite,qui tend à détruire ces identités*». Politique donc. Mais pour obtenir cet élan revolutionnant, au Québec comme ailleurs, il faut «*un investissement politique et philosophique, dont ne se soucient nullement, hélas, ceux qui se font les hérauts d'un avenir meilleur; l'investissement dans la re-pensée politique nécessite une véritable refondation, laquelle requiert la réforme de pensée. C'est le propos même de ce livre.*»

PHOTO: GABOR BOROS

Si dans aucune société nous ne voyons aujourd'hui se produire cet investissement dont parle Morin il y a, un peu partout dans le monde, au moins des signes encourageants. Ce qui par contre déprime c'est le manque total d'initiatives au Québec de la part des politiciens, de groupes, fussent-ils d'un seul journal, de quelques individus... Même pas une seule voix significative qui tienne un discours radical ( allant aux racines) et qui soit capable d'orienter la société vers la *ré-fondation*.

***Lamberto Tassinari***

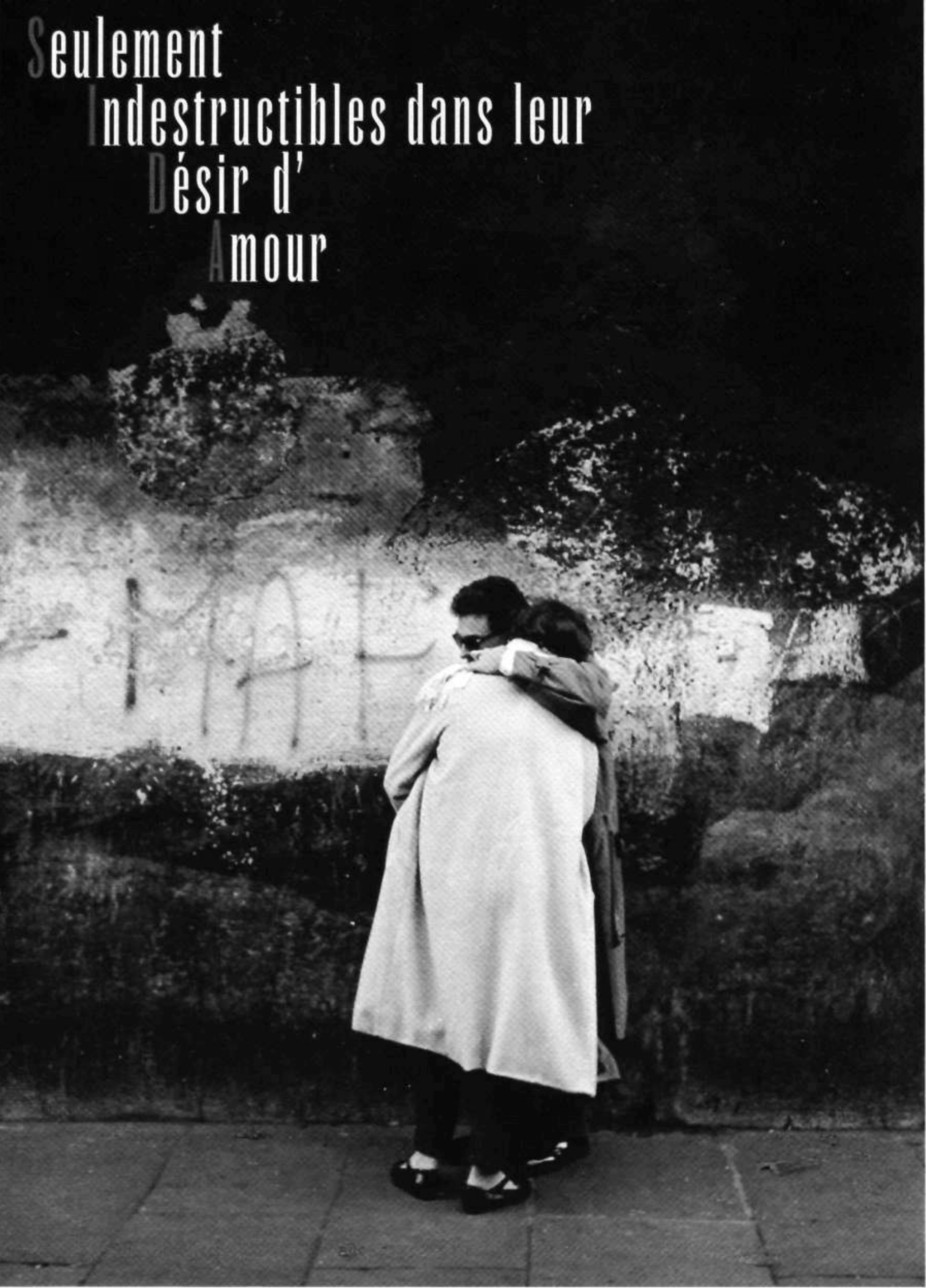
***P.S. Je prie les Éditions du Seuil d'offrir une copie de Terre-Patrie a M. Jacques Lanctôt de VLB Éditeur ainsi qu'à M. Mario Roy, responsable des pages culturelles (sic) du quotidien*** La Presse.

PHOTOS: MIRIANA DJOGO



***Sarajevo, juin 1992***

# Seulement Indestructibles dans leur Désir d' Amour




*À Étienne*

Je vais vous dire comment ça s'est passé.
Il se lance.
Les autres prennent un air gêné.
*Soleil de nous*
*chiens couchants*
*échelle tirée*
*quelque chose en commun*
*Lin et faïence*
*des vies privées*
*Que l'ennui nous protège*
*de la brave curiosité*

Tout le monde est soulagé et vive la poésie !
Louer leur esprit sportif
transformerait l'épreuve en farce.

Il écrit *Guide des jeunes foules.*
Elle recopie pour Dakt
la recette de la crème renversée
impossible à rater.
Elle ajoute au bas de la feuille:
«Qui cache sa peine en a fait un trésor».

Ils roulent jour et nuit
pour atteindre la plage.
Un palmier a poussé dans leur cour.
En ce moment, elle conduit;
un bout de langue sort de sa bouche.
Il lit Primo Levi
revenu des camps:
— Cette horreur est incompatible
avec le lever du soleil.
Elle approuve d'un mouvement de frange.
Dans quelques heures, ils seront à destination;
leur excitation tombera
en constatant qu'ils ont oublié
la valise écossaise et le guide:
«une île paradisiaque ronde comme un écu
dont on peut faire le tour en une journée»
(... à condition de se lever avant l'aube
et de contourner les propriétés privées).

Envoyer des cartes postales
ne l'ennuie pas;
elle a toujours écrit de loin:
une dernière chance
donnée aux bonnes manières.

Comme si sa vie en dépendait,
il cherche partout
un bout de papier
sur lequel il a froissé
quelques mots fulgurants:
— Calme-toi, un peu de méthode;
tu n'as pas quitté la maison depuis
longtemps;
il ne peut être qu'ici,
quelque part.
— Aide-moi plutôt à le retrouver.
D'un coup d'œil circulaire,
elle constate la progression des désordres.

Détendus,
côte à côte.
Elle fume.
Il souffle sur les ronds:
— Je m'arrêterai trois mois à Varsovie,
et un peu plus longtemps à Vienne,
comme Cimarosa. À Vienne, pour
Hofmannsthal.
— Je viendrai te rejoindre.
Tous les mois d'hiver,
ils font des projets.
— J'ai trouvé ton papier.
Soulagé?
— Ah! j'avais oublié.
Merci quand même.
Il lit:
*Soleil de nous*
*chiens couchants*
*quelque chose en commun*

Il se tord la bouche.
— C'est moins bon que je ne pensais,
moins percutant.
Elle n'y peut rien
et hausse doucement les épaules.
Quand ils parlent de féminisme,
de Dakt ou de Leila,
d'autres amis, d'éducation,
de quelque sujet qui risque de dégénérer,
ils récitent en chœur
une petite formule incantatoire:
*Avant de traverser*
*regarde d'où vient le ciel*
*Violence aux prudents*
S'ils constatent un léger décalage,
ils recommencent.
Ça peut durer.
Il faut s'arrêter pile après «ciel»,
marquer un temps,
et hurler: «Violence aux prudents.»

À table
quand la conversation tombe
entre nouveaux amis,
il y a toujours quelqu'un
pour demander:
— Vous faites quoi?
Il est traducteur à mi-temps.
Elle gagne mieux sa vie
et se lève tôt.
Le matin,
ils ressemblent à tout le monde,
**S**eulement **I**ndestructibles dans leur **D**ésir
d'**A**mour.

*Patrick Coppens*

*Patrick Coppens, poète et bibliophile, a étudié la littérature à la Sorbonne et l'Université de Tours. Il a publié, entre autres,* Bestiaire, Poèmes névralgiques, Passe, La zone.




ILLUSTRATION: ALAIN PILON

# LE TEMPS DU SIDA

MICHEL BOUNAN

*Pour la première fois dans l'histoire, le vieux problème de savoir si les hommes, dans leur masse, aiment réellement la liberté, se trouve dépassé car maintenant ils vont être contraints de l'aimer.*

*Guy Debord*

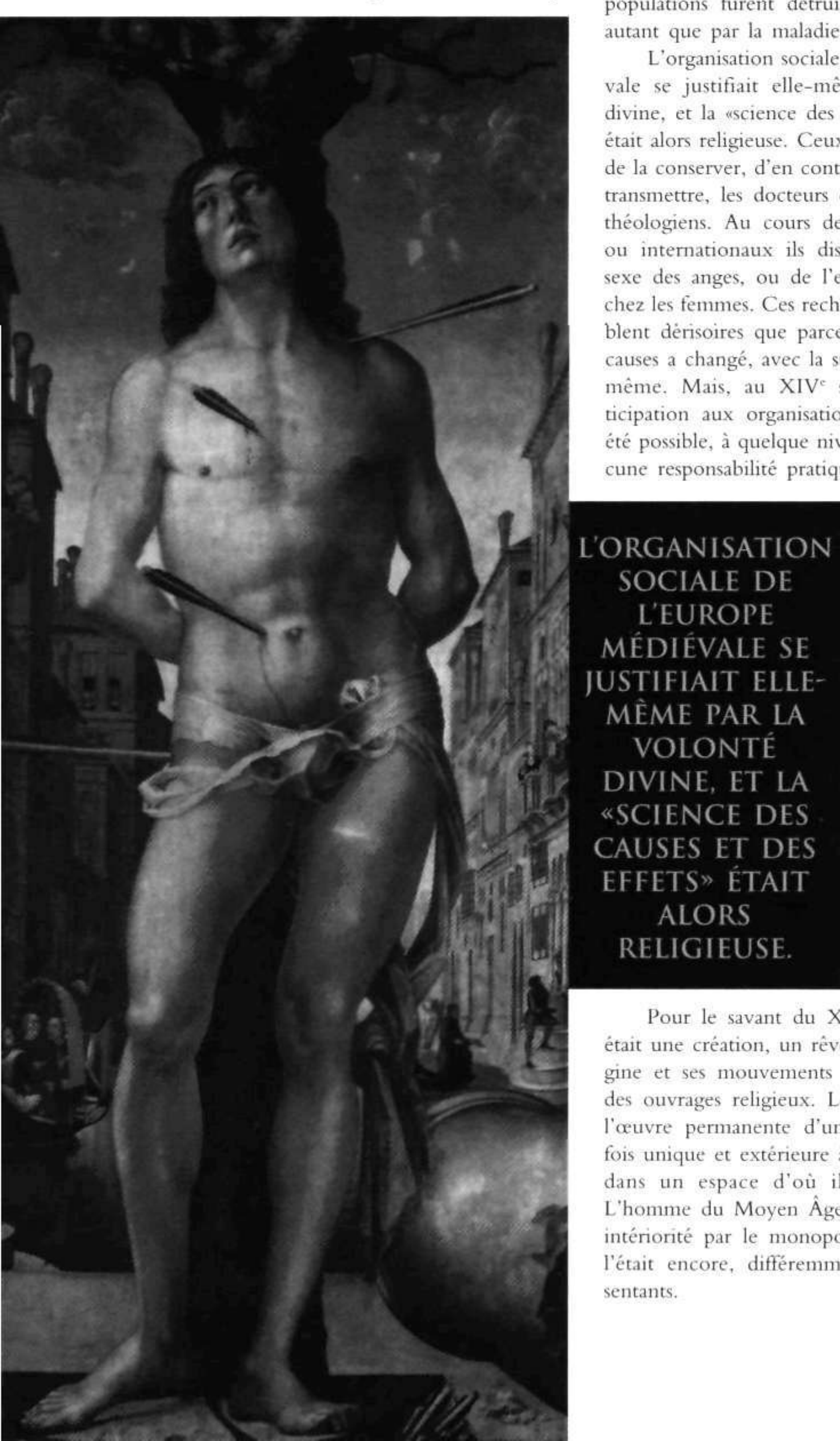
***Extraits de* Le temps du sida*, Allia, 1990***

## L'ÉPIDÉMIE

Contemporains des premiers signes de la Renaissance italienne, et un siècle avant la chute de Constantinople, la peste noire apparut en Europe occidentale au milieu du XIV^e siècle. Venue d'Asie, elle s'étendit sur la plus grande partie du monde connu et provoqua la mort d'environ cinquante millions de personnes. Elle toucha plus particulièrement les jeunes adultes et entraîna de ce fait un effondrement des structures économiques. Des populations furent détruites par les famines*, autant que par la maladie.

L'organisation sociale de l'Europe médiévale se justifiait elle-même par la volonté divine, et la «science des causes et des effets» était religieuse. Ceux qui étaient chargés de la conserver, d'en contrôler l'usage et de la transmettre, les docteurs de l'époque, étaient théologiens. Au cours de congrès nationaux ou internationaux ils disputaient parfois du sexe des anges, ou de l'existence d'une âme chez les femmes. Ces recherches ne nous semblent dérisoires que parce que la science des causes a changé, avec la structure sociale elle-même. Mais, au XIV^e siècle, aucune participation aux organisations savantes n'aurait été possible, à quelque niveau que ce soit, aucune responsabilité pratique n'aurait été confiée à des individus dont la conscience n'était pas en accord avec la justification religieuse du monde. L'accord était apparemment universel. Il était contrôlé et entretenu par l'organisation «médiatique» de l'époque, l'Église, dont l'enseignement atteignait chaque village.

**L'ORGANISATION SOCIALE DE L'EUROPE MÉDIÉVALE SE JUSTIFIAIT ELLE-MÊME PAR LA VOLONTÉ DIVINE, ET LA «SCIENCE DES CAUSES ET DES EFFETS» ÉTAIT ALORS RELIGIEUSE.**



**Liberale da Verona, *Saint Sébastien,***

Pour le savant du XIV^e siècle, l'univers était une création, un rêve de Dieu. Son origine et ses mouvements étaient décrits dans des ouvrages religieux. Le monde était alors l'œuvre permanente d'une subjectivité, à la fois unique et extérieure à l'homme, projetée dans un espace d'où il avait été chassé. L'homme du Moyen Âge était spolié de son intériorité par le monopole divin, comme il l'était encore, différemment, par ses représentants.

L'apparition de la peste exigea des mesures adaptées; et d'abord la connaissance de sa cause et de son mode de propagation. Dans une société qui se croyait savante, cette découverte ne tarda pas. Elle résulta, comme aujourd'hui, d'une confrontation entre les faits observés et les principes fondamentaux de la science. L'allure épidémique suffisait à incriminer un environnement «pestifère». La science des causes et des effets découvrit son origine: la peste était produite par des substances nocives, volontairement semées par les juifs.

Qui parle de pensée irrationnelle? On ne peut juger telle *a priori* une découverte fondée sur une observation générale (la contagiosité de la peste) et sur des concepts universellement admis, qui sont les matériaux nécessaires à la construction de toutes les sciences et le pain quotidien des savants. Les doctes d'une époque seraient-ils condamnés au silence et à l'inactivité, du seul fait que l'histoire, en multipliant les moyens d'observation et en renouvelant la totalité des concepts éternels, rendra risibles leurs découvertes et odieuse leur activité?

Suivant l'ordre donné par des magistrats, par des médecins, ou du fait de l'activité autonome d'individus conscients, de nombreux juifs furent massacrés ou brûlés vifs. Ces responsables de l'hygiène publique avaient moins que d'autres encore motif à remettre en cause les fondements d'une science qui les avait nourris, et sans laquelle la totalité de leur savoir se serait effondré. La régression de l'épidémie justifia d'ailleurs les mesures prises et confirma les théories étiologiques. Sept ans après son apparition, la peste n'était plus signalée que dans quelques foyers, et sa résurgence au cours des siècles suivants contrôlée par les mêmes méthodes. La science étant universelle, ses effets furent partout les mêmes. Des massacres eurent lieu à Madrid, à Palerme, à Genève, à Padoue, à Turin. En 1581, devant l'urgence, permission fut du reste accordée aux Parisiens de tuer eux-mêmes les «semeurs de peste». Ces succès thérapeutiques répétés furent à la gloire de la science d'alors, et ce fut malgré elle que les connaissances médicales allaient évoluer.

On doit à la civilisation féodale le déploiement en Europe d'un système complexe de relations sédentaires. Les conditions mêmes de cette réussite ont encouragé le réveil de désirs réprimés, et l'apparition de structures originales, propres à les satisfaire, mais étrangères à son organisation particulière. Elle a ainsi donné le pas à des gens nouveaux, dont l'activité favorisait ce développement, mais

LE SIDA EST L'ÉPIDÉMIE DU TEMPS DE LA SERVITUDE EXTRÊME, DE LA PROSTITUTION DES CORPS ET DES ÂMES, DU CONTRÔLE MÉDICAL ABSOLU.

PHOTO: MARCEL JOLIBOIS

dont l'idéologie, née dans ce mouvement, s'est opposée à la sienne. Leur importance sociale allait brusquement s'accroître avec les grandes découvertes, et ils devaient bientôt prendre les commandes de la nouvelle société. Un tel bouleversement historique a entraîné, dans le même mouvement, la totalité de la science médiévale.

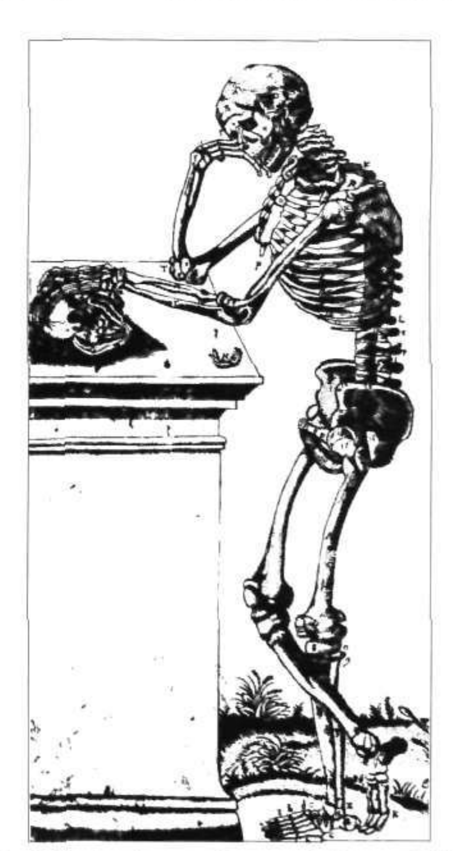
Dès la Renaissance, l'univers apparaissait comme une chose solide, pesante comme de l'or et mesurable comme du drap. Le regard des savants, dirigé vers le ciel, était descendu vers les choses. Les objets se découvraient soudain porteurs de réalité; ils devenaient les clefs de la connaissance. La science consista dès lors à examiner leurs propriétés objectives, ainsi qu'à inventer des moyens et outils nécessaires à cet examen. Le renversement d'optique était considérable.

En ce qui concerne la peste, la cause théologique n'apparut plus aussi assurée. C'est dans l'environnement physique du malade qu'on rechercha et reconnut l'origine de la maladie. On remarqua que le manque d'hygiène corporelle, la misère, l'entassement des habitants dans des quartiers insalubres, la malpropreté des rues semblaient favoriser la propagation de la maladie.

Puis l'objectivité s'étendit au malade lui-même. La pratique des autopsies et celle des examens anatomopathologiques (les premiers concernant la peste datent de 1720) permirent de préciser les lésions organiques de la maladie. Ce sont enfin les recherches bactériologiques, autorisées par le nouveau développement technique, qui conduisirent en 1894 à la découverte du bacille pesteux.

Tous les doctes aujourd'hui savent que l'agent de la peste est un micro-organisme, de dimensions, de morphologie, de structure chimique connues, véhiculé par la puce du rat. Cet agent pénètre dans le corps du malade et y occasionne des lésions, elles-mêmes responsables des symptômes observés. Il n'a donc pas fallu moins qu'un bouleversement social considérable, et une succession de révolutions, pour permettre les connaissances actuelles sur la peste et éclairer certains aspects de sa propagation.

L'histoire est parfois bouffonne dans les plus grandes tragédies. Ainsi la théorie du



**A. Vésale, *Le squelette méditant*, 1543**

XIV<sup>e</sup> siècle sur la responsabilité des juifs a eu pour effet de renforcer périodiquement, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idéologie alors dominante, et l'organisation sociale qui lui était liée. Elle a montré ensuite, par un retournement inattendu, que cette organisation et son idéologie étaient les véritables soutiens des conditions misérables favorisant l'épidémie; qu'elles étaient justement ce qu'il convenait d'abattre pour en finir avec cette maladie.

Les nouvelles théories microbiennes, partout reconnues, n'ont cependant jamais été capables d'expliquer seules la survenue et le développement des infections, et de la peste en particulier. L'apparition des épidémies et leur recul spontané, le fait que la peste semble choisir certains individus et en épargner d'autres, selon des critères mystérieux, ne relève d'aucune explication bactériologique. Il existe apparemment un facteur indépendant de l'agent infectieux, en relation avec les caractéristiques personnelles de l'infecté, sa qualité de sujet malade, dont l'expression clinique a échappé aux médecins du Moyen Âge, comme à ceux d'aujourd'hui. [...]

## LE VIRUS

La formation préparatoire à l'ordination des médecins actuels, et plus encore celle qu'exige l'intronisation de leurs maîtres, comporte plusieurs disciplines logiquement construites. Il a donc fallu que l'idéologie ait une puissance singulière, ou qu'une raison plus obscure y participe, pour permettre la confusion entre les causes nécessaires et les causes suffisantes de cette maladie — et pour se tromper encore dans chacun des cas.

On ne peut pourtant commettre une telle erreur sans risquer de s'entendre dire un jour que la possession d'un stéthoscope est bien suffisante à l'exercice de la médecine, et celle d'un microscope à la recherche bactériologique, puisqu'elles sont apparemment nécessaires.

Le diagnostic de sida repose sur l'observation de troubles caractéristiques pouvant être provoqués par un virus, par divers toxi-

ques (corticoïdes, immunodépresseurs), par d'autres facteurs pathogènes (nutritionnels, congénitaux, morbides). On réserve le nom de sida aux seuls cas suscités par le virus. Celui-ci est donc nécessaire à la maladie, pour la raison suffisante que sa définition exlcut toute autre cause connue. Une même rigueur aurait par exemple permis d'appeler «peste judaïque» les cas de contagion où les «porteurs de peste» étaient juifs.

Ce virus, nécessaire par postulat, n'a pas une structure constante. C'est un objet variable dans sa composition et dans son organisation, initialement défini par les troubles qu'il entraîne et nécessitant quand même certains caractères particuliers. On appelle donc virus du sida, ou H.I.V. (virus de l'immunodéficience humaine), tout virus pouvant parfois induire les symptômes du sida (les «chercheurs» attribuent des numéros à ces microorganismes au fur et à mesure de leur découverte).

Ce virus variable serait apparu depuis peu. La preuve en est que personne ne le connaissait. Ou, peut-être, n'exerçait-il ses ravages que de façon très insignifiante depuis des siècles? Certains tendent à penser qu'il serait en quelque sorte le singe d'un autre virus, à moins que ce ne soit le contraire.

Des disputes se sont élevées entre deux conciles nationaux, pour savoir à qui il convenait d'attribuer cette trouvaille. Le perdant pourra s'en consoler en découvrant le microbe de la migraine. La procédure est codifiée: réserver le nom de migraine aux seules causes infectieuses, et celui de microbe responsable à tout micro-organisme à découvrir pouvant être incriminé ici. On sait qu'au cours de la peste noire les barbiers-chirurgiens (concurrents méprisés des médecins) ont parfois été accusés d'être «porteurs de peste» (il n'existait pas alors d'acupuncteurs): cette responsabilité, partagée avec celle des juifs, troublait la pureté théorique. Nos confrères du XIVᵉ siècle, s'ils avaient eu notre esprit, auraient appelé «juif» ou «enjuivé» tout «porteur de peste». Le diagnostic était cette fois imparable.

On aurait tort de penser que le virus du sida, dont on a démontré la nécessaire responsabilité par un procédé si remarquable, est au moins suffisant pour induire la maladie, et qu'un individu mis en contact avec ce virus se trouvera atteint d'immuno-déficience acquise. Puisque nos mœurs scientifiques nous ont familiarisés avec les statistiques et les chiffres, en voici quelques-uns:

Plus de 60 p. 100 des enfants nés de mère atteinte de sida et mis par conséquent pendant neuf mois en contact étroit et permanent avec le H.I.V. (le placenta est habituellement perméable aux virus) n'en sont pas infectés (sida 1989 *Unaformec*). Des observations identiques concernant les partenaires sexuels des malades (la transmission hétérosexuelle d'un partenaire régulier ne dépasserait pas 20 p. 100 selon certaines études). La pénétration virale, par contact sexuel ou placentaire, exige un terrain favorable.

Neuf ans après le début de l'infection, plus de 50 p. 100 des infectés (par le terrible virus) ne présentent aucun symptôme de la maladie (sida 1989 *Unaformec)* et un grand nombre d'entre eux ne sont vraisemblablement plus porteurs du virus (*Le Sida* — Joussay et Donadieu. Éd. Maloine). La virulence du H.I.V., après sa pénétration, dépend encore exclusivement du malade lui-même.

Ces chiffres suffisent à infirmer la seule responsabilité virale. Ils ne sont pas nécessaires. D'autres constatations permettent les mêmes conclusions. Le virus est présent dans le sang des malades, mais les moustiques ne transmettent pas la maladie. Il se trouve encore dans la salive et dans la sueur des infectés, mais ni leur contact ni leurs baisers ne sont contagieux. L'incompatibilité de ces observations avec la théorie virale n'a pas échappé à ceux-là seuls qui voulaient croire à la contagiosité des malades, pour donner des fondements à leurs passions xénophobes et à leurs pauvres fantasmes sexuels. Les mises au point officielles, qui doivent pourtant soutenir la théorie virale, paraissent plus mensongères encore.

Enfin, le choix des victimes n'est pas aléatoire. Le sida affecte tout d'abord des individus à risques, présentant toujours des perturbations associées. Certaines de ces perturbations sont connues. Les facteurs qui les occasionnent aussi.

Si le seul contact, même sexuel, même placentaire, prolongé et répété, avec le virus, ne suffit pas à transmettre l'infection; si en outre une partie seulement des infectés risquent d'être un jour atteints de sida; *si*, enfin, des cofacteurs pathogènes, multiples et indépendants du virus, en favorisent la survenue, il n'est plus possible de dissimuler qu'il s'agit là d'une maladie de ce que les doctes appellent le terrain morbide et qui n'est, comme on le verra, ni morbide, ni passif. Le virus n'est pas plus la cause du sida qu'un chef d'État n'est la cause du régime qu'il sert. C'est au contraire un certain mode d'organisation préalable, régissant les relations entre les parties, et celles de l'organisme avec son environnement, qui prépare et conditionne un tel régime, une telle infection. La cause du sida est une perturbation physiologique favorisant la pénétration et la diffusion du H.I.V. [...]

***La peste pendant le siège de 1635 (collection Bibliothèque nationale de France)***



CE VIRUS VARIABLE SERAIT APPARU DEPUIS PEU. LA PREUVE EN EST QUE PERSONNE NE LE CONNAISSAIT.

## LE TERRAIN MORBIDE

On appelle terrain morbide pré-infectieux un affaiblissement des défenses naturelles, spécifiques ou non, dont dispose un organisme en bonne santé contre un agent infectieux.

Cette notion est connue depuis l'origine de la microbiologie: la survenue spontanée et la gravité de n'importe quelle infection dépendent toujours de la qualité et de l'intensité de mécanisme anti-infectieux naturel. La connaissance et l'amplification de ces mécanismes apparaissent donc très souhaitables au cours d'infections pour lesquelles n'existe aucune médication anti-infectieuse.

La médecine canonique, qui domine les conciles, les académies, les instituts, les universités, reconnaît le rôle et l'importance des terrains morbides. Elle les ignore pratiquement dans sa démarche thérapeutique. Le seul «agresseur microbien» est l'objet de sa stratégie, et elle dispose pour cela d'un armement

antimicrobien constamment modernisé. Elle se prépare à affronter le virus du sida, et les médias nous informent de l'excellent état des troupes et de l'intendance, mais du moral médiocre des chefs. On parle d'une guerre très longue, de défaites multiples pendant plusieurs années. À vrai dire, personne n'en connaît l'issue.

Jusqu'à cette épidémie, la négligence des terrains morbides n'avait pas eu de conséquences trop visiblement catastrophiques: soit qu'on ait disposé d'anti-infectieux efficaces, soit qu'il se soit agi d'affections guérissant assez souvent spontanément sans séquelles, ou n'occasionnant qu'un nombre de morts et de handicapés négligeable (relativement aux accidents de la route, point neutre de l'indifférence).

On sait qu'il n'en est pas ainsi pour le sida. L'épidémie actuelle pose donc pour la première fois, avec l'urgence d'un ultimatum, le problème de la correction des terrains morbides.

Quelques francs-tireurs des médecines dites «parallèles» se sont faits les apologistes de cette défense du terrain. Leurs déclarations de principe sont plus convaincantes que les moyens qu'ils mettent en œuvre, personne n'ayant jamais pu montrer les relations entre leurs procédés et les mécanismes anti-infectieux correspondants. Leur pratique semble relever plutôt d'un acte de foi.

L'origine du mal, l'importance respective des «forces démoniaques» et du «péché originel», la préférence accordée aux exorcismes ou aux purifications travaillent toutes les métaphysiques. Tandis que les doctes pourchassent les démons microbiens, les partisans de la défense du terrain sont les huguenots de ces papistes-là. Ils diffusent abondamment leurs théories schismatiques: les indulgences officielles n'atteignent pas la source du mal qui est une «déficience» du malade lui-même. Elles apportent même un surcroît de malignité et pervertissent ceux qui les reçoivent. Ils prônent de leur côté la purification intérieure par l'alimentation biologique, le pollen des fleurs, la gelée royale, les oligo-éléments, les médecines naturelles, l'équilibre émotionnel, avec ou sans gourou. Quelques activités lucratives se sont développées à partir de leurs théories et des méthodes qui en dérivent. Le sida aussi les intéresse.

En ce qui concerne la correction des terrains morbides, fondamentale pour le sida, ceux qui s'en sont faits les propagandistes se soucient peu de raisonner, et ceux qui s'efforcent de le faire n'en ont rien à dire.

De telles curiosités ne sont pas exceptionnelles. Il s'agit en général de lieux piégés, dont l'exploration entraîne la destruction complète d'un édifice qu'on souhaiterait plutôt conserver.

On a remarqué depuis longtemps le rôle de cofacteurs aggravants dans la genèse de terrains morbides particuliers, l'hérédité, l'âge, les maladies antérieures, l'alimentation, le comportement, le climat, les émotions. Ainsi, le terrain prétuberculeux est aggravé par une morphologie longiligne, par la lèpre, la silicose, la sous-alimentation, le défaut d'ensoleillement, la fatigue physique, des perturbations affectives. Pour le sida, on a relevé, entre autres, le rôle de quelques infections, de la sous-alimentation, l'effet immuno-dépresseur de l'héroïne et d'autres drogues. [...]



AVIS AU PUBLIC

RIEN n'eſtant plus neceſſaire que de faire enlever & enterrer les Cadavres. Meſſieurs les Echevins exhortent les perſonnes zelées qu'il y a dans la Ville, d'avoir la bonté de ſe preſenter & de monter à Cheval pour contribuer à l'enlevement & à l'enterrement des Cadavres, par leur preſence & par les ordres qu'ils donneront à ceux qui s'emploïent à des pareilles Fonctions, outre l'Action meritoire qu'ils féront, & la gloire qu'ils acquerront de ſervir leur Patrie dans une occaſion auſſi eſſentielle, la Communauté donnera des gratifications à ceux qui voudront en recevoir, & on rembourſera tout ce que ces perſonnes zelées donneront pour l'enlevement & l'enterrement des Cadavres, tant dans la Ville qu'à la Campagne.

A Marſeille le 3 Septembre, 1720.

***Avis au public formulés par les échevins de Marseille, le 3 septembre 1720***

La théorie microbienne, orthodoxe ou schismatique, n'est pas pleinement satisfaisante. Ni l'agresseur microbien ni ce qui est connu du terrain morbide ne suffisent à expliquer la survenue et le développement spontané de nombreuses maladies infectieuses, et du sida en particulier. C'est l'ensemble de la théorie qui est perverse.

Elle repose depuis son origine sur un étrange postulat dont la fausseté apparaît dès l'instant qu'on le considère, et qui n'est, pour cette raison, jamais exposé. Sa claire énonciation révèle les relations qu'il entretient avec l'ensemble de l'idéologie issue de la civilisation marchande.

## LE PRIX DU SANG

La survenue d'une épidémie résulte toujours d'une accumulation de cofacteurs homologues (inducteurs d'une même réaction vivante). Cette accumulation dépend elle-même de conditions historiques particulières.

L'expansion industrielle a ainsi créé, au siècle dernier, des zones de «sous-alimentation» et de «sous-ensoleillement» en même temps qu'un déracinement social, une «perte d'identité» liée au nouveau mode de travail. Chacune de ces conditions, matérielles et psychiques (Wittkower 1949, Porrot 1950, Pasche 1951) est aujourd'hui reconnue comme «cofacteur» de la tuberculose. Elles sont homologues au bacille de Koch et entre elles.

Au stade ultérieur de la reconstruction du monde et des consciences, selon les lignes de force du système marchand, les pesticides, la radioactivité et d'autres formes de perturbations mentales ont contribué au développement de la maladie cancéreuse.

Si les arguments, à la fois épidémiologiques, cliniques et thérapeutiques, montrant que l'idolâtrie religieuse et la continence sexuelle se sont associées à quelque défaut précis d'hygiène pour produire la peste, n'intéressent plus nos contemporains, on peut espérer les distraire davantage de leur carrière professionnelle, de leur pouvoir d'achat, de leurs luttes politiques, en observant comment «les conditions extraordinairement neuves dans lesquelles cette génération, dans l'ensemble, a effectivement vécu» concourent précisément à la dernière épidémie des temps marchands.

Les porte-parole de l'idéologie médicale encore dominante ont admis assez vite (Luc Montagnier, *Bulletin du Conseil de l'ordre des médecins*, juillet 1988) que cette épidémie, véhiculée par un virus «probablement très ancien... peu pathogène jusqu'à une époque récente», a exigé la conjonction de «cofacteurs... liés à notre civilisation...» parmi lesquels on évoque «des modifications immunitaires, par la pollution, l'alimentation, des effets psychologiques».

Des cofacteurs du sida «liés à notre civilisation», on doit relever d'abord l'effet des perturbations de l'environnement, dues à la civilisation marchande à son stade extrême, le retour des famines, la néo-alimentation moderne, la pollution atmosphérique.

1. Toute grave dénutrition provoque une dépression immunitaire, et peut donner lieu aux mêmes symptômes que le sida (document n° 03125 du Center of Disease Control). La sous-alimentation endémique est un des cofacteurs de l'épidémie africaine de sida.

2. Les déficits minéraux, résultant des procédés modernes de culture et d'élevage, peuvent occasionner des dépressions immunitaires identiques. Une seule carence en zinc, par exemple, entraîne un effondrement des mêmes lymphocytes $T_4$, atteints par le virus du sida (*Archives of Dermatology*, août 1985). La malnutrition généralisée actuelle est un autre facteur de la maladie.

3. Enfin, aucun médecin n'ignore que la radioactivité sert à induire des immuno-dépressions expérimentales; qu'elle est même utilisée dans ce but pour accroître la tolérance aux greffes. La pollution radioactive de l'air, de l'eau, des aliments, ajoute ainsi ses effets à ceux de la malnutrition moderne, pour effondrer les défenses immunitaires.

La médecine actuelle, en détruisant les défenses vivantes, peut contribuer encore à la survenue d'un sida. Cette responsabilité est connue pour de nombreux médicaments. Elle l'est moins publiquement pour d'autres.

Le cas de la cortisone et des immuno-dépresseurs est exemplaire. L'un d'eux, la Ciclosporine, isolée en 1976 d'un champignon et commercialisée par les Laboratoires Sandoz, est la substance la plus manifestement homologue au virus du sida (même cible cellulaire, mêmes infections, mêmes tumeurs). Elle est simultanément le meilleur immuno-dépresseur actuel. Elle permet ainsi la tolérance des greffes et l'absolue marionnettisation du vivant. Elle réalise pratiquement le fantasme de Pinocchio. Le voilà donc, dans toute sa vérité, le «terrain

du sida». Mais, bien sûr, ce n'est pas Sandoz qui produit de telles merveilles, c'est notre époque.

On a beaucoup parlé du rôle de quelques virus (Epstein-Barr, Cytomégalovirus, Hépatite B, Herpès simplex) dans l'aggravation du «terrain sidéen». Ils mobilisent en effet le même appareil défensif, et certains peuvent induire des symptômes généraux identiques à ceux du H.I.V. Ils préparent le «terrain sidéen» et, inversement, le sida favorise leur diffusion. Ces infections présupposent toutefois un terrain favorable, qu'elles ne créent donc pas. D'autres, en revanche, délibérément provoquées, créent peut-être un tel terrain. Il s'agit de certaines vaccinations. En 1987, pendant plusieurs semaines, le *Times* s'est fait l'écho des inquiétudes suscitées à ce propos chez certains scientifiques (par exemple, survenue brutale d'un sida chez un soldat de l'armée américaine, quelques jours après une vaccination antivariolique, et décès un mois plus tard). L'épidémie africaine est justement apparue à la suite d'un programme de vaccinations massives, le programme *Who*, destiné à éradiquer la variole d'Afrique, et le virologue américain Robert Gallo a admis la possibilité d'une relation entre cette campagne et l'épidémie. Les journaux français n'en ont guère parlé, à l'exception du *Monde*, dont les mensonges (23 mai 1987) ont donné lieu à une mise au point dans la presse spécialisée (*Le Concours médical*, 19 septembre 1987).

DES COFACTEURS DU SIDA «LIÉS À NOTRE CIVILISATION», ON DOIT RELEVER D'ABORD L'EFFET DES PERTURBATIONS DE L'ENVIRONNEMENT.

Plus graves encore apparaissent les désordres immunitaires occasionnés par les drogues anxiolytiques. Comme n'importe quelle réaction vivante, le «terrain sidéen» est simultanément physiologique et mental. Ainsi, la cortisone, qui favorise un tel terrain, provoque d'abord une excitation euphorique, puis des symptômes dépressifs. Inversement, «tous les travaux récents, français et étrangers, démontrent de façon indiscutable que l'usage des drogues entraîne de graves anomalies immunologiques, chute des lymphocytes $T_4$, inversion du rapport T4/T8, et déficit en IgA» (Joussay et Donadieu, *Le Sida*, Éd. Maloine). Il s'agit très précisément des perturbations occasionnées par le virus du sida, et ces drogues, universellement diffusées, lui sont bien homologues. Elles participent à la flambée épidémique et renseignent, en outre, sur l'aspect mental du «terrain sidéen».

Le rôle des «affects mentaux» dans les désordres immunitaires a fait l'objet de travaux scientifiques (voir *La Recherche*, mai 1986), et leur responsabilité dans l'épidémie de sida a été évoquée par les officiels (Montagnier, *op. cit.*).

La nature des «affects mentaux» sidagènes n'est pas si difficile à reconnaître. C'est nécessairement la même que celle de facteurs homologues, dont on connaît les effets psychiques, et partant celle de l'intoxication par les drogues anxiolytiques: réduction de l'angoisse et euphorie, bientôt suivie d'une angoisse accrue et d'un besoin renouvelé de la drogue elle-même.

L'homologie précédemment signalée entre ce mouvement mental et celui qu'engendrent les conditions modernes de la civilisation marchande, homologie responsable de toxicomanies actuelles, oblige à reconnaître, dans ces conditions elles-mêmes, la cause la plus générale du «terrain sidéen». Le détournement des désirs, de la volonté, de toute activité humaine, leur enfermement dans des objets, entreprises, images, où ils nourrissent précisément ce contre quoi ils se dressent, leur épuisement progressif dans ce piège invisible, voilà bien la grande force sidagène de notre temps, et cette épidémie est l'heureux aboutissement de notre belle civilisation.

La question finement posée par des artistes d'un autre temps, au cours d'une récente rétrospective officielle, de savoir si la «maladie des médias» serait ou non plus grave que le sida, est donc naturellement niaise, comme on pouvait s'y attendre sur un tel podium. Le sida est le lieu exact où convergent un ensemble de forces dont les médias sont les véhicules privilégiés.

L'importance relative des cofacteurs homologues est variable dans la formation et l'émergence d'une maladie. La perte d'identité, chez Kafka et Chopin, a eu le même effet prétuberculeux que, pour d'autres, la malnutrition, le sous-ensoleillement, la silicose; de même l'intoxication chronique par les nitrites cancérogènes (fertilisants et conservateurs) était tout à fait superflue pour les irradiés d'Hiroshima, ou ceux de Tchernobyl. C'est toujours la sommation des cofacteurs homologues qui déclenche la maladie.

LE DÉTOURNEMENT DES DÉSIRS, DE LA VOLONTÉ, DE TOUTE ACTIVITÉ HUMAINE, LEUR ENFERMEMENT DANS DES OBJETS, VOILÀ BIEN LA GRANDE FORCE SIDAGÈNE DE NOTRE TEMPS.

Ainsi, en Afrique, la sous-alimentation et les vaccinations ont peut-être joué un rôle plus grand que les facteurs mentaux. Ailleurs, ce sont plutôt les conditions de vie excessives, associées ou non aux toxicomanies et aux conduites sexuelles qu'elles favorisent, qui produisent le «terrain sidéen».

Quoi qu'il en soit, des infections homologues apparaissent alors, à divers agents microbiens, qui aggravent ce même terrain. Un tout petit virus, auparavant peu pathogène, mais homologue aux précédents facteurs, vient alors accomplir les conditions qui l'ont suscité et amplifier la destruction des défenses immunitaires. Il se transmet principalement par la greffe de sang ou d'organe, par la seringue des toxicomanes, par les relations sexuelles.

Le maintien des mêmes conditions sociales, alimentaires, toxiques, sexuelles, aggrave ce terrain lentement (et donc la diffusion du H.I.V.), ou parfois brutalement du fait d'un vaccin ou d'un traitement médical intempestif. On voit surgir alors d'autres infections, dites «opportunistes» (dont la tuberculose), homologues à cet état aggravé, ou des

***Planche anatomique de Leonardo Da Vinci***





***Saint-Roch soigné par un ange et alimenté par son chien (gravure sur bois du XV[e] siècle, coll. Institut Pasteur, Paris)***

tumeurs cancéreuses, qui caractérisent le sida déclaré.

La civilisation marchande qui nous avait apporté dans un premier temps la tuberculose, et au stade ultérieur la maladie cancéreuse, nous les ramène ainsi en excès, à l'agonie de cette civilisation. Et, comme on revit, dit-on, à sa dernière heure, les événements passés, cancers et tuberculoses jaillissent du sida, comme le bouquet de cet âge d'or.

L'apparition brutale d'une épidémie, dans des conditions multifactorielles lentement évolutives, dépend d'un seuil quantitatif de surgissement. L'épidémie de peste, véhiculée par la puce du rat, n'apparaît, par exemple, que lorsque 11 p. 100 des rongeurs sont contaminés. Il y a dix ans un seuil a été atteint pour le sida, et la civilisation marchande est attirée vers ce «trou noir», dans cette «sphère de Schwarzschild» qui conduit inéluctablement à une épidémie de grande envergure.

À Kinshasa, c'est la maladie des prostituées, des «femmes soumises». Dans l'ancien vocabulaire religieux, la prostitution désignait la soumission aux idoles. Les hommes des temps marchands se sont prosternés devant la loi des choses mortes, devant la mort elle-même. C'est pourquoi ils ne la voient plus. Enchaînés à des machines qu'ils ont fabriquées, fouettés par des kapos qu'ils se sont donnés, nourris d'ersatz, respirant un air malsain, émasculés, souvent drogués, parfois amputés, ils paient le prix de cette soumission. Le sida est l'épidémie du temps de la servitude extrême, de la prostitution des corps et des âmes, du contrôle médical absolu.

Il n'y a d'esclave parfait que mort. Au dernier degré de la soumission, l'être vivant implose, s'effondre sur lui-même et meurt. Le choix entre l'esclavage et la mort ne se pose donc plus aujourd'hui. Dans certaines grandes métropoles, le sida est déjà la maladie qui tue le plus d'hommes entre vingt et quarante ans. En 1990, le nombre des malades avoisinera le million, et celui des infectés double chaque année. •

*Michel Bounan, médecin vit à Paris. Il a publié* Le temps du sida, *1990,* L'État retors, *1992 et* La vie innomable, *parus ches Allia.*




Finaliste du Grand Prix 1993 du Conseil des Arts de la Communauté Urbaine de Montréal (avec le Musée d'Art contemporain, le Nouvel Ensemble moderne, le Théâtre du Nouveau monde et la Fondation Jean-Pierre Perreault), Vice Versa a gagné le Prix de reconnaissance dans la catégorie Littérature. Dans la photo de Julie d'Amour-Léger le jour de la remise des prix, on reconnaît Danielle St-Denis (de la Banque Laurentienne, commanditaire de *Vice Versa* pour cet événement), Carole Gagné (de la Banque Nationale), Mario Demers (des Messageries Dynamiques), Alain Pilon (peintre), Denis Martineau, Bruno Jobin (Zone Productions), Gianni Caccia, Fabrizio Gilardino, Nicole Brossard (du Conseil des Arts de la CUM) et Lamberto Tassinari.

A graduate of the University of Montreal, where he studied art history, Carl. M. George began his filmmaking career in 1985. Since then he has kept constantly busy producing movies — "The Last 40 Days", "Miami, The Last Resort", "DPHG Mon Amour", "6 Feet", "The Right to Love", among others. His work has been shown at the Whitney Museum of American Art, and the Museum of Modem Art in New York, the Boston Museum of Fine Arts, and at numerous film festivals in the United States and Canada. At the moment, he is working on a film adaptation of "La Vieja Rosa", a novel by the Cuban writer, Reinaldo Arenas. In late 1992, Carl George travelled throughout Cuba. His observations of the current social situation there have inspired a video work-in-progress entitled "La historia me accusara".



***In the streets of La Habana***

# HOW TO MAKE A FILM ABOUT A DISSIDENT AND GAY WRITER IN CUBA

*Extracts from an interview with Carl George by Sarah Shulman on Wednesday, February 17th 1993 – New York City*

*Photos by Claire Jachymiak*

SARAH SHULMAN: *Why are you making a feature film based on Old Rosa, the Cuban novel by author Reinaldo Arenas?*

CARL GEORGE: The novel was given to me by a friend who was working at Grove Press — he had several copies in his knapsack and he gave me one. I had never heard of Reinaldo Arenas. This was about 1987 and the book sat unread on a shelf for a year. As soon as I read it I knew it was a very profound novel that would be perfectly suited to film. I decided to contact the author about making a film from this book. So that's what I did.

*Did you know anything about Arenas' history when you went to the publisher?*

Nothing at all. I had never heard of him. I wasn't really into Cuban politics per se. I knew some basic information like most people. Things have changed for me of course.



***A cigar Factory***

*So you called the publisher...*

I called Grove Press and they said if I wrote a letter to him they would forward it. He lived in New York. I wrote a letter asking him if I could make the film. Several months later I got a phone call from him at my home and he said "I was so happy to get your letter and I would be thrilled if you would make a movie based on this novel". He said "When I wrote the novel I knew that it was perfect for a film". It is really. Then I met Reinaldo several times. He lived in Hell's Kitchen. He was very poor, contrary to what people in Cuba thought. The few people I talked to about Arenas and some who knew him personally presumed he was wealthy. I guess that's the kind of distorted sense of reality a lot of people have living in the vacuum of a Socialist country.

*Even in America people think famous artists are wealthy.*

That's true. If your name appears once in the New York Times you're a millionaire. But of course it wasn't true with him. He was very poor. He lived in a small, one bedroom, sixth floor walk-up. There was old linoleum on the floor, it hadn't been painted in years. There was not much furniture, a small sofa covered

in plastic flowers. Nothing, nothing. It was the very small apartment of a poor person. In the bedroom there was a typewriter and a bed. He had been living there for many years. He came to the U.S. on the Mariel boatlift in 1980.

*What was his publishing history in Cuba?*
The only book of his ever published in Cuba was his first which he wrote at the age of 18, "Celestino antes del alba", published in 1967. It was considered a masterpiece and he was given the UNEAC prize (Union of Writers and Artists of Cuba) — it is a brillant book. Then his work started to change and he became more political, more critical. In his poem "El Central", he draws an analogy between the kind of oppression that was taking place in the 60's and 70's in the forced labor camps, the genocide of Cuba's Indians by the Spanish Conquistadors and the use of black slave labor in colonial Cuba. Surveillance of him and his activities intensified. He lost his job at UNEAC and I could not find any mention of him in the reading rooms or archives. Nothing. He's wiped out of Cuban history.

*When was he in prison?*
In the mid 70's he was in El Morro, an ancient old fortress at the entrance to the Bay of Havana. It is now a museum, at least in part. One section of it is still a prison called La Cabana. There were also the UMAP camps (Military Units for Aid to Production) which were forced labor camps that existed from 1965 to 1967. They were abolished but there were other people and camps before and after UMAP. Reinaldo served time in the Manuel Sanguily forced labor camp in Pinar del Rio in 1970.

*Old Rosa* is dedicated to Nelson Rodriguez Leyva, the author of a book of children's short stories called El Regalo (The Gift). Nelson was imprisoned in 1965 in a UMAP camp in the province of Camagüey. After his release in 1971, he used a hand grenade in an attempt to hijack a Cuban Nation Airlines plane to Florida. The attempt failed and he and his friend Angel Lopez Rabi, age sixteen, were shot by firing squad. *Old Rosa* is loosely based on Nelson's story but it is the story of anyone who ever served time in those camps.

*So you had a correspondence with him and he died without any written agreement with you?*
We had an agreement verbally and I had a lawyer draw up a contract — a very standard options agreement contract. He looked it over and showed it to Nestor Almendros who was his good friend. They agreed on it more or less but they wanted some revisions so they sent it back to me. They also previewed some of my film work and seemed to be favorably impressed. In the meantime I left for Canada for the summer in 1990 and when I returned I tried to reach him but was unable to so I presumed he was on a book or lecture tour. Then one day in December of 1990 I was shocked to see his obituary in the New York Times. He never told me that he had AIDS and there was no way for me to know that he was ill since he didn't show any physical signs. His deterioration was very rapid — within 5 months he was dead. That's how it was left hanging with me an unsigned contract and my friend Reinaldo dead. At that point I was very depressed about the whole thing and I just put it aside for almost a year. In the fall of 1991 I decided to try one more time to see if I could revive the project. I was put in contact with a panel of people that Reinaldo had designated in his will to oversee all proposals concerning his writing. After a lot of work and several revisions, my proposal to make a film from *Old Rosa* was approved and I have at this time, a 3 year option agreement.



*Columbian born poet and novelist Jaime Manrique has agreed to write the screenplay?*
Yes. Jaime used to live in Hell's Kitchen a few blocks from Reinaldo. I think they met by chance in the neighborhood and became friends. I know that Jamie really respects Reinaldo's work. Jaime also teaches at a college in Vermont and he uses *Old Rosa* as a teaching tool so not only was he familiar with Reinaldo, he is also familiar with the novel. You put me in contact with Jaime and he was interested in the project right from the beginning. We are at this point ready to go. He is ready to write the script and I'm now trying to raise money.

*So why did you go to Cuba and what actually happened there?*
Well I figured that it was important since the novel takes place in Cuba spanning a 40 year period — from 1925 to 1965 — a pretty amazing period in Cuban history. I thought there was no way for me to do any kind of adaptation of the novel without first at least seeing some of the countryside of Cuba and meeting people who live there and talking to gay people about their present situation. It was a cultural exchange really. I didn't intend to film there because I knew, given the subject matter, that filming would be difficult or impossible. I did manage to write and I got into the culture a little bit.

*So how did you begin to make contacts? You flew in from Mexico or directly from the United States?*
Since I am a Canadian citizen I was able to procure a visa from the Cuban embassy in Ottawa. Of course I couldn't even say the name of Reinaldo Arenas in my application or it surely would have been denied. This is true for any recognized Cuban artist or activist who has claimed political exile. Their work is completely banned in Cuba. It is not only put away from public viewing, it is burned. So I told the embassy that I was working on a documentary about José Marti — mentor of the Cuban nation.

*So, did you try to meet friends — people who knew...*
Well, I became best friends with an initial contact — a lesbian whose name I will not mention. I met many other people on my own through various methods and she introduced me to many others. I met many gay and lesbian people.

*What is your superficial impression of gay life in Cuba?*
Gay men and lesbians that I knew in Havana described to me some of the difficulties particular to their lives. There is a long legacy of oppression and brutality of gay people under the Castro regime. On the other hand, they didn't seem too eager to embrace American rules around sexuality.



bikes. It wasn't like you could say lets go to the movies since there usually weren't any. The last few weeks I was there JFK did play at 2 theaters and everyone was going to see it.

*That's interesting that they would support the theory that Cubans killed Kennedy.*
It serves as fuel for the communist party line rhetoric that America is still out to get Cuba, and historically, the U.S. government has a record of hostility towards Castro and communism. Using that argument to shore up support for socialism is just so tired and stale at this point. I guess they could say "look at the lies that Hollywood films are propagating about the Cuban people". It's funny how things can be twisted to fit almost any agenda.

*Did you meet people with AIDS or people who admitted to having AIDS?*
Yes. I met people who were inmates in Los Cocos — the AIDS sanatorium outside of Havana. These particular patients were able to leave for 2 or 3 days at a time. A friend invited them to my apartment. I asked them to tell me the real story about the AIDS sanatorium. Of course, you must remember they were out for the weekend so anything they told me was the party line. They wouldn't do anything to jeopardize even the small bit of liberty they had managed to procure. They said that when a person is diagnosed HIV + and first arrives at the sanatorium he or she cannot leave for 6 months. During that initial period, the doctors take blood, do a full blood screen, monitor any changes in your health, perform other tests and get you on a drug program. There is an extreme shortage of drugs and syringes. I rode by Los Cocos about 15 kilometers out of the city. It looks like an old country club with many acres of land. Very tranquil, and in all of Havana it was probably the prettiest place I saw. Patients get fed regularly. After the initial 6 months they evaluate you and determine if you are "credible". This is the term they used in describing the process to me. If you are "credible" you are allowed to leave on the weekends with a chaperon from the sanatorium. When I asked what criteria is used to determine credibility they refused to answer. That is where the conversation ended. I imagine that if you're effeminate, if you're a drag queen, if you have a drug habit, if you display signs of sexual promiscuity, if you are a prostitute or hustler.

*Do they have Bactrim or any prophilacsis for PCP?*
I don't know what drugs are available. They were reticent to say or maybe they didn't know. What they did say was to tell all the AIDS activities in America that the best thing they can do for them is "shut-up". If they really want to help then get them drugs or information and if they think there is some injustice or human rights violations going on with the AIDS sanatoriums then they should put their efforts into attacking the "bigger" issue, meaning Castro and the regime. Every time there is a protest in the United States about the treatment of PWA's in Cuba, about quarantine, it comes down hard directly on them.

*But it's mandatory. They have no choice.*
No, they do not have a choice. They are prisons, that's what they are. The big problem is that the young kids, the one's who are hustling and prostituting told me that they will never go to a doctor because the doctor can take your blood and do an HIV test without your knowledge and then guess where you go if the test is positive... to an AIDS prison. Fuck it man, they refuse to go to a doctor.

*Did people ask you what is happening with AIDS treatments?*
No. People talked to me primarily about their immediate situation. They had no food. When you have no food your entire preoccupation is where and how to get food. A large percentage of my time there was spent in those fucking astronomically priced diplotiendas procuring food for myself and my friends. There was one supermarket in Miramar, the rich area of the city, where I could buy meat, fish and a few vegetables. The day before I left Cuba I went to the supermarket and spent almost $600 on groceries for the people who lived in my building. The old woman who lived below me started to cry. Beef and chicken are traditional staples of Cuban cooking so for her it was very special. So, getting back to the original question, people talked to me about the dire situation. We would sit around my apartment and talk or ride our

*How is AIDS discussed publicly?*
There is a small office of AIDS information near the University of Havana. I didn't go into it but I did see it one day while riding my bicycle. I think it is run by a doctor who is HIV+ and that's all that I really know. I don't know what kind of information they disseminate. People from ACT UP went to Havana in the fall of '92 and they probably know more than me about what information is available to the public, but I'm sure that since they were on an "official" visit to Cuba for an HIV-AIDS conference they were shown and told only what the government wanted them to know. Highly planned. The Cuban government reports 862 cases of HIV and certainly this is a modest estimate. There are more than 10 million people in Cuba so proportionately the numbers seem low. There has been much controversy around the soldiers returning from Angola and the fact that many of them are now testing HIV+. Many of them have been back in Cuba for years. How many people have they infected? One friend told me that when she could finally gather the resources to visit a friend of hers who was an inmate/patient in Los Cocos, the cab drivers would refuse to drive close to the place for fear of "catching" AIDS and they would leave her on the side of the road a half mile away. Of course there are many parts of the United States where the level of ignorance about AIDS and HIV is the same or worse. One night on Cuban television there was a program about AIDS and HIV is the same or worse. One night on Cuban television there was a program about AIDS. A reporter asked a doctor questions and he replied with the usual transmission info — sharing needles, unprotected anal sex, etc. He kept using the term "lifestyle choice" to refer to homosexuals. The program then cut to a 16 second clip of a gay man in Los Cocos saying "gays are crazy, crazy! That's how I got in here because gays are having unprotected sex. People please be careful... gay people are crazy!" Cut. Back

to the reporter asking the doctor more questions then... Cut... to another gay man wearing a vest with sequined lapels, dyed blond hair and a sparkly disco tie and he was saying "if I had my life to live over I wouldn't be gay. I am in here because I'm gay". He was so full of guilt and self hatred and fear. He also said that he was a dancer and they burned his costumes at the Tropicana because no one would wear them for fear of "catching" AIDS.

*What's the difference between Los Cocos and The UMAP prison camps of the 60's? There's no forced labor?*
No. There is no forced labor. I asked the inmates if they did any work and they said it was not mandatory but if you wanted to do something you could, like painting, reading or writing. Later during the television program they cut to another inmate/patient at Los Cocos and he was a young rock kid who had "SIDA" tattoed on his hand. He contracted HIV by sharing needles and his two girlfriends were also in the sanatorium because they self infected with HIV so they could be in there with him. A tragic cult thing. They all had SIDA tattooed on their hands. The camera kept focused on their hands while they spoke. This is the information the general population is getting and surely the vast majority of people in the country watched the program since there are only 2 television stations. A lawyer who lived across from me believed that the sanatoriums were the best solution because they protected the general population. "At least you know they are there" he said. I told him he was an asshole and he was deluding himself into complacency and a false sense of security by thinking that way. He didn't want to hear it but I think he understood how wrong he was.

**The Cuban government reports 862 cases of HIV and certainly this is a modest estimate. There are more than 10 million people in Cuba so proportionately the numbers seem low.**

*Did people ask you questions about the United States?*
Yes, a few, but they were more interested in my opinions about what I was seeing and how I was digesting and interpreting all the information. Many people asked me if I would go back and tell the "truth", "La verdad". Will you please go back and tell the truth? Tell them what you really saw with your own eyes.

*Did you meet anyone who was pro-Castro?*
Nobody. I met young, old, famous, poverty stricken, prostitute, artist, gay, lesbian, straight... nobody. I met nobody who was pro-Castro, but that is not to say that there aren't many who are — there are surely many people who are pro-Castro.

*How long were you there?*
2 months.

*It's amazing.*
There's going to be a lot of violence when the government falls. Most Cubans love Cuba and most don't want to leave. They hate the situation but if things change they will stay. Many Cubans feel deep, deep anger against other Cubans who haved worked for the government enforcing the repressive system and the Cubans who work as security in the restaurants and hotels and enforce the apartheid system — just like black soldiers who work for the South African Government.

*I went to East Germany in 1983 and it is just so incredible watching it now because you see people who we were aware of turned out to be informers and all that stuff. It's all going to come out.*
Well you know, it was apparent to me that some people that I met will immediately embrace a right wing capitalist agenda. The young people I met hate Marxism so much — it was drilled into them all through school and they seemed to really resent it. I mean, the young guy who graduated with a masters degree in literature from the University of Havana and now sells candy to tourists in the lobby of a hotel — every morning he wants to slash his wrists. That, for him, is what socialism has to offer and he hates it, and I could cite several more examples. Almost all of the people I met had never been off the Island.

*The thing about not being able to travel is just so infuriating to people.*
They would ask me if I had been to Europe, to Paris and London. I felt a little guilty to say yes but they wanted to know all about it, every detail. There was such a look of wonder on their faces. It was so frightening to think of all the people who have died escaping on rubber rafts in the shark infested waters between Havana and Miami. I had horrible nightmares while I was there and just last week I heard from friends in Toronto that 4 people I knew in Havana were arrested for planning to escape in this manner. They are now in "prison domicile" — "house arrest", meaning they are confined to their apartments since the jails are completely overcrowded and they are under strict surveillance. There was a saying that I heard repeated many times while in Cuba:

"Yo preferio un final horroroso que un horror sin fin"

"I'd prefer to end in horror than live a horror without end." •

*Sarah Shulman is an American publicist living in New York.*

## COUPABLE DU MAL D'AMOUR

*Les jardins de Méru*, récit, par Denis Bélanger, 138 pages, Éditions Boréal, 1993.

«J'ai tellement baisé que la punition ne pouvait être que monstrueuse.» La punition, c'est le sida. Denis Bélanger se montre plus coupable que victime. *Il paye. Il n'a que ce qu'il mérite. Il avoue ses fautes*, ses frasques, ses nuits. Il se confesse. Cherche-t-il l'absolution auprès de ses lecteurs? Certes mais seulement faute de la trouver en lui même ou auprès de quelqu'un d'autre: Dieu, par exemple; ou un simple ami. Voilà ce que l'on retient tout d'abord à la lecture du récit *Les jardins de Méru*, le dernier livre de Denis Bélanger. Auteur de pièces de théâtre, de nouvelles et d'un roman (*Rue des Petits-Dortoirs*), il est mort à 42 ans, au printemps 1992.



«Ce texte n'a d'autre fil que celui du Sida», déclare Denis Bélanger. Cependant il est loin de se limiter à l'énumération d'aventures amoureuses homosexuelles et de leurs avatars. Méru est une petite localité de la région parisienne. À la sortie de la gare, un panneau invite ceux qui se rendent à Méru à visiter ses jardins. Denis Bélanger est souvent allé à Méru mais il ne s'est guère octroyé le plaisir de flâner dans les parcs. Ainsi ces jardins symbolisent-ils tout ce que la vie ne lui a pas laissé le temps de faire. Ces activités l'auraient-elles détourné de la «débauche»? Probablement pas. Est-il possible de s'évader de sa vie? L'auteur s'accuse mais aussitôt *s'excuse. Sa soif d'amour* le justifie d'être demeuré sourd aux avertissements: syphillis, urétrites, hépatites, ulcères.

Écrivain, Denis Bélanger tente évidemment de dégager un rapport entre sa vie et l'écriture: «Je n'ai jamais pu vraiment tirer au clair mon aptitude à tomber amoureux et mon besoin d'écrire.» Il évoque sa quête d'un jumeau. Mais s'arrête net. Dommage. Il avance un argument moins convaincant: «Le besoin d'amour a toujours été au centre de ma vie comme un noyau dans un fruit. J'ai favorisé la croissance du noyau qui est devenu monstrueux au point de dévorer le fruit. Le sida n'est qu'une incarnation de cet anéantissement.» Esquive, excuse que résume le dernier mot du livre: le mot «peur». •

*Barnabé Labarrière*

# AUTOUR DE LA DANSE ET DU SIDA

## Fragments d'idées, de conversations

ANDRÉE MARTIN

Notre vie se double d'un rayon réfléchi de natures et d'ordres divers, qui est pour le musicien la musique, pour le comédien le théâtre, pour le danseur ou le chorégraphe la danse. Cependant, bien au-delà des quelconques correspondances artistiques, sociales ou professionnelles que supposent cette réflexion (au sens réflectif du terme), pour l'ensemble des êtres humains, le rayon réfléchi, premier et initial, c'est la mort. André Téchiné, cinéaste français (*J'embrasse pas*, *Ma saison préférée*), affirmait lors d'une entrevue réalisée en juin 1992 que la vie qui se déroule et la mort au travail c'est la même chose, et qu'il n'y a, quand on y réfléchit un peu, aucune différence de nature et de contenu. Conclusion: nous sommes tous en train de mourir, lentement, sûrement, inéluctablement. La différence dans tout cela, c'est que certains sont en train de mourir plus vite, plus crûment, plus inévitablement que d'autres. Que certains ont conscience de leur (possible) mort imminente, tandis que d'autres demeurent dans la conviction que ce sont toujours les autres qui meurent.

Dans la danse, où la dimension humaine est plus qu'imminente, où le corps — jeune, vivant, performant, agile — est l'indispensable outil de l'art, et où le danseur ne peut évidemment pas s'extraire de cet outil prompt à signifier, nul n'est insensible (nul ne peut être insensible) à cette réalité de la maladie, du sida et de la mort. Tous ceux qui sont ou qui connaissent de près ou de loin des danseurs, savent combien l'ensemble du tissu humain a une grande importance pour eux, combien la blessure, la maladie, la vieillesse est douloureuse à l'âme, parce qu'elle amoindrit la vivacité du corps et son pouvoir de danser; sa capacité à servir la danse et le chorégraphe qui la crée. Cette vivacité et la prolifération énergétique du corps en mouvement qu'elle sous-tend se heurtent-elles donc à l'inévitable finitude du corps et de la vie. Aussi, cette finitude inhérente à la vie, ainsi que la vulnérabilité de l'être humain qui a refait directement surface dans la conscience collective avec l'arrivé du sida, se sont peu à peu retrouvées dans des spectacles de danse sur, pour, en hommage à, à propos de, dédiés à...

*A simple Life* (Dancemakers, Toronto) «an expansive piece that celebrates the vitality of life and the sadness of death».

(Heather Elton, Dance Connection)

◆

*MSM* (DV8 Physical Theatre, Londres) «an uncompromising brand of danse/theatre that examines the phenomenon known as "cottaging": men having sex in public toilets».

(Heather Elton, Dance Connection)

◆

*D. Man In The Waters, Havoc, Last Supper At The Uncle Tom's Cabin, Last Night On The Earth*, (Œuvres chorégraphiques de Bill T. Jones, New York). «C'est toujours un homme meurtri qui s'exprime, un homme chantant un hymne à cette vie si prompte à nous lâcher.»

(Raphaël De Gubernatis, *Le Monde*)

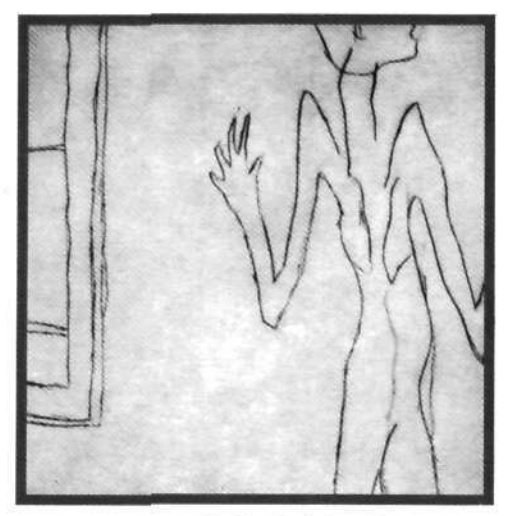
◆

*Clin de Lune* (Michel Kelemenis, Montpellier), une œuvre dédiée au chorégraphe français Dominique Bagouet.

◆

*Temps d'attente, Incurable, L'Angelo Caduto, Entre 6 Anges* (Massimo Agostinelli, Montréal), quatre pièces qui traitent du sida, et donc de la vie, de la mort et de l'incessant besoin d'amour.

Etc.



**Simple nudité, *Andrée Martin***

Une production intense (dans tous les sens du terme) sur cette prise de conscience de la valeur inestimable du corps (j'entends ici corps vivant et sain), mais encore de la précarité de la vie. Besoin de vivre et de survivre à tout prix, comme la danse de Bill T. Jones, besoin d'en parler, de donner l'espoir, présent dans l'œuvre de Massimo Agostinelli.



**Incurable, *Chorégraphie de Massimo Agostinelli***

PHOTO: 5 ALLIGATOR

«L'inspiration a débuté après la mort d'un ami; le fait d'être témoin de la mort de quelqu'un qui était très proche. C'est quelque chose de très douloureux de voir un grand ami être en train de prendre son dernier souffle. Et c'est pendant cette période que j'ai eu envie de parler de cette maladie là. [...] Je n'avais pas envie de parler du «safe sex», mais plutôt du côté émotif, de la perte, de comment on négocie avec ça vis à vis la mort. Mais je voulais tout de même donner une impression positive là-dessus. Ne pas donner une impression noire, mais donner plutôt l'espoir, parce que c'est tout ce qu'on a. Comme il n'y a pas encore de traitement, je pense qu'il est important de donner l'espoir à la société».

MASSIMO AGOSTINELLI

Pour ces chorégraphes et ces danseurs qui célèbrent *la vie en face de la mort*, chaque geste devient extrêmement précieux, chaque geste semble être, quelque part, le dernier. Ce phénomène du geste ultime vient s'ajouter à la quête de perfection à laquelle se soumet, jour après jour, mouvement après mouvement, le danseur; une quête et un besoin de dompter le corps, de repousser sans cesse ses propres limites, d'être toujours plus précis, plus fort, cherchant un corps qui réponde adéquatement aux intentions et exigences du chorégraphe. Ainsi, en continuité avec la prise de conscience de la vulnérabilité humaine, force et fragilité, éternité et disparition en sont-elles venues, en danse, à se concevoir, à se côtoyer, à s'appeler et à se répondre. Bref, à être.

«Il y a quelque chose de beau dans la fragilité, et on ne le voit pas assez. En fait, la danse c'est vraiment l'expression de la jeunesse, de la force et de la vitalité, et à tort, j'ai l'impression. On présente un monde idéal, un monde où tout le monde est jeune, tout le monde est beau, tout le monde bouge bien. Mais il y a toute une poésie dans la fragilité. On a même pas besoin d'aller très vieux, on a juste à voir les danseurs qui sont plus vieux que la normale. Il y a toute une qualité dans ce mouvement-là, une qualité qui est vraiment intéressante, et on ne voit jamais ça. Et au fond, on a peut-être tort, c'est une dynamique différente. Ce n'est pas une prouesse technique, mais une poésie, une fragilité.

»[...] Je me souviens à New York, j'étais allé voir un petit spectacle très informel dans un studio en l'honneur et pour supporter un des danseurs de Bill T. Jones. Ils ont présenté une pièce, et lui il était là, présent dans la pièce, avec toute sa maladie. Il n'avait pas besoin d'expliquer grand-chose. [...] Tu sais, c'est peut-être important de voir ça, et de voir la dignité de cet homme-là, parce que lui était

malade, son corps était vraiment déchiré par la maladie, mais il était là quand même, il faisait encore partie de la compagnie, et il y avait tous ces gens qui l'aimaient. Physiquement, il était encore là, malgré tout. C'est correct de voir ça aussi.»

SYLVAIN LAFORTUNE

Dire la fragilité, exprimer le déséquilibre d'où, comme le dit Jean Cocteau, «l'équilibre tire son charme»; exhiber sa révolte, sa colère, son désespoir. Parler du sida, de la perte de pouvoir sur le corps, rappeler sa propre vulnérabilité, montrer la dominance du sens anarchique du corps qu'impose ce syndrome. Aller puiser au plus qu'essentiel, sans rien d'autre, sans artifice. La vie là, mise à nu.

«Est-ce cela le métier de chorégraphe, comme l'écrivait Hervé Guibert, *racheter la mort des gestes*?» (Jean-Claude Gallotta, *Lettre à Dominique*), racheter l'(in)achetable, ébranler ce que l'on a pu croire, un moment, inébranlable.

«Je crois qu'il serait intéressant de voir un solo là-dessus, de voir le combat de la personne avec elle-même, un combat avec sa vie et sa mort. Un solo sur le combat intérieur d'une personne atteinte. [...] La limitation, la perte de moyen et d'énergie, le fantôme de la mort qui côtoie la vie. [...] Tu sais, la mort fait que tu réalises que la vie est là, et qu'elle est à prendre.»

HÉLÈNE LANGEVIN

«J'ai dansé une pièce à New York avec le chorégraphe Lar Lubovitz il y a de cela deux ans environ. Il disait que ce qui l'inspirait c'était le sida, que c'était une réaction face à la maladie. Sauf que c'était aussi une pièce qui était sur le support entre deux personnes qui s'aiment, mais qui ne s'aiment pas d'une manière littéralement sexuelle. Quand je faisais cette pièce, tout ce que j'avais à faire c'était de, physiquement, donner du support ou être supporté par l'autre interprète. [...] Quand je dansais, je n'avais pas besoin de justifier le geste de manière psychologique, je n'avais qu'à le faire et le spectateur l'interprétait ensuite. Pour certains c'était un amour plus fraternel, pour d'autres plus sexuel. Il y avait plein de variations d'attachement. Et je pense que la beauté dans cette pièce-là ce n'était pas tant la mort qu'on exprimait, mais plutôt la vie, le support et le besoin d'être avec un autre.»

SYLVAIN LAFORTUNE

Dire, faire, être. En urgence, célébrer la vie avant qu'elle ne file par la porte de service.

Ainsi, certains chorégraphes sont-ils aujourd'hui des sortes de «missionnaires de l'art encourageant la bonne parole du corps» (Jean-Claude Gallotta, *Lettre à Dominique*), des humanistes du geste, des propagateurs de vie. Des évocateurs de *l'irremplaçable* d'où émane le désir de vivre sans détour, de vivre à travers une danse où les corps sont autant donnés à voir qu'à déchiffrer. Des explorateurs de nos territoires intérieurs, enfouis, nébuleux, étranges, qu'ils mettent en scène par le mouvement, mais aussi par des espaces investis de gestes directs, bruts, doux, poétiques...



PHOTO: MARCEL JOLIBOIS

# ÉPILOGUE

**Combien vaine, incertaine,**
**Est la vie humaine!**
**Naissant comme le brouillard,**
**Bientôt se dissipant,**
**Ainsi va notre vie!**

**Aussi rapides ques les eaux mugissantes,**
**Ainsi coulent les jours de notre vie.**
**Le temps passe, les jours fuient,**
**Semblables aux gouttes d'eau qui soudain s'éparpillent**
**Dans le flot déversé vers l'abîme.**

**La joie devient tristesse,**
**La beauté fane comme une fleur,**
**La force la plus grande est affaiblie,**
**La fortune change avec le temps;**
**C'est bientôt la fin de l'honneur et de la renommée,**
**La science et toutes les inventions humaines**
**Sont enfin anéanties par la tombe.**

**Attacher son cœur aux trésors terrestres,**
**Telle est la tentation du monde insensé.**
**Comme les flammes dévorantes s'élèvent avec facilité,**
**Comme les flots agités mugissent et entraînent,**
**Jusqu'à ce que tout retombe, ruiné, anéanti.**

**La nuit de la mort assombrit finalement**
**La plus haute splendeur et la plus grande magnificence.**
**La poussière et la cendre n'épargnent point**
**Celui qui fut l'égal d'un Dieu,**
**Et lorsque sonne sa dernière heure**
**Et qu'on le porte en terre,**
**Lorsque se détruit le fondement de sa grandeur,**
**Il sombre dans l'oubli.**

**Combien vaines, incertaines,**
**Sont les choses humaines!**
**Tout, absolument tout ce que nous voyons**
**Doit tomber et disparaître;**
**Seul, celui qui craint Dieu sera éternel.**

***Cantate BWV 26 de Johann Sebastian Bach***

*P.S. En 1990, Dominique Bagouet, l'un de nos grands chorégraphes contemporains, se sait malade. Atteint du sida, il crée SO SCHNELL dont la Cantate BWV 26 de Bach est un des principaux leitmotive musicaux.*
*«SO SCHNELL», si vite — qui ne veut pas finir [...] finira, mais qu'avant cela au moins l'espace soit envahi de forces qui laisseront quelques traces.» (D. Bagouet)*
*Dominique Bagouet, que l'on surnommait le Petit Prince, est décédé le 9 décembre 1992 à l'âge de 41 ans. C'était un grand chorégraphe, il le restera toujours.*

«Pour ma pièce *Le Gardien du Sommeil*, je suis partie de l'histoire de cette jeune femme qui est morte devant moi, pour toucher la thématique de l'ombre. De l'ombre en soi, de l'ombre qu'on ne veut pas voir, qu'on veut détourner, mais qu'il faut traverser pour arriver à voir la lumière.»

JOCELYNE MONTPETIT

«Quand je crée, j'intériorise ce que je ressens, et le mouvement qui sort est influencé par ça. Alors ce sont les intentions qui parlent, et avec la gestuelle ça devient assez clair. Surtout pour une pièce comme *Incurable*. [...] J'ai essayé de créer une ambiance à partir de différentes intentions. [...] Ainsi, par là, tu donnes la chance à un spectateur d'embarquer dans un autre monde pour une heure ou une heure et demie. Il repart avec des images, et c'est lui qui décide au bout du compte. Peut-être va-t-il avoir compris complètement autre chose, mais ça, tu vois, c'est correct aussi.»

MASSIMO AGOSTINELLI

«Dans ses yeux lumineux et muets, elle lit une résignation surnaturelle. Pia comprend que cet homme va mourir et qu'il sait ce que le monde ignore: la paix. Elle pense, vite, sans rien dire: j'ai toujours su que l'amour connaissait, au-dessus de toute science; tu me montres que le malheur absolu confère un savoir encore au-dessus de l'amour, mais qui n'a jamais trouvé de langue, sauf peut-être, révélée.»

MICHEL SERRES, «La légende des anges»

*Andrée Martin est critique de danse et prépare une thèse de doctorat à l'Université de Paris.*

*Hélène Langevin est chorégraphe du groupe Brouhaha Danse, Jocelyne Montpetit est chorégraphe-danseuse de la compagnie Jocelyne Montpetit Danse, Massimo Agostinelli est chorégraphe-danseur indépendant, Sylvain Lafortune est premier danseur des Grands Ballets Canadiens.*

# SIDA et FICTION

## Rencontre avec Alexis Nouss et Joseph Lévy

AUTEURS DU LIVRE *SIDA-FICTION* • PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON, 1994

RÉALISÉE PAR LAMBERTO TASSINARI, DENIS MARTINEAU ET FABRIZIO GILARDINO

*VICE VERSA: Pourquoi sida-fiction? Parce qu'il s'agit d'une maladie fictive ou bien parce qu'il s'agit d'un essai littéraire?*

LES AUTEURS: Je crois que les deux sens que vous avez évoqués sont ceux qui nous ont poussés à choisir ce titre. En effet, c'est un corpus romanesque, c'est donc de la fiction au sens littéraire. Il était nécessaire d'adopter cette distance. Il n'y a pas de récit autobiographique, journalistique, pas de témoignages. Donc fiction au premier sens. Le deuxième sens, c'est effectivement le fait que le Sida n'est pas une maladie, mais un syndrome indiqué par ses initiales. Cela met son existence même en question. C'est une fiction. Une fiction également au niveau social qui peut créer des fantasmes, des régressions, quelque chose qui fait peur. Mais alors pourquoi pas fiction roman, d'abord parce qu'il y a un jeu de mots science-fiction, sida-fiction. On n'a pas pu résister à ce jeu de mots. D'autre part, il s'agit d'une écriture qui remet en cause l'écriture romanesque elle-même donc les lois de la ficiton.

Il faudrait ajouter la seconde partie du titre: essai d'anthropologie romanesque qui a pour objectif de situer clairement notre propos.

*Joseph Lévy, pourquoi s'intéresser au sida?*

Par ma formation. Je suis anthropologue donc naturellement intéresssé par les phénomènes culturels. De plus, je travaille en sexologie. Il n'y avait que les discours bio-médical qui apparaissait dans la littérature. À mon avis, il importait d'approcher la maladie sous d'autres angles. Alexis étant dans un domaine plus littéraire, je lui ai proposé de travailler ensemble. Par la suite nous avons découvert que François Laplantine avait aussi utilisé le roman comme référence dans un de ses essais. Ce livre est le produit d'une double perspective.

*Alexis Nouss, vous vous êtes intéressé récemment à la notion d'altérité. Ne pourrait-on pas établir une liaison entre sida et altérité? Enfin, celui qui est atteint c'est bien l'autre.*

Il s'agit là de travaux déjà dépassés. J'ai beaucoup évolué depuis ce temps. Je refuse catégoriquement ce concept d'altérité, je le rejette complétement.

*Dans quel sens le sida intervient dans le roman? Ne s'agit-il pas là d'une maladie qui produit de la poésie, des écrivains? Le sida consomme les individus et produit un phénomène de mort qui force le récit. Comment écrit la personne malade?*

Ce qui est intéressant, c'est que la majorité des écrivains de notre corpus l'étaient avant d'être atteint de la maladie. Une infime partie des écrivains étudiés ont été poussés à écrire par la maladie, les autres écrivaient déjà. Pour la majorité d'entre-eux ils sont morts. Notre livre est imprimé. Ces gens là sont morts. Ce qui, pour nous, est assez terrible. On savait que ces écrivains seraient disparus les uns après les autres. C'était une déchirure personnelle. Tu travailles sur quelqu'un et puis tu apprends sa mort, Guibert, Navarre, et d'autres. Si ces gens là choisissent de parler du sida, il y a une première raison biographique, ils savent qu'ils vont mourir, ils veulent laisser quelque chose. Le sida bouleverse leur temporalité. Comme disait Ricœur, le roman est le gardien du temps. Les sidéens ont recours au roman pour renverser le temps. C'est le rapport au temps qui est ici fondamentalement en jeu.

*N'est-il pas paradoxal que le roman qui jouissait d'une santé relative soit tonifié par cette épidémie mortifère?*

Oui c'est une réaction classique, qu'oi qu'en dise la critique post-moderne. Il y a une nécessité de cette narration traditionnelle. Confronté à cette impossibilité d'intégration sociale, morale et spirituelle, il ne reste qu'une seule chose: quelqu'un qui peut raconter ce qui lui arrive. Ce qui est la définition du récit par Walter Benjamin. On ne peut pas rendre compte de cette expérience, elle est abominable. C'était un malaise pour nous, deux universitaires, intellectuels qui vont se faire éditer alors que des gens crèvent. Il y a là un malaise. J'espère que ce malaise passe, j'espère même que le lecteur éprouvera ce malaise là. Je dois dire que depuis le récit de la Shoa ou le récit de l'holocauste, je n'avais pas été à ce point bouleversé. Il n'y a aucune esthétique de notre part, en fait ce qui est en jeu ici c'est la valeur de l'expérience. C'est ce qui nous a frappé. En ce qui à trait à la réaction publique, on ne peut pas savoir ce qui se passera, mais en termes de contribution littéraire, cela va signifier dans une génération, une crise qui servira de matériau important pour la compréhension du phénomène sida.


PHOTOS: MARTINE DOYON

*Quelle serait à votre avis une politique de «bonne conduite» vis-vis le sida? Y a t-il une certaine attitude que la culture devrait assumer envers le malade?*

Nous avons affaire à une société qui n'a pas intégré son histoire, qu'elle soit de barbarie, de génocide, d'extermination de l'Autre. Il faut vivre avec le gouffre, avec l'abyme, nous ne sommes plus dans une société dix-neuvièmiste, moderne, triomphante, idéologiquement sûre d'elle-même. Ce que la science fait — c'est-à-dire vivre avec cet abyme, intégrer le chaos, l'imprévisible — la philosophie, la littérature et la politique ne le font pas. S'il y a quelque chose que le sida peut nous apprendre c'est qu'il est temps d'intégrer cet irrépresantable là...

***Ciryl Collard est le seule écrivain dans votre livre qui est aussi cinéaste. Quel est la spécificité de la répresentation cinématographique vis-à-vis ce gouffre, cet abyme?***

La cruauté de la répresentation cinématographique dans certains documentaires et récits filmés est bouleversante, mais non pas dans le cas du film de Ciryl Collard, *Les Nuits Fauves*, que je trouve blasphématoire. Par rapport à ce que répresente le sida, cette héroisation et cette apollonisation du sida faite par Collard est tout à fait insoutenable si on pense à la réalité de la maladie, faite de souffrance, de douleur, de déchirure, de mort. C'est abominable mourir de sida. Et si on pense à l'enterrement de Collard, et aux foules d'adolescents qui y étaient, et le climat de presque résurrection qui l'a accompagné, je ne peux que trouver ça blasphématoire.

***Il nous semble que ceci soit un manque de générosité de votre part envers une génération de jeunes qui, comme à la guerre, est en train de sa faire faucher. Il nous semble qu'elle aît le droit de se laisser aller à l'enthousiasme et à l'excès, en mythisant son propre rapport à la mort, son suicide... Cela est peut-être blasphématoire, mais c'est aussi la réalité. Ce sont eux qui meurent.***

Si je dis blasphématoire, c'est que ce qui est en jeu dans le sida au niveau social touche aux fondements radicaux, ce qu'il y a de plus profond: le rapport au sang, le rapport au sexe, le rapport à la maladie, le rapport à la santé. Le sida est là et il est en train de pagailler les fondements de la société. Ce n'est pas un phénomène individuel, quand «je meurs de sida», je ne suis pas le seul à en mourir, je répresente au contraire une génération, un groupe, une communauté.



Toutefois, c'est vrai que dans notre livre on n'a pas abordé la question des tranches d'âges; avoir le sida à 20 ans ce n'est pas la même chose que l'avoir à 30 ou 40 ans. A ce dernier groupe auquel appartient la plus grande partie des écrivains de notre recueil, et qui sont presque tous des homosexuels, le rapport à la mort est vécu plutôt d'une façon communautaire, tandis que chez les plus jeunes, où le sida est de plus en plus un phénomène hétérosexuel, devient une sorte de *trip* individuel.

***Justement, nous croyons que ces jeunes qui meurent, savent mieux que personne qu'ils sont des êtres sacrifiés. En ce sens il faut revenir au parallèle avec les écatombes des jeunes soldats pendant toute guerre.***

L'egoïsme ou ce qui vous semble de l'individualisme blasphématoire n'est qu'une façon autre de vivre la communauté. Les jeunes la vivent dans leurs corps, avec un rituel collectif il vivent un drame qui ne peut qu'être individuel; tandis que les plus vieux ont tendance à se referer à une communauté abstraite, à une symbolique artistique traditionnelle impliquant l'activité solitaire de l'écrivain. •

*Alexis Nauss est professeur au département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal.*

*Joseph Lévy est professeur au département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal.*

# AIDS IN CALIFORNIA

A RECENT ARTICLE in a prominent So-Cal gay paper reported an alarmingly dramatic and widespread increase in habitual unsafe sex practices and HIV infection among gay men in their teens and 20s. The brief article had few statistics, but its import is unmistakable. Although the very pertinent issues of class and race went unmentioned, the writer pointed rightly to fatalism among youg gay men as a chief cause.

Ever new sex clubs in L.A. and San Francisco have been much discussed lately. Bathhouses are open in many cities, and the controversy as to whether they represent sites of safe sex education or infection remains unresolved. Although I personnally haven't been to my local bathhouse in some dozen years, my suspicions are that unsafe sex is common there and elsewhere — largely because San Diego in the crystal capital of the universe (a pernicious home-grown amphetamine), a drug not known to induce deep awareness of the future consequences of one's actions. At the nude gay beach this summer, we witnessed several simultaneous acts of fucking in the bushes without condoms. Investigation into the many variables which determine availability of information, actual health care and other vital services (let alone shape a political/social milieu in which fatalism may flourish) is a vast undertaking — that much more complex when taking into account accessibility of treatments "alternative" to the official AZT route, which the Worldwide AIDS Conference in Berlin declared to be grossly less effective than ever before reported. As with U.S. health care generally, from the epidemic's onset, people with HIV have been treated entirely differently not only from one city to the next, but among various ethnic, socio-economic and geographical groups. Nationally, ACT UP has consistently taken the lead in areas like advocacy for needle exchange programs, attacking the FDA for its criminally slow research which concentrates almost exclusively on

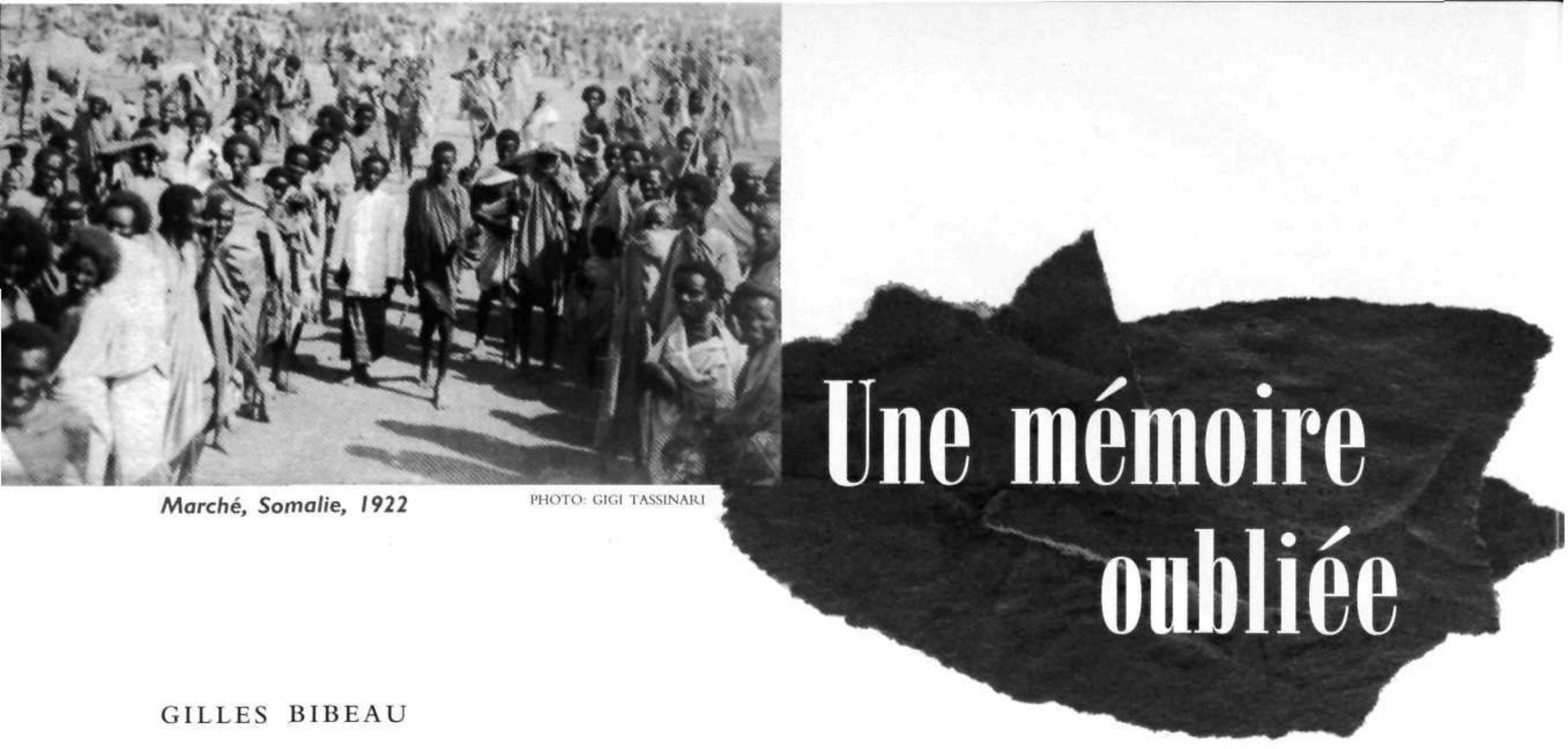



PHOTO: CAROLINE HAYEUR

AZT-like drugs, and for their double-blind placebo experimental protocols.

Experimental drugs have chiefly been accessible through major university medical research centers, and in Mexican border towns. Also primarily through "buyers' clubs" which in some cities are run by individuals and in others by non-profit organizations. As usual, San Francisco takes the lead: Project Inform and Healing Alternatives offer the most current nutritional supplements and non-governmental approved drugs, and also serve as research libraries, "empowering" clients who often go on to update their own physicians. These agencies maintain informal ties with networks of individuals and guerilla clinics which, for example, dispense Coumpound Q, a derivative of a Chinese cucumber plant, requiring a

➢ see p. 50



*Marché, Somalie, 1922* PHOTO: GIGI TASSINARI

# Une mémoire oubliée

GILLES BIBEAU

LE DISCOURS AUTOUR DU SIDA ENVAHIT, chaque jour un peu plus, notre quotidienneté, du moins dans les pays occidentaux. Dans le creux de la maladie elle-même s'est en effet mis en place un débat culturel et moral, avec de multiples retombées pratiques, qui interroge les bases de l'expérience humaine et la signification de la vie sociale et des droits individuels. (N'oublions pas que la question des droits de la personne est devenue une quasi-religion dans la société américaine post-reaganienne.) Pour la première fois peut-être dans l'histoire des maladies humaines, les personnes touchées par le mal prennent elles-mêmes la parole à travers livres, films et pièces de théâtre dont le contenu courageux brise le tabou du silence et témoigne de la vie aux portes de la mort, à travers aussi des essais d'allure souvent philosophique qui cherchent à démystifier la maladie et sa charge de culpabilité, de honte et de rejet en la reliant, dans de nombreux cas, aux grands mythes amoureux dans lesquels coexistent amour et mort, eros et thanatos. L'expérience du sida se vit en effet dans un univers fait de passion partagée, de défi lancé à la norme commune, de silence et de secret dévoilé, de trahison parfois et de mort annoncée, combinant dans un ensemble tragique tous les éléments centraux de la dramaturgie humaine. Cet enracinement de la souffrance singulière de chaque malade dans le drame même de la vie humaine explique sans doute pourquoi ce «mal du corps et de l'âme» s'est transformé en un art littéraire et filmique puissant et troublant qui réfléchit dans des termes contemporains sur le sens de la vie et de la mort.

Faisant écho à la prise de parole des malades, des intellectuels parmi lesquels on trouve surtout des philosophes, des anthropologues et des historiens, se reposent à partir du sida la question de la permanence d'un certain ordre symbolique élémentaire, originel et primitif pourrions-nous dire, qui semble accompagner toute l'histoire humaine et qui ressurgit précisément quand on pense l'avoir définitivement dépassé, comme si la post-modernité avait vraiment pu instaurer une rupture radicale par rapport aux âges antérieurs. Les expériences historiques de grande maladie collective semblent en effet avoir contribué à déployer dans le temps et dans l'espace toutes les potentialités d'un ordre symbolique élémentaire qui déborde toujours de sens, qui ne peut jamais se dire en une seule fois et qui se donne à lire par fragments, par additions successives, comme si nous ne pouvions pas supporter d'être confrontés à la totalité: peut-être, nous disent bien des auteurs, découvririons-nous que se cachent dans ce sous-sol primitif, dans cet espace symbolique originel, les racines les plus profondes de nos systèmes d'interprétation du mal, les bases de nos élaborations symboliques chaque fois qu'il est question d'échange de sang ou de mélange de liquides sexuels; c'est sans doute aussi dans ce lieu primordial que s'ancrent les notions de pollution, de contamination, de pureté, de propreté, hygiénique et morale, et aussi peut-être celles de péché d'aveu et de pardon. Ce voyage à rebours dans notre passé collectif de malade permet en quelque sorte de réveiller notre mémoire assoupie et de découvrir les lieux d'enracinement de ces systèmes latents de représentation toujours prêts à ressurgir lorsqu'apparaît une nouvelle épidémie, à travers la restitution de notre histoire pathologique. Chaque époque a en effet expérimenté la présence d'une maladie ou d'une épidémie qui a représenté le mal absolu aux yeux des gens, sans doute parce que beaucoup en mouraient et que la médecine se révélait impuissante, mais plus radicalement encore parce que la maladie-symbole d'une époque s'articulait de fait aux valeurs centrales de cette époque (à une certaine conception des rapports sociaux, de la vie sexuelle...), à ses prémisses morales que l'on croyait précisément être contestées ou au moins mises en suspicion par les comportements inadéquats qui engendraient le mal chez certaines personnes.

Ainsi, à travers l'histoire occidentale, quatre grandes maladies-symboles, la peste, la syphilis, la tuberculose et le cancer, auraient successivement incarné, et chaque fois pour un temps limité, l'être même de la maladie et fourni aux malades un langage pour dire leur souffrance et vivre leur mal. Lorsqu'elle parle du cancer comme maladie-métaphore de la modernité, Susan Sontag (1979) cherche justement à mettre en évidence les liens d'homologie et d'inversion entre les temps modernes dominés par la technique et l'organisation gestionnaire et les caractéristiques anarchiques du cancer: déprogrammation des codes biologiques, multiplication des cellules, fantasmes de dévoration interne et externe, mutilation des corps, non-maîtrise du mal et de ses causes. Dans cette même ligne de pensée, on peut sans doute considérer le sida comme la maladie-symbole de la postmodernité dans la mesure où ce nouveau mal se situe à l'intersection du personnel et du social, de l'intime et du public, du permis et du prohibé, comme si cette nouvelle épidémie venait dévoiler certaines des contradictions



internes de nos systèmes normatifs et qu'elle nous forçait à nous reposer la question de notre responsabilité individuelle et collective face à l'autre. Le sidéen apparaît malade de sa sociabilité dans un monde postmoderne de plus en plus incapable d'articuler l'ordre relationnel à l'ordre personnel, dans un monde où tout se globalise et où les frontières du privé et de l'intime sont à redéfinir sur de nouvelles bases. En tant que maladie de la sociabilité, le sida participe à cette entreprise de redéfinition des espaces personnel et collectif.

Mais le sida est beaucoup plus que la maladie-symbole de la postmodernité: son lien explicite au sang, à la sexualité et à la mort inscrit en effet la maladie dans un ordre symbolique primaire au sein duquel il se révèle impossible de représenter dans une même configuration de sens ce qui est associé paradoxalement au sang qui fait vivre et qui tue dans le même temps, à une sexualité qui dissimule la mort dans le don d'amour et à la revendication d'une liberté individuelle qui s'exprime souvent dans la violation des normes sociales (Bibeau et Murbach 1991). Incapables de penser dans une même représentation la vie et la mort, la plupart des sociétés humaines se sont limitées à fantasmer, et à refouler leurs fantasmes, au sujet de la polysexualité, de l'échange du sang, de la perversion vis-à-vis de la nature... C'est précisément ce fond archaïque, indépassable et toujours d'actualité, que l'avènement du sida vient subitement dévoiler, réveillant nos vieilles angoisses, débusquant la fragilité de nos assises morales, interrogeant les fondements mêmes de l'expérience humaine et reposant dans de nouveaux termes l'éternelle question du rapport à la loi et au plaisir et du fragile équilibre entre le droit des autres et le droit personnel à l'orientation sexuelle de son choix, à l'usage de drogues intraveineuses... L'épidémie du sida pose certes toutes ces questions aux hommes et aux femmes de la postmodernité à partir d'un langage contemporain qui leur est compréhensible mais elle le fait en les forçant à se reconnecter avec un univers primitif de sens dont le lexique de base est transhistorique.

Nous nous devons donc, si l'on veut comprendre cette fin de siècle épidémique, d'insérer le sida dans une trame historique où se sont succédé les expériences collectives de la peste, de la syphilis, de la tuberculose et du cancer. Au-delà de son ancrage dans la symbolique élémentaire qu'on retrouve dans la plupart des cultures humaines, l'organisation significative qui s'est mise en place autour de l'épidémie du sida doit en effet se lire comme une totalité historiquement construite qui incorpore dans notre imaginaire collectif d'aujourd'hui des couches du passé, comme un mémorial aussi dans lequel s'inscrivent à la manière de souvenirs ou de traces nos grandes expériences d'affrontement collectif avec des maladies épidémiques mortelles.

La peste qui a tué un tiers de la population européenne (25 millions de personnes) entre 1347 et 1352 a inscrit au fond de notre mémoire collective une triple attitude qui continue sans doute à structurer notre imaginaire jusqu'à aujourd'hui: La maladie qui

# AIDS & AFRICA

Áine Costigan

*My wad from Dad grew so lean*
*It whittled and died with slim disease **
*And now I foam*
*And now I roam*
*Negotiating bends of a long month*
James Putsch Commey
*Our Black Stars*

**The strength, beauty and resilience of African cultures is not always reflected in the images of Africa which are common in popular Canadian media. Blankly staring faces, bodies ravaged by famine without the strength to swat the many swarming flies dominate media representations of Africa. News about Africa is almost universally bad news, countries are shown inexplicably struck by droughts, famines and wars. Small wonder then that a certain *Afro-Pessimism* pervades Canadian perceptions of Africa. From my point of view, therefore, a central challenge for Canadians in any consideration of AIDS in Africa can be summarized as follows: How do we begin to appreciate the vast dimensions of AIDS in Africa without feeding into or being paralysed by Afro-Pessimism? Such pessimism cannot acknowledge the many ways in which Africans are coping with HIV/AIDS, nor can it provide a springboard to action for those of us who wish to support Africans in their struggles with HIV/AIDS.**

**To date, Africa has been the continent hardest hit by HIV/AIDS in the world. It is estimated that Sub-Saharan Africa accounts for more than 60% of the total number of people worldwide infected with HIV. Heterosexual intercourse accounts for more than 80% of all infections. More than 9 million adults in Africa have been infected, at least half of them women. New HIV infections occur between women and men in a ratio of 6:5. Women are also becoming infected at a significantly younger age than men, on average 5 to 10 years earlier.**



*La jeune Arabe Mariam, Benadir, 1922*

PHOTO: GIGI TASSINARI

**In some large cities in Africa (Harare in Zimbabwe for example), the virus is present in more than 1/3 of the sexually active population. Africa is also facing the emerging problem of children who are orphaned because of parental deaths from AIDS. UNICEF predicts that there will be 3 to 5 million orphans in ten Central and Eastern African countries by the end of the century. HIV-related tubercolosis has created a parallel epidemic.**

**In Africa, AIDS is spreading very rapidly among impoverished communities. AIDS, which affects adults in their most productive years is having a devastating effect on these communities. Such communities depend on human labour for survival; virtually all subsistence agriculture in Africa is done manually, and they belong to countries where the levels of national poverty are so great that the resources for caring for the sick, dying and orphaned are already scarce (for example, the total health budget of Zaire, with a population of 28 million people, is less then the annual budget for one district general hospital in the USA or the UK).**

**AIDS in Africa is fuelled by and intensifies existing underdevelopment. Thus, the low status of women, the existence of an epidemic of other sexually transmitted diseases, levels of absolute poverty and malnutrition, chronic drought, famine, migration, militarization, civil wars, post-colonial political systems and trade relationships explain why African com-**

munities and peoples have been so hard hit by AIDS.

Drawing on a stoicism, resiliance and resistance hard-earned in the face of slavery, colonization and neo-colonization, Africans are now organizing themselves in order to cope with all aspects of AIDS. Many indigenous non-governmental organizations have been established to carry out AIDS prevention, counselling and care, (for example, The AIDS Support Organization (TASO) in Uganda, WAMATA in Tanzania, and the Women and AIDS Support Network (WASN) in Zimbabwe. These community-based responses have been quite successful, but regardless of the country they are often hampered by a crippling lack of resources. As the Zimbabwean woman living with AIDS said at the closing ceremony of the IX International Conference on AIDS, "You tell me to network. How can I network when I have no electricity, no phone and no photocopier? How can I network sitting under my mango tree?"

For Canadians, when we think about AIDS, we must resist being seduced by Afro-Pessimism. Africans are struggling to cope with AIDS and need Canadian solidarity and support. We can express our solidarity with Africans and against AIDS in a myriad of ways: by opening our emotional, intellectual and political frameworks to the reality of AIDS in Africa. *It costs nothing, but nothing can happen without it.* Pressure the Canadian government to increase its commitment to Overseas Development Assistance (ODA), and to focus more on primary health care and basic needs; advocate that Canadian NGOs address AIDS in their programme work; volunteer time to organize a World AIDS Day (December 1) event; give volunteer/financial support to NGOs addressing AIDS in Africa; write letters to the editor of newspapers who ill-represent Africa; support African immigrant organizations in Canada.

Áine Costigan is a co-ordinator at the Interagency Coalition on AIDS and Development in Ottawa.

For more information on AIDS and Development issues contact:
Interagency Coalition on AIDS and Development (ICAD), 1 Nicholas Street, suite 300, Ottawa, Ontario, K1N 7B7.



PHOTO: EMMANUEL GALLAND

tue vient d'ailleurs, d'un autre pays, et elle est apportée par les voyageurs, par les marins, par les étrangers qu'il faut contrôler par toutes sortes de mesures d'exclusion et par la quarantaine; la personne malade de la peste est un sujet collectif dans la mesure où le mal attaque toute la communauté et que les gens meurent rapidement en groupe dans un climat d'affaissement des normes sociales que les cérémonies rituelles de l'Église n'arrivent pas toujours à redresser; et dans l'absence d'une théorie adéquate permettant d'expliquer pourquoi la contamination touche sélectivement certaines personnes (on en est encore à cette époque à la théorie dite miasmatique qui met de l'avant l'idée que l'épidémie se répand à travers des émanations putrides, des effluves fétides ou de l'air vicié, une vieille théorie qui est encore connotée de nos jours par le terme d'infection, lequel signifie au sens littéral: «ce qui est infect» ou «ce qui sent mauvais»), les populations pensent spontanément, et elles sont encouragées sur ce point par les autorités ecclésiales, que la bonne conduite et la soumission chrétienne assurent une certaine protection face au mal. Les intellectuels et les écrivains n'ont pas échappé à cette approche moralisante: ainsi Manzoni (1827) qui fait de la peste de Milan au XVII[e] siècle le théâtre des amours de Renzo et de Lucia (dans *I Promessi Sposi*) laisse entendre que leur fidélité, leur ascétisme dans l'amour et leur espérance chrétienne ont réussi à les sauver de la pestilence.

De la syphilis que le théologien Las Casas et le médecin Villalobos disaient avoir été ramenée en Europe par les marins de Colomb et que l'on a appelée aussi bien «mal de Naples» (l'épidémie fut signalée pour la première fois lors du siège de Naples en 1494) que «mal français», l'histoire a aussi retenu trois leçons principales. Le mal vénérien (de Vénus) est associé à la luxure, surtout dans les pays protestants, comme l'indique bien l'histoire d'Erasme de Rotterdam qui fut une des premières victimes intellectuelles de la syphilis et que la morale ambiante a forcé à dissimuler son homosexualité (même dans son *Éloge de la folie*, 1506-1509) tout au long de ses nombreux voyages d'étude et d'enseignement en Angleterre, en France, en Italie et dans les pays germaniques; alors que les historiens du passé ont transformé Erasme, celui qui aimait entre autres ironiser face à la vie sexuelle des moines de son temps, en un humaniste épicurien, certains voient en lui aujourd'hui la première victime (symbolique) du sida, avant Baudelaire, Maupassant, Nietzsche et Schubert. Dans la mesure où cette maladie évolutive crée petit à petit l'impuissance («attaquant la personne malade dans l'organe même par où le mal est entré» écrivait le médecin-poète espagnol Villalobos au XV[e] siècle) et qu'elle mutile progressivement le corps, le visage surtout, les personnes malades ont été fortement poussées à cacher les premiers signes de leur maladie, refusant même souvent de les dévoiler à leurs amants et amantes, époux et épouses. Des brigades chargées de surveiller la moralité publique et plus particulièrement les prostituées et leur clientèle furent mises en place pour lutter contre la prétendue débauche sexuelle associée au mal vénérien, contribuant à développer dans les populations une idéologie de dangerosité autour des activités sexuelles, idéologie dramatisante qui n'aurait pas existé dans les âges antérieurs si l'on en croit l'histoire de la sexualité écrite par Foucault (1976).

L'épidémie de la tuberculose a contribué à organiser notre imaginaire collectif autour de trois éléments clés qui continuent encore à être significatifs dans le contexte de la pandémie actuelle du sida. Les malades souffrant de phtisie sont des personnes nettement individualisées, des écrivains ou des artistes que l'entreprise hygiéniste fait vivre à l'écart dans les sanatoriums et qui écrivent depuis cette retraite des lettres poignantes dans le style de celles que Kafka adressait à Milena. Deux organisations conceptuelles se sont successivement mises en place autour de la tuberculose avec d'abord l'image d'une maladie qui touche surtout les personnes fragiles que consument de l'intérieur les «passions tristes» de l'âge romantique, puis avec l'image d'un fléau social qui touche surtout les pauvres à cause de leurs mauvaises conditions d'hygiène, ce renver-

sement d'image ayant été soutenu par des écrivains de l'importance de Victor Hugo (avec *Les Misérables* en 1862) et Émile Zola. Dans la mesure où cette épidémie s'est répandue au moment où Pasteur opérait la révolution bactériologique et que commençaient à se répandre les théories modernes de la contagion, elle a été pensée en référence à une naturalisation des causes, à la présence des germes pathogènes dans l'air, ce qui a justifié dans les premiers moments de lutte contre le mal que l'on procède à l'isolement des malades dans des sanatoriums de montagne et à leur enfermement à distance des personnes bien portantes. La révolte de tuberculeux internés dans un hôpital italien illustrée par Pasolini dans *Una vita violenta* (1959) décrit bien les réactions populaires face à toute l'entreprise hygiéniste.

Quant au cancer qui accompagne l'aventure humaine depuis longtemps mais qui semble être devenu un tueur particulièrement meurtrier depuis la révolution industrielle surtout, il a contribué à structurer notre imaginaire pathologique d'une triple façon: d'abord plus que dans le cas de la tuberculose, les personnes atteintes de cancer parlent de leur expérience de la maladie dans un langage qui fait souvent penser que le cancer naît de la difficulté à être un être humain dans le monde moderne; ainsi Fritz Zorn, un jeune bourgeois suisse, qui est mort à 32 ans d'un cancer au cou, raconte dans son roman autobiographique *Mars* (1979) que «sa tumeur est l'expression de ses larmes rentrées», laissant entendre que son mal est la conséquence d'une vie trop exemplaire passée à vouloir être «comme il faut» dans une famille bourgeoise où émotions et contradictions ne pouvaient pas s'exprimer; ensuite la maladie est vécue par Fritz Zorn (le pseudonyme allemand Zorn signifie en français Colère), et par beaucoup d'autres cancéreux, sur un mode solitaire, sans l'appui des autres malades, avec la seule présence de rares amis, dans l'accompagnement, pour Zorn, des membres de sa famille qu'il voulait justement ne pas voir puisqu'ils étaient de ceux qui ont contribué à lui donner la mort; enfin l'impossibilité de mettre au point des soins adaptés à la variété des différentes formes de cancer associée à la violence des traitements chimiques et radio-actifs conduisent le malade — et sa famille, et ses amis — à développer des attitudes souvent ambivalentes à l'égard d'un système médical qui semble compenser son impuissance par l'agressivité.

Ce serait simpliste de croire, comme certains le font un peu trop facilement, que les archaïsmes des grandes épidémies classiques accumulés au fond de notre mémoire collective se seraient tout à coup redéployés à travers le sida, réactivant de manière tragique le régime des épidémies que l'on croyait définitivement clos. L'imaginaire collectif et les représentations et pratiques qui se sont mises en place autour du sida ne font pas en effet qu'emprunter des fragments aux quatre univers pathologiques décrits (peste, syphilis, tuberculose et cancer): les références succinctes faites à notre histoire pathologique collective révèlent plutôt combien profond est l'amarrage de notre imaginaire contemporain à une base symbolique commune qui est de l'ordre des fondements et qui traverse toute l'histoire, nous permettant aujourd'hui encore de renouer avec les grands récits sur la vie, la mort, les passions, le désir, le risque et l'amour. Il ne s'agit donc pas seulement du retour des peurs et terreurs d'antan; il ne s'agit pas non plus de simplement penser que la nouvelle épidémie nous arrive chargée d'une histoire cumulative de symboles et de représentations que le sida réactualiserait dans un langage contemporain. La configuration du mal qui se donne aujourd'hui dans le sida intègre plutôt à travers et par-delà les récits surgis de la peste, de la syphilis, de la tuberculose et du cancer, le méta-récit fondateur et indépassable de la mortalité humaine, de la mort qui se vit toujours dans l'espace social d'un corps individuel et qui ne s'apprivoise vraiment que lorsque l'expérience individuelle est réinsérée dans un drame qui la dépasse. Un même texte qui s'est écrit sous de multiples versions parcourt toute l'histoire de la souffrance humaine: il se nourrit des mêmes angoisses fondamentales face à la vie et à la mort tout en interrogeant de manière sans cesse renouvelée le rapport à la loi et au plaisir, le «souci de soi» et le sens des autres, l'aveu de la faute et le pardon qui sont précisément au fondement même de toute expérience humaine.

Le sida nous place aujourd'hui en face d'une triple chaîne de signifiants qui interagissent entre eux pour former une configuration symbolique et cognitive originale qui ne pouvait surgir et se charger de signification que dans notre monde à nous: à travers le sida nous sommes confrontés aux fantasmes d'un corps torturé, qui est brûlé par en dedans comme chez les tuberculeux et qui est mutilé au-dehors comme dans la syphilis et dans certains cancers; aux fantasmes aussi d'un corps beau et jeune que l'amour détruit. Le danger que la personne séropositive représente pour les autres avant même qu'elle ne soit malade la force à un certain moment à révéler son «secret» et à vivre la maladie comme dans un état de pollution et de souillure intérieure que le soutien compréhensif des autres n'arrive pas toujours à laver. Le sentiment de vivre un mal absolu qui est au-delà des connaissances médicales actuelles fait paradoxalement ressurgir au-delà de l'incontournable travail de deuil une forte espérance qui se dit dans le cri de Guibert lancé à la vie: «C'était une maladie qui donnait le temps de mourir, et qui donnait à la mort le temps de vivre, le temps de découvrir le temps et de découvrir enfin la vie.»

Nous voilà, à la fin de ce millénaire, renvoyés à travers le sida à l'ambiguïté fondamentale de toute vie humaine et reconnectés avec les sources profondes qui alimentent l'indépassable symbolisation élémentaire de nos rapports à l'origine et, à la fin, à la vie, à la mort. ♦

*Gilles Bibeau est professeur au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal et directeur du GIRAME (Groupe interuniversitaire de recherche en anthropologie médicale et ethnopsychiatrie)*



PHOTO: MARCEL JOLIBOIS

## SIDA & FICTION

REINALDO ARENAS: *Avant la nuit* (Julliard)
GILLES BARBEDETTE: *Mémoires d'un jeune homme devenu vieux* (Gallimard)
WILLIAM CLIFF: *Autobiographie* (La Différence)
CYRIL COLLARD: *Les nuits fauves* (Flammarion)
PASCAL DE DUVE: *Cargo vie* (J.C. Lattès)
ALAIN-EMMANUEL DREUILHE: *Corps à corps, journal du sida* (Gallimard)
DOMINIQUE FERNANDEZ: *La gloire du paria* (Grasset)
HERVÉ GUIBERT: *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* (Gallimard)
*L'homme au chapeau rouge* (Gallimard)
*Le paradis* (Gallimard)
*Cytomégalovirus* (Seuil)
GUY HOCQUENGHEM: *Ève* (Albin Michel)
MICHEL MANIÈRE: *À ceux qui l'ont aimé* (P.O.L.)
YVES NAVARRE: *Ce sont amis que vent emporte* (Flammarion)
JEAN-NOËL PANCRAZI: *Les quartiers d'hiver* (Gallimard)
PIER VITTORIO TONDELLI: *Chambres séparées* (Seuil)

# CASANOVA ET MOI À VENISE

## *ENTRETIEN D'HEINZ WEINMANN*




CASANOVA: D'habitude, je refuse toutes les entrevues. Les universitaires qui me harcèlent sans arrêt me font mourir d'ennui, mon plus grand ennemi que je n'ai cessé de combattre jusqu'à la fin de ma vie. Les Italiens m'agacent depuis la sortie de l'ordure de film auquel Federico Fellini a prêté mon nom. Il aurait dû l'appeler *Federico Fellini*. J'y ai vu davantage la caricature de ses obsessions que mon propre portrait. J'ai l'impression que, de façon générale, les Italiens m'en veulent d'avoir rédigé l'*Histoire de ma vie* non en italien, ma langue maternelle, mais dans la langue de Molière. Comme je le notais dans mon autobiographie: «J'ai écrit en français et non pas en italien parce que la langue française est plus répandue que la mienne.»

*MOI: Si je comprends bien, aujourd'hui vous écririez en anglais?*
CASANOVA: Je croyais qu'on s'était entendu pour que vous ne posiez pas de questions pièges! Si vous continuez comme ça, l'entrevue sera terminée avant qu'elle n'ait commencé.

*MOI: Excusez, l'émotion d'être reçu par Casanova en personne! Quel honneur pour moi.*
CASANOVA: J'ai lu votre *Don Juan 2004*. Le titre quelque peu rebutant mis à part, ce qui m'a séduit — décidément, ce mot m'obsède! —, c'est que vous ne m'avez pas amalgamé avec ces machos de bas étage appelés Don Juan que d'aucuns prétendent avoir été mes modèles érotiques. Je le répète, je ne suis pas un don juan.

*MOI: À vous entendre, vous seriez plutôt un anti-don juan?*
CASANOVA: Absolument. Je combats comme la peste l'esprit de celui qui a ouvert la funeste série des Don Juan: *El Burlador de Sevilla*, littéralement, «L'Abuseur de Séville». Récemment, un metteur en scène français l'a traduit par «Le Baiseur de Séville».

*MOI: Le poêle qui se moque du chaudron. Vous n'avez pas seulement été «le baiseur de Venise», mais le «baiseur de toute l'Europe», la grande, pas celle de Maastricht. Avez-vous tenu au moins un registre de vos conquêtes érotiques, la fameuse «liste» que dressaient les valets de Don Juan?*
CASANOVA: Bien sûr, *Histoire de ma vie* est cette liste. Les femmes que j'ai aimées, plutôt que de les *compter*, je les ai *contées*. Justement, parce que pour moi, les femmes ne sont pas des numéros, de simples noms, mais des êtres en chair et en os avec une âme qui ont une histoire dont les fils se sont croisés un moment avec la mienne. Je les ai aimées.

*MOI: C'est ce que disent aussi tous les Don Juan!*
CASANOVA: Ils le disent, mais ils font autre chose: conquérir. Don Juan est un *conquistador* qui conquiert les femmes comme les *conquistadores* ont soumis l'Amérique précolombienne. La femme reste foncièrement pour eux une sauvagesse; ils cherchent à la subjuguer. La femme, pour eux, est un *sujet*, au premier sens du mot.

*MOI: Don Juan haïrait les femmes comme on hait un ennemi?*
CASANOVA: Il les hait tellement que Catherinon, le valet de Don Juan, n'hésite pas à lui lancer en pleine face: «Tu es sauterelle d'Égypte pour les femmes!» Son châtiment, sa huitième plaie d'Égypte qu'il inflige aux femmes, on l'a peu remarqué, puisqu'il est invisible à l'œil nu. Don Juan refile aux femmes la syphilis introduite à l'origine par les marins de Christophe Colomb aux bordels sévillans, grands bouillons de culture. Don Juan suit une loi élémentaire de l'infection: seul un sujet infecté peut infecter un sujet non infecté. C'est pourquoi Don Juan se cherche des vierges, non tant pour les dépuceler, mais pour être sûr de les infecter. Il hait la pureté qu'il a lui-même perdue. C'est pourquoi, pour se venger, il se fait ange exterminateur des femmes en s'en prenant

prioritairement à celles qui ont sûrement conservé cette pureté: les vierges.

*MOI: Ni roué comme Valmont des Liaisons dangereuses, ni macho à la Don Juan, comment alors vous définir?*
CASANOVA: Je suis le premier *séducteur*, celui qui a donné un nouveau sens au mot, qui voulait dire à l'origine «emmener à part, à l'écart», sous-entendu de la loi, de la morale, de gré ou de force. Grâce à moi, la séduction est devenue séduisante, opérée par le seul charme de mes gestes, de mes paroles, de ma personnalité. Avant de séduire *quelqu'un*, c'est moi qui me séduis, me mets à part, à l'écart, comme l'acteur sur la scène. Je me donne avant d'exiger de l'autre qu'il se donne. Alors que les Don Juan prenaient, enlevaient, violaient les femmes pour satisfaire davantage leur volonté de puissance que leur volonté de jouissance, moi, Giacomo Casanova, j'ai toujours donné plus de jouissance aux femmes qu'elles ne m'en ont rendu. Comme je l'ai noté dans mes mémoires: «J'ai toujours eu la faiblesse de composer les quatre cinquièmes de mes jouissances de la somme de celles que je procurais à l'être charmant qui me les fournissait [...] Il n'est pas difficile de donner mais de *savoir* donner.»

*MOI: Et vous saviez donner? Vous donner?*
CASANOVA: Pour se donner, il faut savoir s'abandonner. Abandonner son sexe au premier sens du mot (derivé de *secare*, «couper») comme arme tranchante qui coupe, sépare l'Homme de la Femme, qui refuse, dénie la différence de l'autre. Il faut savoir accepter les devenir-femme de l'homme, comme, inversement, le devenir-homme de la femme.


PHOTO: MARCEL JOLIBOIS

*MOI: Et vous avez accepté votre devenir-femme?*
CASANOVA: Si vous avez bien lu mes mémoires, vous avez dû voir que ma vie consciente commence par un violent saignement de nez que j'ai pu comparer plus tard à la crise menstruelle des femmes. J'ai pris conscience de moi au moment où je saignais comme une femme menstruée. Pour citer mon autobiographie: «J'étais debout au coin d'une chambre, courbé vers le mur, soutenant ma tête, et tenant les yeux fixés sur le sang qui ruisselait par terre sortant copieusement de mon nez. Marizia ma grand-mère, dont j'étais le bien-aimé, vint à moi, me lava le visage avec de l'eau fraîche, et à l'insu de toute la maison me fit monter avec elle dans une gondole, et me mena à Murano.» Abandonné par ma mère et par mon père, tous les deux acteurs, c'est ma grand-mère bien-aimée qui lavait le sang qui ne cessait de s'épancher jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le passage en gondole à Murano ne ressemble-t-il pas à celui de vie à trépas dans la barque infernale de Charon?

*MOI: Vous avez l'imagination fertile!*
CASANOVA: Mon imagination est née à ce moment-là. Ma grand-mère me «séduit», m'emmène à part chez une sorcière, «une vieille femme assise sur un grabat, tenant dans ses bras un chat noir», image même de la mort. Cette sorcière aussitôt me met dans une caisse qui ressemble à un cercueil dont elle ferme le couvercle. Cette «femme extraordinaire», une fois qu'elle m'a tiré du cercueil, me caresse, m'emmaillote, me démaillote tel un nouveau-né. À ce moment, je meurs à mon état d'homme pour naître femme. Caressé, langé par une bonne mère, je nais à une autre vie, vie de l'autre, vie de femme. Comme Tirésias, j'aurai connu les deux sexes, ayant été initié aux deux. Comme je vous le disais, mon imagination est née à ce moment grâce à l'apparition d'une belle fée. Ma vie est une histoire inventée par cette fée.

*MOI: Vous dites que vous faites le «métier d'aimer». Parlez-moi des risques du métier.*
CASANOVA: Le mal que nous appelons français n'abrège pas la vie quand on sait s'en guérir; il laisse seulement des cicatrices; mais on s'en console facilement quand on pense qu'on les a gagnées avec plaisir, comme les militaires qui se plaisent à voir les marques de leur blessure, indice de leur vertu et source de leur gloire.

*Moi: À côté du tréponème pâle, le HIV a des allures de bombe H.*
CASANOVA: La force des armes se mesure par l'existence d'une contre-force équivalente de la défense. Pour notre médecine, la syphilis a eu l'impact de votre sida. Vous êtes en face d'un virus «smart», comme les bombes «intelligentes» que vous fabriquez, à précision dite chirurgicale. Il faut que vous deveniez plus rusés que le HIV qui ne cesse de se déguiser, de muter. Fils des Lumières comme moi, qui vous apprêtez à marcher sur Mars, votre intelligence prendra un jour au piège la ruse de ce minable virus. C'est une question de temps.

*MOI: Combien?*
CASANOVA: Nous avons attendu quatre cents ans avant de connaître l'origine de la syphilis.

*MOI: Merci, vous êtes rassurant!*
CASANOVA: (*Grand éclat de rire*)

*Nos citations d'*Histoire de ma Vie *de Casanova proviennent de la nouvelle édition parue chez Robert Laffont en trois volumes, augmentée de nombreux textes inédits.*

*Heinz Weinmann, écrivain, est professeur de littérature au Collège de Rosemont, à Montréal. Il est l'auteur, entre autres, de «*Don Juan 2003. Eros et sida*», 1993.*

# AIDS, QUÉBEC, ITALY

This special section on AIDS has been on our minds here at *Vice Versa* for some time. Our own response to the shocking newness of a devastating epidemic which lumbers forth, more deeply felt than any of the plagues which have come before, it leaves the deep imprint of fatigue upon life. For in certain women, men and children, that from which human existence springs — life itself — is no longer able to defend itself and now flees in disarray before this incomprehensible substance which, through the fissures of the body or the soul, has penetrated to its core. Research must go far beyond vaccines, beyond



PHOTO: EAMMANUEL GALLAND

the quest for an isolated remedy for a lone virus. It must strike deep, down to the deepest roots of our civilization, and transform our way of life. The wound inflicted upon us by AIDS is this: we live life badly. And what of Africa? we ask, as if Africa were somehow an exception. The continent where human life first arose is today a vessel aimlessly adrift. The shadowy realm into which both victim and executioner vanish. Far from a threadbare metaphor, this is the reality. In this issue's special section *Vice Versa* is honored to present Michel Bounan, the Paris physician whose professional experience of the phenomenon of AIDS opened the door to literature for him. His book — extracts of which we also reprint — is both powerful and troubling. All major French publishers refused to touch it; finally, in 1990, it was published by Allia, a small Paris press. Snubbed by the intelligentsia and ignored by the scientific community, *Le temps du sida* is a visionary gesture of intelligence and pain which will leave an indelible mark.

### *Left or right, Québec or Canada*

*Whither Vice Versa?*

In the space of a single month, *Vice Versa* has been attacked three times: twice from the left, once from the right[1]. Without entering into the details, this ironically viceversian contradiction among our critics should be enough to demonstrate, assuming such a demonstration were still necessary, the insignificance of the left-right oppositionary nexus.

All of which brings us to *Vice Versa* in the Québec context. Let us take one thing at a time, prizing brevity above all. Our publication has never been accused either of separatist or sovereignist sympathies. Quite justifiably. We have never been either. However, it has often been criticized for federalist leanings. These critics have been right. We are, let it be said, anomalous federalists, which may be why federalist politicians have never seen us as federalists. That they have never done so hardly comes as a surprise, since our position is both critical and non-conformist. Critical of the emigration culture and of government policy; critical of the fumbling of the political and cultural representatives of the Québec media and political parties; critical of the exasperating, morbid ethnic antagonism between French and English within Canada; critical of an obtuse language policy which seems obsessed with surface ineptitudes while missing the substance of the issue; critical of nationalism and the inevitable small-mindedness of its vision of the world, and of capitalism, in its excesses and its incapacity to supersede the logic of profit. Let us note in passing that Marx's prophecy may yet come to pass, not in Tsarist Russia this time but, in some unforeseen and original form, in the very heartland of Capital. So much for the substance of our critique. At the same time we have always sought to please, to seduce; taken risks at times, but never forgotten our cultural and political objectives.

Still, I must confess that our critical spirit has been wanting, both for vigor and for continuity. Our paths have diverged: Antonio d'Alfonso left in 1986 to devote himself entirely to his publishing house, Fulvio Caccia has been in Paris since 1987, Bruno Ramirez departed in dissent. There have been many passing voices, more concerned with writing than with criticism, more with academic propriety than with communication. And above all, a society grown soft, anemic, and indecisive, in the image of Robert Bourassa: thrice — and hardly accidentally — elected (countries have the leaders they deserve) as prime minister. Surprising: journalist Jean-François Lisée maintains that Bourassa has tricked the people. But the leader's ambiguity reflects nothing so much as that of the voters. If Bourassa has deceived the Québécois, the Québécois certainly deceived René Lévesque. How, in Québec, can this be forgotten? How is it possible to speak of treason when, after 14 years of Québec Inc., the people are still torn between independence, sovereignty and federalism, when the polls take their lead from the rise and fall of interest rates? Are people right or wrong to hesitate? Frankly speaking, they have not been wrong. But now is the time to say so, to make their choice known. Time that they prove the pollsters neither *sick* nor *depraved* nor *treacherous*, as the viscerally ultranationalist and/or opportunist minority would have it, in their search for a "country just like the others", lulled by the unbearable rhetoric of a Jacques Parizeau. There is nothing obscene about the desire to remain in Canada, with Canada; it is not the behavior of a colonized people, of a guilty people. Merely just behavior. Enough of the absurd games of the politicians, journalists, intellectuals and artists, their faces as vacant as their ideas. Let the people's intelligence be expressed, let them denounce the force-fed regimen that is choking Québec. Time to be done with this wearisome petty demagogy. Québec is nothing without Canada, and vice versa. Federalism is here; let us develop it. But over and above the hollow conflicts, over and above the populism, what more can be said of the power brokering, the conflicts between federal and provincial clans for the control of billions? When people come to feel that the emotional and patriotic blackmail has finally ended, they will be free to be, to become Canadians again. Silence is no longer possible. Then and only then will the tension between Québec and Ottawa wither away, and will the reform of federalism be easier. These are the ideas which have guided us over the years. Does this place us on the left, or on the right? The question is meaningless. We invite you instead to write us, to subscribe, to participate more fully in the life of *Vice Versa* through the pages of the magazine, and in the cultural and political life of the country.

### TV

Finally, a word about our other country, l'Italia, where the financiers and the PR men are about to assume the prime minister's mantle. Advertising's finest hour. Much has been said. TV talking about TV on TV. As well as being the land of Mussolini, l'Italia is also the land of Benetton. In a country where sweater merchants arrogate the right (by virtue of their billions) to interpret and to guide public opinion, can anyone truly be astonished that Berlusconi has absconded with state power?

### Québec and the rest of the world

These notes will, I trust, answer a short letter from a well-known reader, Mr. Daniel Latouche who, like most Western mandarins, wields his pen with his left hand (Québec, needless to say, is on the same side...) and his wallet with his right. Whither *Vice Versa*, muses our subscriber. But we are not seeking the same things. Our Québec, unlike his, must be recognizable beyond its borders. As Québec grows more able to speak of others, to think of more than itself, it will grow more authentic, that is to say, true to itself. Unfortunately, this has never been understood, let alone enunciated or practiced by anyone, either in Québec or Ottawa. Those who manage cultural policy, and far too many members of the cultural and artistic elite, swear only by national content, when it comes to promotion or evaluation of a cultural initiative. They are wrong. That much is now clear. ♥

*Lamberto Tassinari*

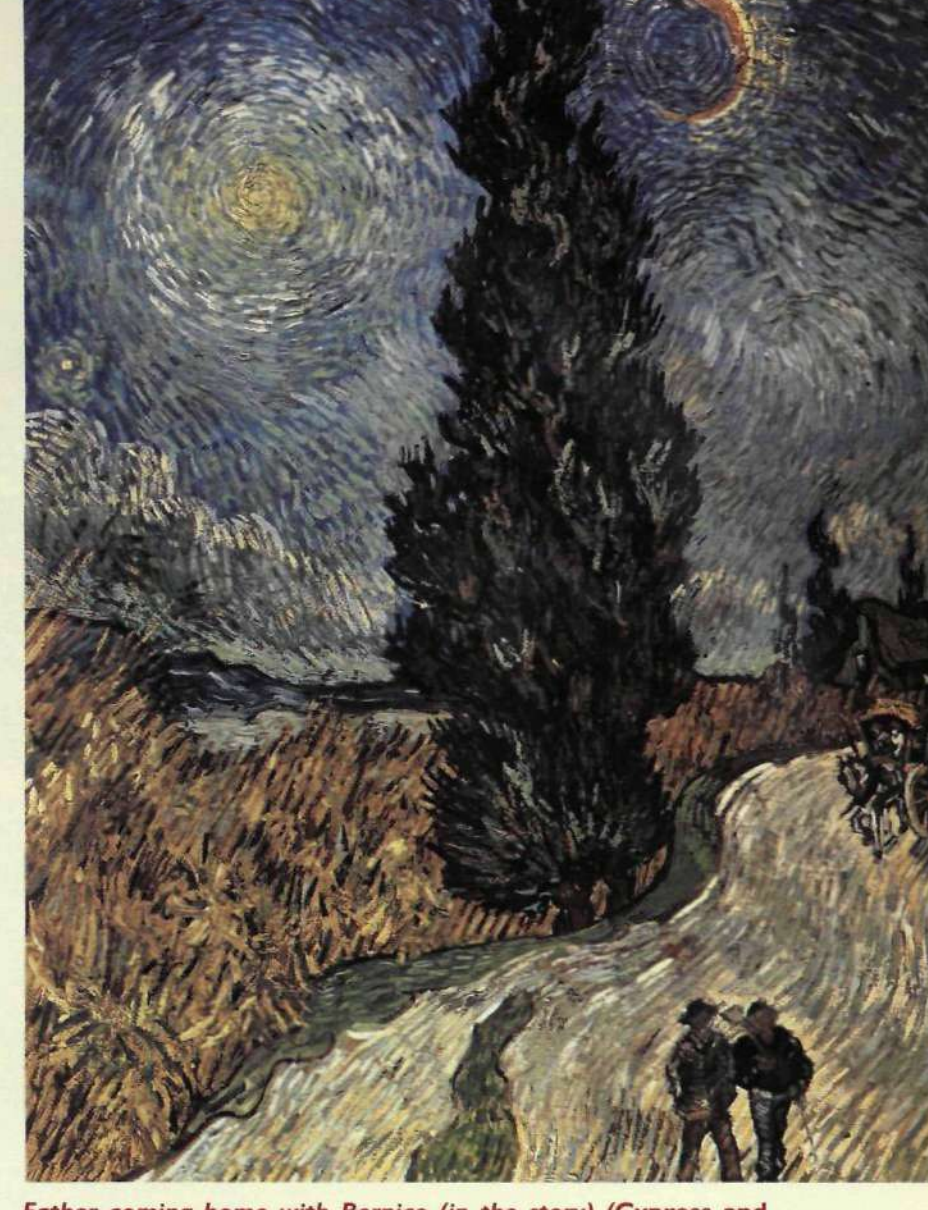
1. *On the left, see Daniel Latouche's letter, reproduced on page 56, and* Les Habits neufs de la droite culturelle, *by Jacques Pelletier. On the right, the article* Cette bonne vieille ultra-réac qui refuse de mourir *by Mano Roy published in* Lecture, *April, 1994.*

# VAN GOGH IN QUEBEC

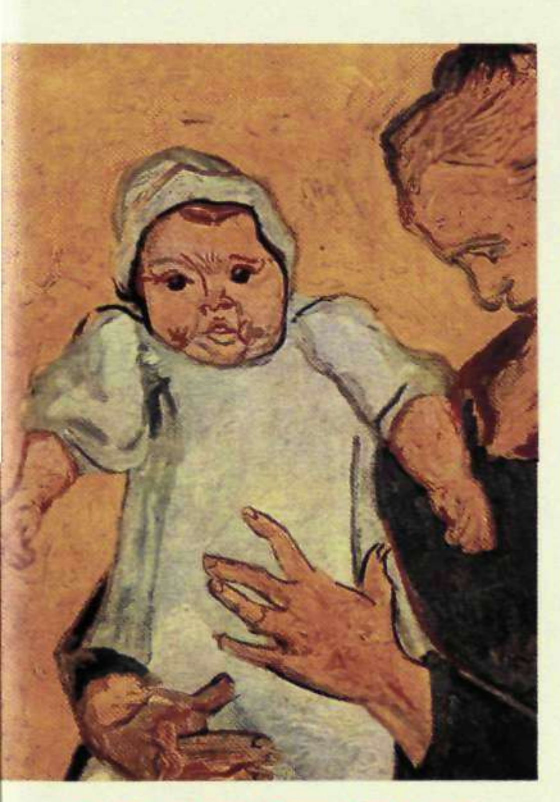
*An intrusion in the normal course of events*

RENÉ AKSTINAS

My brother Van Gogh (that's what everyone calls him) is the strange one in the family. He never had what you'd call a hearty appetite and was born without an ear although I can't remember whether it was the left or right one.



***Father coming home with Bernice (in the story)* (Cypress and Starry Sky with Road, *1890*)**



***Him as a baby* (Mme Roulin and Child, *1888*)**

WE TOOK HIM TO SEE THE DOCTOR in the city. The doctor examined him carefully and after told mother and father that although it wasn't normal for a child to be born without an ear it was probably a sign that the boy would be famous one day.

Van Gogh discovered a passion for drawing. He wasn't much for talking, but he always loved to listen to others and when he had heard enough, he'd go back to his room and start painting or sketching.

Each year mother would ask us to prepare a list of presents we wanted for Christmas. Instead of writing a letter to Santa like the rest of us Van Gogh would draw the things he wanted on a sheet of paper.

One year, Van Gogh drew a large fat woman with short blonde hair who wore scuffed brown shoes and red socks.

"What do you want a doll for?" Mother asked.

"That's not a doll," explained Van Gogh, "she's a servant. I want somebody to help you around the house."

"Servants cost money," said mother, "besides, what would our neighbours think if we got ourselves a servant?"

Van Gogh didn't answer. He just glared at her and went up to his room.

Julie, Stephane, Odette, Euclide, Louise, Jean-Luc, Boris and Orchidee and Ophelie and Noemi didn't like their brother very much because they didn't understand him and because he received so much attention from everyone. Occasionally we had visitors, but if they hadn't seen Van Gogh with their own eyes they departed annoyed and disappointed.

I suppose I was his best friend because we shared a room together. Often, he drew pictures of me but I never thought they looked at all like me. And whenever he had finished one, he would always want me to look at it right away and say what I thought.

"That's not me! That's a picture of a tractor."

"Look," he said impatiently, pointing to the seat. "Who do you think that is?"

I looked again. And sure enough, I was there on the seat but so tiny you could hardly make me out.

"I'm not that small or else that's a very big tractor."

"It's a very big tractor," Van Gogh said. "It's very big because father's not able to run the farm anymore."



**Bernice (in background) making her way to the ladder on the haystack (Haystacks of Provence, *1888*)**

"How do you know?" I asked.

But that was the end of that. Van Gogh ignored me and stared up at the ceiling. I lay down in my bed and looked at him sideways.

"What are you thinking about?"

He stared at the ceiling a long time before answering. "I will have to go to Holland and then to France if I'm going to become famous. I promise I will write to you often." His eyes filled with tears. "He's only six," I thought, "and already so tired."

He climbed into my bed and put his arms around me and said: "I want you to look in my ear and tell me what you see."

I peered into the small black hole at the side of his head.

"Well? What do you see?" he shouted impatiently.

"I see... fields, in the moonlight. That's it! White cornfields or something. And flowers. Lots of flowers..."

"Anything else?"

"You have a beard but it also looks like a wavy field ...with red flowers."

I held my little brother tightly and soon we were both asleep.

* * *

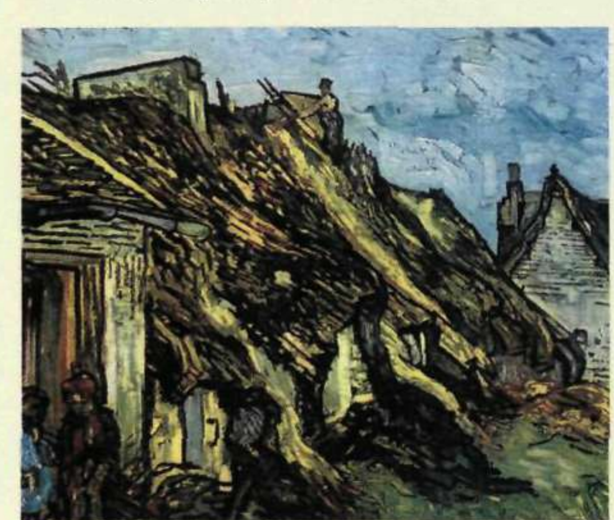
Our farm is about 150 miles from Montreal. And because there were so many of us, mother and father were always working.

But one morning something unusual happened. When we went downstairs for breakfast, mother was crying at the table. She had a pair of scissors and was cutting her dress into pieces. She cut away most of her sleeve and then she lifted her hem and started snipping away at that too. Her eyes were very red and blue. Father told us to make our own breakfast and get ready for school. But none of us moved. We couldn't stop staring. We had never seen mother crying before.

That morning father said he'd have to drive her to the hospital for a rest. None of us went to school even though the school bus waited for a long time on the main road. Instead, we waited around father's red truck until he came out on the porch carrying mother wrapped in a blanket. Mother looked at us as if she didn't know who we were. Ophelie and Noemi gave her flowers and giggled. Mother smiled. I looked around for Van Gogh but I couldn't see him anywhere. He was probably in his room drawing.

We all waved goodbye as the truck pulled away. We were suddenly all sad but also happy to have this unexpected holiday.

That day Stephane, Euclide and I finished building a doll-house and Louise put her doll inside it, saying it was mommy and she needed a rest for her nerves.



**Father on the roof (Thatched Cottages, *1890*)**

It was already dark when we heard father's truck whining up the driveway. He had brought someone with him, a lady, who was going to look after us until mother was back. Bernice was her name and she looked a lot younger than mother (almost all women did) but we thought our mother was prettier than her.

Van Gogh took one look at her and went straight to his room. I noticed then that she was wearing scuffed brown shoes with red socks.

I raced upstairs to our room where Van Gogh was busy painting. I stood behind him and watched silently. Under a yellow sky was our farm with the fields and the forests beyond them. The apple tree in the front yard was full of red apples. Jean-Luc and Boris were now grown up and smoked their pipes and played cards under the tree.

Stephane and Euclide were older too and feeding the chickens in front of the barn. Juliette and Odette wore long skirts and worked in the garden.

Ophelie was on the porch in the rocking chair. She had a baby in her arms — the baby was Van Gogh himself.

Out in the fields near the cows someone was driving the tractor. I moved closer to look. The tractor was tiny and the big man driving the tractor was me.

I stepped back. Van Gogh turned around.

"You know what, Van Gogh? That doctor was right. One day you'll become a famous painter but I see you forgot to paint a ladder on the side of the barn."

He looked at me severely.

"Well," I argued. "We need one to put the hay up in the roof. And since father can't do it alone, and mother's sick, it'll have to be Bernice."

Van Gogh smiled at me. He kept smiling as he painted father with his pitch fork on the roof waiting for a bale of hay. Then he painted a bright yellow ladder with Bernice half-way up it. But it looked like the hay she was carrying was much too heavy for her. Van Gogh was still smiling.

"That's why, you're lucky," I said as we both looked at the painting. "You can change the things you don't like."

Van Gogh worked rapidly. He painted Bernice so that now her feet had slipped off the ladder and she was falling backwards. "Is she going to hurt herself?" I asked him.

"I don't know," he said. "We'll have to wait and see."

Then Bernice called us from below to go and eat supper.

Father said grace and we all wished mother to be back home with us soon. Van Gogh stared and stared at Bernice until she lowered her eyes. I knew Bernice had fallen.

After supper, I went back to check the painting. I was right, she had fallen but she was going to land in the hay.

And that was how he learned to paint. But he's a painter who still trembles with fatigue in front of a open canvas wondering how to put flowers in yellow and still have enough blue for the sky. •

*René Akstinas is a writer and painter. He lives in Montreal.*

Théâtre

# Mourir et ressusciter au théâtre

WLADIMIR KRYSINSKI



Le roi se meurt, Le Groupe de la Veillée, (Carmen Jolin, Jean-Luc Denis, Gabriel Arcand, Vénélina Ghiaourov)
PHOTO: YVES DUBÉ

«L'homme ne peut adapter la mort: jamais sa technique, ni son savoir, s'ils ont pu reculer l'heure de la mort, n'ont pu pénétrer à l'intérieur de son domaine, et ressusciter un mort. Il ne peut que l'adapter magiquement: là seulement le cri: «Lazare, Lazare, réveille-toi», trouve sa réponse. Il ne peut l'humaniser que mythiquement. Les mythes de la mort réalisent fantastiquement cette revendication essentielle de l'individu»
Edgar Morin, *L'homme et la mort*

Après les visions de Jérôme Bosch, après Breughel, après Uccello, après Goya, le sida ne peut pas avoir d'autre esthétique que celle d'une chronique de la mort annoncée. Le titre du roman de Gabriel Garcia Marquez établit une grille permettant de comprendre un phénomène social et culturel qui s'étend sur toute la planète. Mais là, Tolstoï s'est déjà aventuré. Peut-on s'imaginer aujourd'hui un récit théâtral d'une mort annoncée aussi efficace que *La mort d'Ivan Illitch*? Cela paraît peu probable. Affligé d'un *horror vacui* que lui annonce son agonie intériorisée, Ivan Illitch revit monologiquement toute sa vie passée. Les autres se profilent autour de lui comme les ombres chinoises d'un autre théâtre. Incompréhensible, sans dialogue véritable. La mort imminente s'enfonce en Ivan Illitch comme s'y enfoncent ses pensées éminemment solitaires. Dans cette chronique il n'y a pas de discours entre les raisons contraires. Aucun dialogue ne s'instaure qui aurait signifié pourquoi Créon condamne Antigone et pourquoi Penthésilée se jette parmi ses chiens sur le cadavre d'Achille et le déchire avec eux.

Dans la tragédie classique le dialogue des raisons contraires précède l'avènement de la mort, qui survient lorsque d'autres solutions ne sont plus possibles. Le dialogue des raisons contraires, c'est la raison de la tragédie. Celles d'Antigone et celles de Créon. Celles de Penthesilée et celles d'Achille. Les univers tragiques du théâtre depuis Sophocle jusqu'à Edward Albee (*Zoo Story*) et Ionesco (*Le Roi se meurt* surtout, mais aussi *Les Chaises* ) sont fondés sur le sens qu'acquiert l'événement agonique dans les tensions qui départagent les forces agissantes sur la scène.

Dans *Le Roi se meurt*, Ionesco a sublimé le sens même des rapports entre le Roi et les autres. Poussée au paroxysme, l'agonie du Roi signifie une séparation absolue entre ses monologues fragmentés, ses questions, ses constats, sa vie intérieure et extérieure et le discours des autres. Paradoxalement, cette séparation fonde la théâtralité de la pièce de Ionesco. L'«incompréhension» du Roi par les autres produit un effet de distanciation discursive par rapport à l'agonie «hystérique» du roi. L'intensité du verbe est le support principal de cette histoire qui somme toute se réduit à la «littérature». La littérature comme théâtralité du verbe. Une allégorie négative de l'évanescence de l'être mise en mots. Et une réplique du Roi l'exprime parfaitement: «*C'est encore moi qui pense aux autres, à tous. Entrez en moi, vous autres, soyez moi, entrez dans ma peau. Je meurs, vous entendez, je veux dire que je meurs, je n'arrive pas à le dire, je ne fais que de la littérature.*»

La mise en scène de Gregory Hlady au Groupe de la Veillée (19 janvier au 13 février) a transformé le scénario de Ionesco en un oratorio incantatoire qui encadre de ses chants et de ses exclamations cette tragédie de la mort du roi. Le travail de Hlady, cohérent dans tous les détails, n'en répète pas moins un schéma interprétatif appliqué auparavant par le metteur en scène ukrainien au *Retour* de Pinter et à *Amerika* de Kafka. On peut se demander jusqu'à quel point ce schéma est fonctionnel dans le cas de Ionesco. Hlady a déclaré qu'il avait été séduit par la beauté du texte de Ionesco. Or dans son spectacle la beauté et la richesse du texte disparaissent trop souvent sous le poids de la couche incantatoire. Dans ce spectacle tous les acteurs(excellents), à commencer par Gabriel Arcand dans le rôle du Roi, auquel s'associent Jean-Luis Denis, Eric Forget, Vénélina Ghiaourov, Carmen Jolin et Christine Lemelin, assument une duplicité de mots et de gestes. Pour les autres, le Roi est un objet hystérique, mais le symbole encore tangible de l'autorité. La tragédie est donc doublement théâtrale; elle est à la fois grave et cocasse. Hlady a trop misé sur le sérieux quasi religieux de sa vision de l'agonie. Ce qui est cocasse et drôle frise parfois la vulgarité par les cris, par les gestes trop ostentatoires. Le coq à l'âne auquel a recours Hlady dans cette mise en scène ne produit pas, hélas, autant de puissance acoustique et visuelle que dans *Le Retour*


La Forêt, Carbone 14
PHOTO: YVES DUBÉ

ou dans *Amerika*. Le devenir de l'étrange s'épuise dans le recours abusif au chant religieux.

Il m'a été donné de voir récemment à Lisbonne un spectacle d'une grande intensité humaine. Cela s'appelle en portugais *Naque, ou sobre piolhos e actores. (Naque, ou sur les pous et les acteurs)*. «Naque» désignait anciennement une troupe formée par deux comédiens seulement. La pièce écrite en espagnol par J. Sanchis Sinisterra met en scène deux acteurs itinérants, Solano et Rios, que jouent au Teatro Meridional, en espagnol et en portugais, Alvaro Lavin et Miguel Seabra. L'univers social de troupes itinérantes dans la Méditerranée aux XVI[e] et XVII[e] siècles nous plonge dans l'aura de l'hétéroclite, du marginal et de l'impur. Mais aussi du métaphysique et du grotesque. Les deux comédiens cherchent à se légitimer, comme on le dirait aujourd'hui. Placés face au monde, à l'espace inconnu et au public invisible, ils s'expliquent sur un métier foncièrement ambigu et leur quête interminable du théâtre. Ils dialoguent avec des incertitudes qui déterminent leur passion pour l'imitation et la représentation. Mais aussi pour ce qu'ils ressuscitent. Et ce mot devient la clé du problème. «Ressusciter» définit la mission de l'acteur et la vocation du théâtre. *Naque* est donc une histoire théâtrale du monde et de ses fantômes. En regardant *Naque* je me suis dit que le mythe fondateur du théâtre est celui de Lazare. Il exprime et rend intelligible la double démarche du théâtre: représenter la mort et ressusciter la vie. Voilà la vraie finalité des subterfuges scéniques. L'ambivalence même de la figure mythique de Lazare exprime symboliquement ce qui se passe sur la scène. Dans une de ses nouvelles les plus discutées, *Lazare*, qui date de 1906, Léonid Andreev écrit: «Le pouvoir miraculeux n'avait visiblement fait qu'arrêter l'œuvre destructrice de la mort sur le cadavre, sans la supprimer tout à fait; et ce que la mort avait déjà eu le temps de faire au visage et au corps de Lazare, était comme le dessin inachevé d'un artiste sous une mince plaque de verre.»

*La Forêt* de Gilles Maheu, n'est-ce pas une belle illustration de ce que le théâtre ressuscite? La mémoire, les instincts, les archétypes, le corps. Dans ce spectacle tout se passe comme si le corps humain dans sa rencontre avec la forêt retrouvait une immense énergie induisant la reproduction de son passé onirique. *La Forêt* c'est sans doute le point culminant de la quête théâtrale de Gilles Maheu. Mûs par une puissance chtonienne, le mouvement et le déroulement du spectacle produisent une synergie enchanteresse des corps en démonstration. Deux aspects de l'esthétique de Maheu sont à souligner d'autant plus qu'on y retrouve ses «métaphores obsédantes». Tout d'abord, le débordement de l'énergie somatique tournée vers la résistance de la matière extérieure au corps. Ainsi, on coupe systématiquement et violemment le bois comme on frappe la glace. Et la danse poussée au paroxysme. La danse extatique. Le metteur en scène y rejoint la magie d'une théâtralité pure que d'aucuns pourraient considérer comme gratuite, mais celle-ci est à l'unisson avec la logique instinctive et corporelle du théâtre de Maheu.

Les spectacles montréalais récents: *Les bas-fonds* de Gorki (au TNM dans la mise en scène ingénieuse d'Yves Desgagnés), *True West* de Sam Shepard (rigoureusement mis en scène à la NCT par Brigitte Haentjens) et *Savage/Love* de Shepard et Chaikin (Pigeons International, dans une mise en scène spirituelle et inventive de Paula de Vasconcelos) confirment la vitalité du théâtre dont la force imitative joue le double postulat qui synthétise son essence: montrer le sens des machinations de la mort et ressusciter les formes et les symboles de la vie. •

*Wladimir Krysinski est professeur au département de littérature comparée à l'Université de Montréal.*

# AIDS IN CALIFORNIA

*From page 39*

dangerous 4-hour intravenous infusion (with adrenaline on hand to prevent possible anaphylactic shock). Agencies like these "buyers' clubs" have always operated with the tacit consent, of, and some harassment by, the FDA and federal government. Periodically, these complex interrelations and negociations are superficially explored by 60 Minutes or other media — particulary now that the FDA is, absurdly, trying to regulate the likes of high dosage vitamins and amino acids. The virulence of local right-wing opposition aside, among the less obvious factors is the structure and level of efficiency of the (usally gay) community organizations themselves, in fundraising and also in administering federal block grants (such as the Ryan White Consortiums). Organizations tend to be of two kinds with somewhat opposing agendas when it comes to prioritizing crucial services for PWAs, like meal delivery, laundry, shopping, transportation, help in dealing with bureaucratic red tape: the grassroots often based in bars vs. more "top down" establishement ones, with larger administratives budgets and the neccessity to produce specific kinds of quantifiable results for further grants. Personalities of community leaders, and cooperation among them, vary greatly. Needless to say, burn-out is high (one of the first directors of an early AIDS agency here was absconding with the funds to furnish himself, it turned out, with massive supplies of extasie, which he took on extended Palm Springs outings).

Incidentally, San Diego was one of the last big cities where AIDS hit: the message about safe sex had a very late impact, and they were building new bathhouses in the 80s, just when they were closing them elsewhere. In recent years, for many reasons, San Diego has shot up to be the city with the second fastest growing rate of illness in the country. This soon became the center where all HIV-positive people moved, because of its proximity to Mexico, hospitable climate, affordable housing rentals and the kind of quality medical care you'd expect from a rich, conservative and beautiful area, where doctors live in big houses overlooking the sea, and which is also the site of a majour UC campus medical school and facility, the Salk Institute, and Scripps Clinic (which, with much media hoopla, serviced Mother Teresa).

Generalizations are obviously of very limited value, except for the most blatant ones: at every level, official response to AIDS has been consistently totally inadequate. Stricken communities are engaged in an overwhelming battle, a part of which is dealing with our own fatalistic, self-destructive behaviors and attitudes. They have and will undoubtedly continue to respond heroically to their magic decimation and to the apathy (if not outright malevolence) with which that fact is greeted by much of American society. •

**Mel Freilicher**

*Mel Freilicher is a writer based in San Diego, where he teaches at University of California, San Diego.*



Jean-Marie Guéhenno

## LA FIN DE LA DÉMOCRATIE

*Paris, Flammarion, 1993, 182 p., 24,95$*

Ce livre d'un professeur de l'Institut d'études politiques dégage avec une sobriété lumineuse les traits essentiels du paradigme post-moderne que la fin de la guerre froide a révélé au grand jour. Ce paradigme tire au clair les conséquences institutionnelles et proprement politiques de ces «phénomènes extrêmes» d'interface planétaire qui mettent en verve visionnaire des auteurs comme Baudrillard. Ainsi, pour Guéhenno, «1989 ne clôt pas une époque commencée en 1945 ou en 1917. Il conclut ce qui fut institutionnalisé grâce à 1789. Il met un terme à l'âge des États-Nations», et avec eux à la définition de la liberté héritée des Lumières. «Il faut donc comprendre les règles de ce nouvel âge, non pour lutter contre lui — ce serait peine perdue — mais pour sauver ce qui peut et doit l'être de l'idée de liberté.» On doit d'abord reconnaître que «le fondement territorial de la modernité politique, telle que nous l'avons pensée depuis des siècles, est aujourd'hui attaqué par les formes nouvelles de la modernité économique». En effet, «nous entrons dans l'âge des systèmes ouverts, qu'il s'agisse d'États ou d'entreprises, et les critères de la réussite sont à l'opposé de ceux de l'âge institutionnel et de ses systèmes clos». Ce n'est plus dans la maîtrise d'un corps politique homogène, permettant la solidarité à l'intérieur de frontières bien délimitées, que réside dès lors la puissance, mais bien dans l'intégration au réseau assurant la plus haute conductivité entre tous les points d'un corps social non territorial standardisé pour l'assurer: pouvoir relationnel.

«Or, l'État-Nation, dans sa prétention à combiner dans un cadre unique les dimensions politique, culturelle, économique et militaire de la puissance, est prisonnier d'une conception spatiale de la puissance, quand bien même il tente de redistribuer ses compétences selon un principe fédéral.» Si chère qu'elle soit aux fédéralistes classiques, «la belle ordonnance d'une société organisée selon une pyramide de pouvoirs emboîtés les uns dans les autres disparaît» comme «la nation des nationalistes», «seul cadre compatible selon eux avec un contrôle démocratique efficace» par la mobilisation des citoyens. Le «repli communautaire» qui en a pris le relais «paraît s'opposer aux grandes constructions universelles». «Mais si l'empire s'oppose à la république comme l'indéfini s'oppose au défini, la procédure au principe, le mobile au fixe, le gestionnaire au souverain, alors nous sommes bien à la veille de voir naître un nouvel empire» sans empereur ni centre, où «aucune évidence territoriale, aucun groupe dominant ne s'imposera. Cet empire-là ne sera ni une super-nation, ni une république universelle.» Il ressemblera davantage à la Chine ou à l'Empire romain, «deux espaces politiques où les souverains ont compté moins que les règles qui leur ont survécu». D'où la prééminence du Japon en un Empire à son image où «la seule connaissance qui mérite d'être approfondie est celle des signes, pour déchiffrer de nouvelles règles, et non de nouvelles vérités», laissant cette seule idée à l'Europe. Quant à celle de nation, l'Europe l'imposa au Levant sur les ruines de l'Empire ottoman, qui préfigurait celui qui vient en reconnaissant les communautés sans égard au territoire. L'«archaïsme» supposé du Moyen-Orient est donc peut-être plus proche de notre modernité que nous ne voulons bien l'admettre. Il montre les dangers de l'âge abstrait, libéré des contraintes de l'espace, dans lequel nous entrons. La puissance ne s'affranchit pas impunément de l'espace et le compromis, qui fut toujours fragile, entre la communauté et la nation est rompu. Là où il n'y a plus nation, il y a communauté, là où il n'y a pas délimitation d'un territoire, il y a recherche des origines. Si tu ne te définis pas par le lieu où tu vis, dis-moi d'où tu viens.

Face à la «libanisation du monde», «la solidarité qui doit permettre de dépasser le repli communautaire ne sera donc pas, au départ, "politique", elle trouvera son fondement dans le sentiment d'une commune responsabilité devant un monde dont les limites doivent borner l'ambition des hommes». «Peut-être ces continents encore abstraits que sont l'écologie et la bioéthique permettront-ils au monde impérial d'ouvrir enfin le débat de principes dont il a besoin pour acquérir un sens.» De lui seul renaîtrait la politique «dans un processus qui partira du bas, de la démocratie locale et de la définition qu'une communauté donnera d'elle-même, pour aller vers le haut». «C'est en ce sens que la révolution à accomplir est d'ordre spirituel», si bien que «faire du droit notre religion», comme nous y invitent les discours officiels, «risque donc de n'être qu'un tour de passe-passe qui ne donnera pas longtemps le change» d'une «apparente universalité tolérante», paravent de «toutes les impostures». «Prenant acte de la fin de l'âge des Lumières, Guéhenno ne conçoit pas plus de Saint Empire sans chrétienté, mais veut «revenir aux stoïciens de l'Antiquité qui, après le déclin de la cité, surent donner à la liberté un sens plus philosophique que politique».

Voilà du moins les vraies questions enfin posées. ♥

*Christian Roy*

*Christian Roy, germaniste de formation, détient un doctorat en histoire. Il vit à Montréal.*

### COLLOQUE SUR LA RÉCEPTION DE L'ART CONTEMPORAIN

Le mecredi 18 mai de 9 h à 18 h et le jeudi 19 mai 1994 de 9 h 30 à 12 h se tiendra à l'UQAM, dans le cadre de l'Acfas, un colloque sur la réception de l'art contemporain.

*Les participants sont Anne Cauquelin, Louise Dusseault-Letocha, Josée Brunet, Michaël La Chance, Guy Bellavance, Lise Lamarche, Arlette Blanchet, Jocelyne Connoly, Francine Couture, Nycole Dubreuil-Blondin, Johanne Lamoureux, Jocelyne Lupien.*



DESSIN: PAUL SÉRUSSIER

*(a mia madre)*

*Ti ho portato fiori di campo.*

*Oggi piove quietamente.*
*La giornata si srotola*
*segnata da gesti consueti.*
*Il giorno sbiadisce nella sera*
*le imposte*
*chiudono fuori la notte.*
*Tu non lo sai:*
*sei uscita dal tempo.*

*Elettra Bedon*

# Splendeurs et misères d'HollyBec

## *Entretien avec Armand Lafond*

DENIS MARTINEAU

Le cinéma n'est pas seulement un art, c'est également une industrie culturelle. Partout dans le monde, le cinéma fait l'objet d'une consommation de masse, rapide. Les distributeurs, pour maximiser cette consommation, tirent plusieurs copies d'un film et le présentent simultanément dans un grand nombre de villes sur une courte période de temps plutôt que d'en faire circuler moins de copies plus longtemps. Ce modèle de distribution est américain. Il rapporte gros à ses souteneurs, l'argent coule à flots dans la vallée de Hollyworld. Comme si «beaucoup» n'était pas assez, l'argent des producteurs peut maintenant se rentabiliser avec encore plus d'efficacité et de rapidité. Fini les bobines de films, en effet, on ne parle plus de copies de films mais de transmission informatique. Pacific Bell a commencé à implanter aux États-Unis un système qui permet aux salles adéquatement équipées de recevoir une copie informatisée du film que les exploitants désirent présenter. C'est l'autoroute électronique. Cela signifie donc une instantanéité de programmation et conséquemment une intransigeance totale pour les films qui ne réussiront pas à «décoller» les premières semaines. Si nos amis américains font quelques excès de vitesse sur l'autoroute électronique, le Québec, pour sa part, semble en panne sur la voie de service depuis un certain temps. Quelques camions remorques tournent pourtant autour. En fait, on ne s'interroge pas vraiment sur la possibilité de le remorquer, mais plutôt sur la façon de le vendre. Rien n'indique que l'on s'entendra dans un avenir prochain.

Au Québec le système d'exploitation en salle est maintenant régi par deux circuits d'exploitants, Cinéplex-Odéon et Famous Players («majors» américains), qui n'ont guère de préoccupations pour les productions non-américaines. Bien sûr, quelques films réussissent, malgré tout, à trouver un public, mais pour la majorité des productions l'exploitation commerciale à travers le réseau traditionnel sera brève, quelques semaines au plus. Pourtant la SOGIC et Téléfilm Canada, les deux principaux bailleurs de fonds pour la production de films francophones, investissent bon an mal an 15 millions pour la réalisation d'une douzaine de films. De plus, si on additionne les crédits d'impôts, la pré-vente de distribution, les co-productions on pourrait ajouter une douzaine de millions ce qui nous fait plus de vingt-cinq millions investis pour le cinéma francophone au Canada. Si on calcule toute la production canadienne la facture monte en flèche. Une flèche qui s'élève à une hauteur vertigineuse mais qui retombe au même endroit. En effet, un survol du catalogue de longs métrages publié par Téléfilm Canada nous permet de constater que 50% des films qui y figurent n'ont pas obtenu de sortie commerciale au Québec ou, dans les meilleurs cas, une brève sortie d'une semaine. On plonge dans ce catalogue comme dans un univers inconnu. Il

pourrait s'agir d'un télé-horaire russe et on y serait tout aussi familier. Pourtant, Téléfilm indique, en guise d'introduction: «Les ressources de la Société étant limitées, elle investit dans des projets de qualité, qui peuvent rejoindre de vastes auditoires.» De quels auditoires parle-t-on? Le Canada est vaste mais j'ai l'impression que les auditoires dont parle Téléfilm tiendraient probablement dans mon appartement! En réalité, le problème n'est pas tant l'argent que ces organismes investissent dans les productions cinématographiques mais bien les initiatives que l'on prend pour diffuser notre cinéma. Faut-il remorquer la bagnole qui dort sur la voie de service ou la vendre?

Une grand partie des films québécois ne verront le grand écran que le temps de quelques projections. Paradoxalement, le système est de plus en plus conçu pour l'exploitation de films commerciaux, un système qui ne peut absolument pas prendre en charge le cinéma non américain. S'il le fait, c'est sans énergie et sans véritable effort publicitaire. Au-delà de ce type de cinéma presque inaccessible au Québec, il y a la pauvreté de la diffusion de notre propre cinématographie. Apparemment, il y a beaucoup de gens, réalisateurs, techniciens, comédiens qui ont du talent, pourtant ceux qu'on voit à répétition ne sont pas toujours les meilleurs. Notre société est hypermédiatisée et culturellement dépendante des américains. Il y a du talent, mais on ne le voit guère en mouvement sur nos écrans de télévision ou de cinéma. Sur une douzaine de films produits, il y en a des bons et des moins bons, c'est la vie. Quand les moins bons sont ceux dont les prétentions ne tiennent même pas dans six limousines, on peut peut commencer à s'inquiéter. *Louis 19, La Florida, Cruising Bar*. Les démagogues vous diront que les «entrepreneurs» de ces films aiment leurs publics et que leurs publics ne font que retourner ce grand amour. En réalité, s'il y a un marché traditionnel pour ces films supposés rentables, croyez-vous sincèrement que les gouvernements devraient investir autant d'argent dans des navets, peut-être sympathiques, mais qui ne méritent pas nécessairement d'argent provenant de fonds publics. La plupart des producteurs canadiens qui tentent de rivaliser localement avec la structure du cinéma américain, oublient, lorsque la SOGIC et Téléfilm font des avances de fonds, qu'ils prendront tous les moyens pour ne jamais les rembourser. Je ne blâme pas l'esprit d'initiative, mais lorsqu'il sert à détrouser l'argent public, je m'interroge. C'est un peu la même dynamique qui pousse Radio-Canada à œuvrer sur le terrain d'une certaine médiocrité. *Surprises sur prises, Taquinons la planète*, etc. Ils ne s'agit pas ici de juger ces émissions de divertissement mais bien de questionner l'investissement de fonds publics qui ne servent qu'à enrichir un petit nombre d'individus. Ces émissions pourraient très bien exister en dehors de la programmation d'une télévision d'État. Que le public s'intéresse à ce genre d'émission, soit! Mais pourquoi Radio-Canada devrait-il payer le salaire exorbitant de Marcel Béliveau afin qu'il nous présente des «pubs» insignifiantes de personnalités publiques? Surtout, qu'on ne brandisse pas la litanie des BBM. Je ne suis peut-être pas très fort en calcul mais investir 12 millions pour en rapporter 5 est moins intéressant que d'en dépenser 5 pour en obtenir 3. Dans cet esprit, ce n'est pas moi qui pleurerai les coupures récentes. Radio-Canada ne semble plus s'intéresser à la culture. On fait son effort de service et puis on va s'exciter sur les «grosses» émissions. Pourquoi ne suis-je plus capable de regarder la télévision faite au Québec? Qu'on ne vienne pas me dire que c'est parce que je n'ai pas la même haleine que le mouton de Saint-Jean Baptiste. J'aime la culture et la vie au Québec mais je ne peux jamais la voir médiatisée à la télévision. Pourquoi?

**C'est un peu la même dynamique qui pousse Radio-Canada à œuvrer sur le terrain d'une certaine médiocrité. Surprises sur prises, Taquinons la planète, etc. Ils ne s'agit pas ici de juger ces émissions de divertissement mais bien de questionner l'investissement de fonds publics qui ne servent qu'à enrichir un petit nombre d'individus.**

Pourquoi voit-on plus de courts métrages québécois-francophones sur les ondes de CBC. Les journées à l'ouest sont-elles plus longues? Des fois j'anticipe le jour ou l'on annoncera un glissement de terrain près du pont Jacques-Cartier.

Évidemment, la télévision n'est pas le cinéma mais l'argent a étrangement la même odeur et les téléséries ressemblent de plus en plus aux films. Ou c'est peut-être le contraire. I don't remember. Les films supposés rentables font rouler l'industrie du cinéma et des téléséries (deux corps, un seul combat!) et plaisent manifestement à un large public. Ce n'est pas le problème. Encore une fois tout repose sur la circulation des fonds. Un producteur prend des risques et obtient des avances de fonds publics, qu'il devra rembourser «en cas de profit». Mais voilà, il y a beaucoup d'intermédiaires gourmands. Conséquemment, les producteurs de films de divertissement, appuyés par certains distributeurs, promettent mer et monde. Lorque le film fonctionne bien, tout le monde empoche son chèque, sauf l'État. C'est l'idiot du village à qui l'on vend deux fois sa propre casquette pour 100$ US.

Ce genre d'industrie repose sur le capital. Le modèle fonctionne bien aux États-Unis. Au Canada, nous avons substitué un des joueurs par différentes institutions gouvernementales qui deviennent des «open-bank».

Évidemment, il n'y a pas dix films de ce genre par année, il n'y en a même pas beaucoup, mais avec les nouvelles politiques de Téléfilm on risque d'en voir apparaître plus. Les facteurs de rentabilité, d'accessibilité deviennent les paramètres obligatoires de chaque projet. Le goût du risque n'existe plus. La plupart des nouveaux réalisateurs qui espèrent tourner seront de plus en plus confrontés à des critères de rentabilité artificielle.

En attendant, on peut toujours collectionner les cartes de la série René Lévesque dans les boîtes de gâteaux Vachon.

# Entretien sur le cinéma avec Armand Lafond

Des sommes importantes sont investies dans la production de films au Canada. De plus en plus on s'interroge: à quoi bon investir pour des films que l'on ne verra jamais. Et d'ailleurs pourquoi ne les voit-on pas ces films produits au Canada? Manque de salles, manque de contrôle du marché, manque de conviction, incompétence. Les questions sont nombreuses et les réponses tardent à venir.

Afin de commenter cette situation et d'examiner un des aspects du problème de la diffusion, j'ai rencontré Armand Lafond, distributeur de films.

*VICE VERSA: Monsieur Lafond, en tant que vice-président de Prima Film, vous vous intéressez particulièrement au cinéma québécois, canadien et européen. Votre société a déjà distribué plus de 1000 films depuis 1963. Vous connaissez donc assez bien le marché cinématographique québécois. On n'a guère de difficultés à différencier les fonctions de réalisateur et de producteur, cependant quand vient le temps d'identifier les rôles du distributeur et du diffuseur, les frontières deviennent un peu plus floues. On s'imagine que les distributeurs sont les principaux responsables des films qu'on pourra voir et donc aussi de ceux qu'on ne verra jamais. Est-ce vrai?*

ARMAND LAFOND: Dans un certain sens, oui. Ce sont les distributeurs qui déterminent les films qui prendront l'affiche. Par contre, dans la pratique, nous sommes conditionnés par le marché. Il y a principalement trois éléments qui guident nos choix. Premièrement, on peut opter pour

un cinéma commercial basé exclusivement sur le vedettariat ou sur le réalisateur. Deuxièmement, il y a les coups de foudre, les coups de cœur reposant donc sur des choix personnels. Enfin, il y a le réseau d'amis qu'on arrive à se tisser dans le milieu cinématographique. Ces derniers nous conseillent régulièrement une multitude de films qu'ils ont eu l'opportunité de voir. Vous aviez donc raison en disant que les distributeurs sont responsables du cinéma projeté sur nos écrans.

*Est-ce que les exploitants ne sont pas aussi un peu responsables de ce qui est projeté dans nos salles?*
L'exploitant n'intervient jamais dans le choix des distributeurs indépendants. Les distributeurs indépendants québécois achètent ce qu'ils veulent bien avoir.

*Autant pour les films américains qu'européens?*
Non. Les distributeurs ont un certain contrôle sur la diffusion des films européens mais le cinéma américain quant à lui est distribué directement par des filiales américaines telles Warner, Universal, Disney, etc. Il n'y a aucun intervenant. Le choix est fait par les compagnies, chacun distribue ses propres productions.

*Pouvez-vous nous expliquer les liens qui unissent Prima Film et le milieu cinématographique européen?*
Prima Film a été fondé par Richard Moranville. En 1963 Richard achetait, avec Georges-Henri Parent, le cinéma Élysée. La maison de distribution est venue par la suite, essentiellement conditionnée par le besoin d'alimenter le cinéma en films européens. C'est à ce moment que Richard Moranville a commencé à voyager en Europe afin de rencontrer les jeunes réalisateurs de l'époque: Claude Lelouch, Pierre Richard, Barbet Schrœder, Coline Serreau, Éric Rohmer, et une multitude d'autres. À cette époque les films avaient généralement le temps de se développer un public, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Un mauvais week-end et c'est fini.

*Justement à quoi peut ressembler maintenant la carrière type d'un film québécois?*
Actuellement, tout repose sur la rentabilité. On doit investir le maximum d'argent sur la promotion. Il faut compter sur le nom du réalisateur, des comédiens et du sujet s'il se prête à un développement commercial. Si après une semaine ou deux les entrées sont mauvaises, le film disparaît. On garde l'affiche tant et aussi longtemps que le film rapporte.

*C'est un secret de Polichinelle, on le sait, certains films québécois éprouvent de la difficulté à se trouver des salles.*
Dans certains cas, comme on l'a vu récemment, le distributeur peut décider d'attendre une date précise et retarder une, deux, trois ou quatre fois la sortie du film. Dans d'autres cas, le distributeur peut demander une date et ne pas l'obtenir car les sorties commerciales se font chez Famous Players ou Cinéplex-Odéon. Il n'y a plus de salles indépendantes. Il est possible par exemple qu'un des gros exploitants décide pour une raison ou une autre de modifier unilatéralement la stratégie de sortie.

*D'ailleurs, il n'est pas dit que tous les films devraient mériter une sortie commerciale. Les producteurs américains financent de nombreux films qui ne verront jamais le jour, cela fait également partie du marché. Le fait que les films canadiens reposent presque exclusivement sur un financement d'État vient compliquer les lois du marché et crée un sentiment de culpabilité si les films, bons ou mauvais, n'ont pas de sortie commerciale. Faut-il protéger à tout prix? Enfin, pour revenir plus spécifiquement à l'aspect technique de la sortie en salle, si je comprends bien, vous pouvez planifier la sortie d'un film, dépenser une importante somme pour la publicité et à la dernière minute vous faire changer de salle et peut-être voir votre sortie complètement annulée?*
Oui. Ou encore on peut sortir une première semaine dans un cinéma, changer la semaine suivante et finir dans un autre. La carrière de certains films a été ainsi complètement anéantie.

*Vous parlez certainement des* Pots cassés *de François Bouvier.*
Entre autres.

*Les diffuseurs ou exploitants de salles laissent donc peu de liberté aux distributeurs de cinéma non américain?*
En effet, c'est injuste. On parle souvent de films qui ne fonctionnent pas, mais il s'agit plutôt d'une question de mathématique et de logique.

*Dans cet esprit, les intervenants du milieu cinématographique semblent avoir déclaré une guerre ouverte aux diffuseurs qui, apparemment, ne s'inquiètent pas outre mesure de la diffusion du cinéma québécois. On se rappelle que Roger Frappier, producteur et distributeur, a retenu l'attention des médias notamment lors de la sortie du film de François Girard,* Thirty Two short films about Glenn Gould, *et plus récemment, lors de sa participation à l'émission* Enjeux *de Radio-Canada. René Malo, un autre important distributeur a également «éclaté» sur la place publique en déclarant à* La Presse, *l'automne dernier, qu'il était «écœuré de prêcher dans le désert» et que «dans six mois on ne trouvera que des films américains sur tous les écrans de Montréal». Six mois plus tard, partagez-vous ce même sentiment d'urgence?*
Six mois plus tard, il y a toujours des films québécois à l'affiche et dont un, *Louis 19*, qui fonctionne extrêmement bien. Cela prouve encore une fois que tout est uniquement basé sur la performance. Malheureusement, aujourd'hui, il n'y a que deux circuits qui, comme nous l'avons mentionné plus tôt, exigent la rentabilité à tout prix.

*Enfin, je n'oserais pas affirmer que* Louis 19 *est un chef-d'œuvre. Monsieur Lafond, vous connaissez la fable de la grenouille et du bœuf, ne croyez-vous pas que tant et aussi longtemps que le cinéma national tentera de rivaliser avec le cinéma américain, qui lui aussi est national, sur son propre terrain, sa performance, sa production, etc. la lutte sera vaine? Ne faudrait-il pas plutôt exploiter notre différence?*
Oui vous avez tout à fait raison. Pour ce qui est de la distribution, on ne peut exploiter notre différence aujourd'hui car nous n'en avons pas les moyens, les salles échappent à notre contrôle et les deux seuls circuits accessibles distribuent des films américains en priorité. C'est ce ce qui fonctionne, c'est ce qui est consommé en masse alors pour nous c'est très délicat. Nous n'avons plus de moyens, nous sommes entre les mains d'intérêts américains. Par contre, si nous disposions de nos propres salles, nous pourrions garder certains films à l'écran par conviction et rentabiliser notre différence. À mon avis, il faut faire plus souvent voir au spectateur un cinéma différent, le sensibiliser à notre cinématographie.

*Le distributeur René Malo déclarait au magazine* Variety, *le 20 décembre dernier: «Quebec was a place forgotten by the Americans until about four years ago. Then they discovered that they could make twice as much money as before. The Americans aren't the bad guys in all this. We're the ones that opened the door. The biggest consequence is that people go to see European and Canadian films less often. We're becoming more like the rest of North America.» René Malo faisait alors référence à l'article 83 qui force les Américains à rendre disponible des copies doublées de leurs films quelques semaines au plus tard après la sortie originale du film. Pensez-vous que cette politique ait véritablement un effet négatif pour la présentation du film canadien?*
Oui. Cela nous enlève du temps/écran. Il y a plus de films en français mais il s'agit de films américains doublés ce qui réduit davantage le nombre de salles pour le cinéma national.

*Quand on parle de distribution et d'exploitation dans le milieu du cinéma, il y a toute une série d'expressions qui reviennent continuellement telles le «free zoning», le «lock date», la programmation à distance, le contrôle des écrans, etc. Pourriez-vous nous expliquer la signification de ces termes et définir en quoi ces éléments représentent un problème pour l'avenir de notre cinéma?*

Pour ce qui du **«free zoning»** c'est simple: les deux circuits peuvent présenter les mêmes films dans la même zone urbaine. Avant, on pouvait présenter nos films uniquement chez un exploitant. Aujourd'hui, on peut faire circuler plusieurs copies dans les deux circuits. En ce qui concerne le **contrôle des écrans**, les deux circuits possèdent 45% des écrans, si on ajoute les ententes avec les exploitants ce chiffre monte à 75%. Il va sans dire que cette situation à pour effet de rendre la plupart des distributeurs dépendants des circuits. La **programmation à distance** signifie que les salles sont programmées en partie par les «majors» à Los Angeles et à Toronto. Les Américains exigent un minimum garanti d'écrans, c'est le **«lock date»**, soit de cinq à six semaines garanties pour un seul film qu'ils déterminent selon leur bon vouloir. Pour la majorité des films québécois, canadiens ou européens, on vous impose une date et si après le premier week-end ça n'a pas décollé on vous expulse. Il n'y a pas de semaines garanties.

**Un survol du catalogue de longs métrages publié par Téléfilm Canada nous permet de constater que 50% des films qui y figurent n'ont pas obtenu de sortie commerciale au Québec**

*Toute une différence! Six semaines garanties versus la possibilité de rentabiliser un film sur un seul week-end. Sans compter que la publicité des films québécois est souvent déficiente.*

Effectivement. Aujourd'hui, si on exclut les salles qui présentent du cinéma américain, Montréal ne dispose plus que de trois salles adéquates soit le Berri, le Complexe Desjardins et le Parisien. Ces trois salles offrent une programmation de primeurs francophones dont la durée en salle dépend exclusivement des entrées effectuées le premier week-end. De plus, ces salles partagent leur temps de projection avec des films américains doublés. C'est donc encore une partie de notre marché qui s'effrite.

*S'il est facile de présumer du faible rendement de la diffusion du cinéma québécois, un regard sur les statistiques nous permet de constater la précarité de la situation et l'effritement de la fréquentation des salles qui présentent du cinéma non-américain. En tant que distributeur, pourriez-vous nous donner quelques chiffres qui permettraient à nos lecteurs de mesurer la gravité de la situation.*

En 1992, le cinéma américain, avec 43% des films exploités, a occupé 80% des projections et totalisé 82% des recettes au Québec. En contrepartie, la France n'a obtenu que 9% des recettes, le Canada anglophone 1%, le Québec 3%, et les autres pays se sont partagés les 5% restants. Lorsque l'on sait que 43% des films proviennent des États-Unis, 21% de la France, 4% du Québec, 4% du Canada et 28% des autres pays, nous sommes en droit de nous questionner sur l'utilisation du temps/écran par les diffuseurs. Cependant, tous ces chiffres indiquent un élément fort important: le Québec demeure un des marchés les plus intéressants en Amérique du Nord. En effet, la fréquentation moyenne par habitant est de 2,2 représentations par année et le nombre d'entrées, par écran, est de 45 294 annuellement. Ces résultats sont parmi les meilleurs en Occident.

*En fait, si je comprends bien, le Québec est un des pays qui consomme le plus de cinéma, mais pas nécessairement son cinéma. Est-ce que cette situation est la même dans tous les pays? Disons en Europe particulièrement?*

Non, pas vraiment, les Européens ont réussi à combattre le cinéma américain en se dotant d'infrastructures qui leur permettent de valoriser et d'augmenter la diffusion, l'exploitation de leur cinéma. Évidemment, dans les salles commerciales le cinéma américain est très fort, mais ils ont su développer un important réseau de salles diffusant essentiellement du cinéma national. En fait, c'est en 1987 que la Commission des Communautés européennes a conçu un programme d'aide au secteur audiovisuel et cinématographique appelé Plan Média. Le Conseil de l'Europe, de son côté, à l'initiative de la France, a créé en 1988 le fonds Eurimages pour le soutien à la coproduction et à la diffusion des longs métrages. Ce fonds qui regroupe 18 États a disposé en 1989 lors de sa première année de fonctionnement d'un budget de 56 millions FF. En 1992, ce budget dépassait les 100 millions FF. Un autre groupe, Eureka Audiovisuel, a été créé en octobre 1989 afin de développer un réseau de partenaires pouvant s'impliquer dans des projets cinématographiques et audiovisuels, de la création jusqu'à la distribution. Eureka est représenté dans plus de 32 pays européens. Enfin, l'une des branches d'Eureka s'appelle Europa Cinémas. Ils ont 63 exploitants dans 34 villes et 18 pays.

*Toute proportion gardée, y a-t-il une structure semblable au Québec?*

A.L. Non, pas encore.

*C'est pour bientôt?*

Qui sait?

*En terminant, Monsieur Lafond, croyez-vous sincèrement que la cinématographie canadienne pourra résister longtemps à la pression du cinéma américain et à sa propre tension?*

Oui. Mais il est urgent de définir un cadre viable de présentation du cinéma québécois. L'exploitation constitue un des maillons les plus négligés de l'industrie culturelle cinématographique, c'est prioritairement à cette activité que devraient porter les nouveaux efforts. À mon avis, il est impératif que des distributeurs et des diffuseurs québécois prennent à nouveau tous les moyens nécessaires afin de valoriser notre cinématographie et qu'ils puissent l'exploiter dans un contexte de préjugés favorables. ♦

*Denis Martineau critique l'art, le cinéma, la culture... Il fait partie du comité de rédaction de* Vice Versa.

*Dans le prochain numéro de* Vice Versa *Denis Martineau rencontrera Giovanni Calabrese.*

# NOUVELLE MUSIQUE: AGENDA



PHOTO TOM CARAVAGLIA

PARMI LES RARES MUSICIENS qui ont véritablement mis par terre les barrières qui séparent entre eux les genres musicaux, Diamanda Galás n'aime pas les étiquettes: éducation académique, techniques vocales d'avant-garde, racines grecques et gospel, pratique de l'improvisation, rien n'est étranger à sa formation. Après des débuts comme pianiste prodige du San Diego Symphony Orchestra, Diamanda Galás a joué quelque temps dans des groupes de jazz et de musique cubaine, avant d'être invitée par le compositeur Vinko Globokar à Avignon, pour jouer le rôle principal dans son opéra *Un jour comme un autre*. Dès lors, elle a interprété Iannis Xenakis et Giacinto Scelsi, chanté avec l'Ensemble InterContemporain de Pierre Boulez et le Brooklyn Philarmonic Orchestra, enregistré avec John Zorn, Barry Adamson et Peter Kowald...

Depuis 1984, Diamanda Galás a fait du sida le seul sujet de son travail: *Plague Mass*, qu'elle présentera au **Festival international de Musique actuelle de Victoriaville** le 20 mai prochain, est une invective et un cri de révolte contre la criminalisation des personnes atteintes du sida, des séropositifs et de la maladie même. Mélangeant ses propres textes à des extraits de la Bible (tirés du *Lévitique*, des *Livres des Psaumes* et des *Lamentations*) et de certains poètes français du XIX[e] siècle (Baudelaire, Corbière et de Nerval), Diamanda Galás a créé avec *Plague Mass* un oratorio d'une puissance musicale, politique et sociale absolument stupéfiante.

Également au programme de la onzième édition du FIMAV (19 au 23 mai) le trio formé par les bruitistes invétérés John King, David Moss et Yoshihide Otomo; le pianiste Keith Tippett, chef de file de la musique improvisée britannique; *Golem*, opéra multi-média de Richard Teitelbaum, l'un des pionniers de la musique pour ordinateur; et, enfin, Bruire, l'ensemble flexible, ouvert, indéterminé du batteur et percussioniste montréalais Michel F. Côté.

De l'autre côté de l'Atlantique, à Bologne, en Italie, la quatrième édition d'**AngelicA** sera consacrée à la composition dans ses aspects les plus variés. Guy Klucevsek, John Oswald, Fred Frith, Bob Ostertag et John Zorn se partageront la scène du 24 au 29 mai. De Zorn, l'un des compositeurs et musiciens les plus intéressants et controversés d'aujourd'hui (qui improvisera en quatuor avec Oswald, Frith et Ostertag, et en duo avec le saxophoniste canadien et le guitariste britannique), on entendra *Camy* (pour piano), *Angelus Novus* (pour octuor de vents) et *For Your Eyes Only* (pour orchestre).

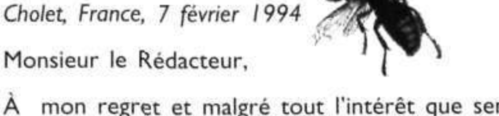
*FIMAV (819) 752-7912, fax (819) 758-4370*
*AngelicA (011/39/51) 26 14 17, fax (011/39/51) 25 58 42*

***Fabrizio Gilardino***

*Fabrizio Gilardino fait partie du comité de rédaction de Vice Versa.*

# Courrier des lecteurs

## Trop petit



*Cholet, France, 7 février 1994*

Monsieur le Rédacteur,

À mon regret et malgré tout l'intérêt que semble me présenter votre revue je ne peux dans l'immédiat souscrire à un abonnement à *Vice Versa*.
Deux raisons majeures:
1. les yeux (une deuxième opération en vue)
2. les frais occasionnés par mon déménagement et réaménagement. Croyez, Monsieur le Rédacteur, que j'en suis sincèrement désolée et veuillez agréer mes plus cordiales salutations.

*Meery Devergnas*

## Quo vadis *Vice Versa?*

J'ai toujours été un lecteur assidu de *Vice Versa*, mais depuis quelque temps, je ne sais plus trop où vous «vous en allez». Le numéro 44 me confirme dans mon incertitude.

Je me trompe peut-être, mais vous faites de plus en plus dans l'esthétisme-bien-pensant.

Non pas que je vous souhaite de devenir une revue de science politique, mais vos liens avec la réalité montréalaise/québécoise me semblent de plus en plus ténus.

Voilà. Je voulais seulement vous informer de l'état d'esprit d'un lecteur.

*Daniel Latouche*

ILLUSTRATION: VITTORIO



## Too Big...

*Fort Worth, Texas, November 1, 1993*

Gentleman:

I acknowledge receipt of and thank you for, the copy of your magazine *Vice Versa*.

Regretfully, however, I will not be able to use the magazine for two reasons:

First, the size of the publication is such that I would have difficulty in finding space to store it. Secondly, much of the printing is so small that I would have trouble in reading it without eye-strain. I don't mean this a critical way, but those are the facts, as I see them.

Thank you again for sending me the copy of your magazine and Good Luck to you.
Yours truly,

*Fred Holt*

## LA CAMÉRA FLAMBLÉE MARTINE DOYON PHOTOGRAPHE

*Suite de la page 17*

pourtant déjà à l'avenir. Elle me parle ainsi d'un projet lui tenant particulièrement à cœur. L'automne prochain, à Montréal, se déroulera une importante exposition multimédia où l'installation vidéo tiendra une place prédominante. Cette exposition, organisée par *Zone Productions*, s'interroge sur le regard et le voyeurisme. *Palomar ou le voyeur captif*, titre de l'exposition, renvoie à un des derniers romans d'Italo Calvino. Pour ce projet, Martine Doyon quittera un instant le médium exclusif de la photographie pour se consacrer à l'installation vidéo où, sans délaisser totalement son médium privilégié, elle s'intéressera aux sens et leurs rapports à l'identification visuelle. Cette installation se veut globale, c'est-à-dire que l'auteure cherche à intégrer le spectateur dans un univers sensoriel complet en stimulant les yeux par une projection stéréoscopique. Pour compléter cette installation et faire en sorte qu'elle s'adresse vraiment à tous les sens, cet univers sera composé à la fois d'un environnement sonore et olfactif.

En la laissant, je comprends bien pourquoi cette femme dont l'énergie est aussi bouillonnante ait décidé de consacrer son temps à la mise en œuvre d'un projet sur les sens. Ce projet qui n'est encore que sur papier est tellement stimulant qu'il semble déjà m'habiter.

Une fois dans l'ascenseur, je réalise soudainement que je devrai attendre jusqu'au mois de septembre prochain pour voir ce projet se réaliser. •

***Sylvain Latendresse***

*Sylvain Latendresse, peintre, prépare une maîtrise à l'Université du Québec à Montréal sur Joseph Beuys.*



## MARCEL JOLIBOIS PHOTOGRAPHE

**N**ous avons récemment rencontré Marcel Jolibois, un photographe français qui vit au Canada depuis 2 ans.

Nous avons aimé ses photos: sa finesse, son ironie. On y a perçu les traces de ceux qui semblent être ses maîtres, Avedon, Newton, Sieff. Sous leur influence, Marcel combine le corps de la femme dans une osmose à la fois singulière et traditionnelle.

«La photographie, nous dit-il, est une pulsion de vie, elle peut être pensée et réfléchie, instantanée et immédiate.

«Elle me sublime, elle me transcende. Créer des images c'est fabriquer des émotions.»



# Objet versus Objet





## L'archéologie dans l'imaginaire

**17 mai au 5 septembre 1994**

Une exposition d'art contemporain, regroupant les oeuvres de dix artistes inspirés par l'archéologie.

Pierre Ayot
Darrin Butts
Cozic
Denise Dumas
Peter Krausz
Michel Lagacé
Pierre Leblanc
Louise Paillé
Suzan Vachon
Robert Wolfe

**Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal**
350, place Royale
Vieux-Montréal
Angle de la Commune
(514) 872-9150



# Art, miroir de vie

